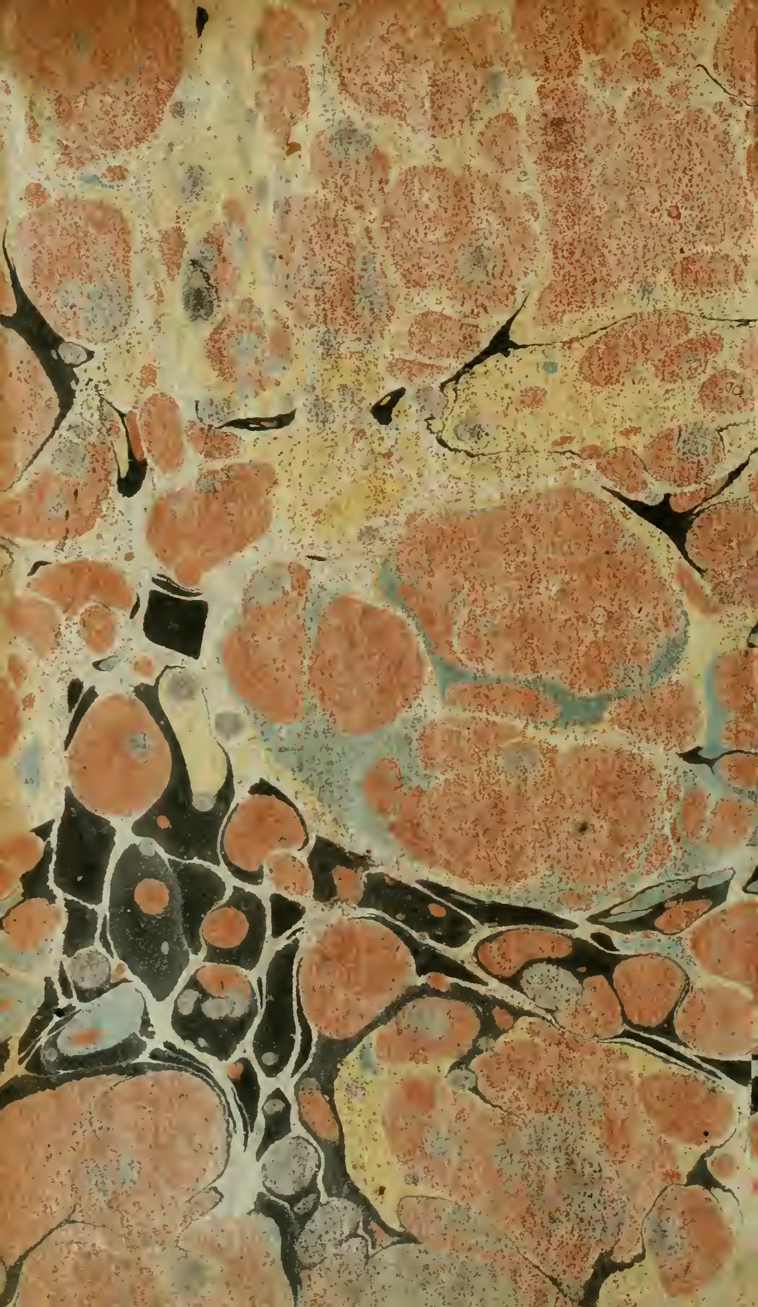
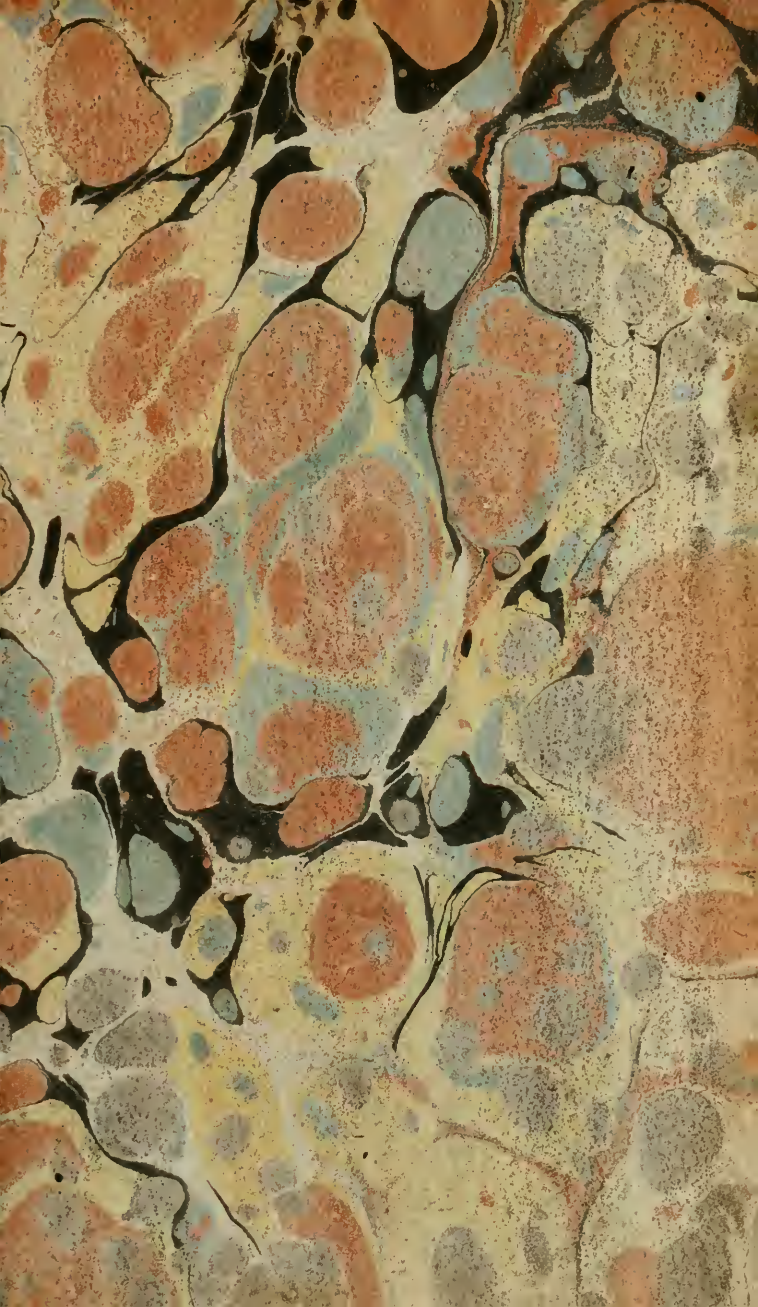








Eisen inv. Aliamet sculp.

La Chercheuse d'Esprit.

THEATRE DE M. FAVART,

OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera - Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece.

THÉATRE DE LA FOIRE.

TOME SIXIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. XLIII.


LIBRARY
AUG 20 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

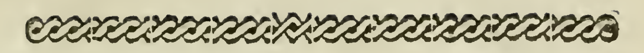


TABLE GÉNÉRALE

Des trois derniers Volumes du Théâtre de M. FAVART.

THÉATRE DE LA FOIRE.

Les Musiques des *Nymphes de Diane*, d'*Acajou*, de *Cythere Assiégé*, faisant un volume, pour servir de Supplément aux Œuvres de M. Favart, on les vendra sépatément, 6 liv.

Fin de la Table.

MOULINET PREMIER, *PARODIE* DE MOULINET SECOND, *TRAGÉDIE.*

LUDERE, NON LÆDERE.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez PRAULT, Fils, Quai de Conti, à la Charité.

M. DCC. XXXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

EPISTRE.

MOULINET A MAHOMET.

REçoi, cher Mahomet, un hommage ſans fard;
Cette Epiſtre eſt le fruit de ma reconnoiſſance:
A Moulinet tu n'as aucune part,
Mais cependant il te doit la naiſſance,
Et je ſuis ton Enfant bâtard.
Comment cela? C'eſt un myſtere.
Je vais le dévoiler: la Folie eſt ma mere;
En t'écoutant débiter avec art,
Ces nobles ſentimens que le Public admire;
A ta conduite ſans écart,
A mille traits qui bravent la Satyre,
L'Amour, en ta faveur, la perça de ſon dard.
Elle ſent auſſi-tôt une bizarre verve;
Et dans ſon cerveau Calotin,
Me conçoit, ainſi que Jupin
Conçut la divine Minerve.
Trois jours, à me former, elle s'évertua,
Et puis.... adſhit.... m'éternua.

De cette boutade ou ſaillie,
Tu ne dois pas être irrité,
Ta gloire n'eſt point avilie.
Depuis long-tems, toi ſeul as mérité,
L'honneur que te fait la Folie.

AU LECTEUR.

AIR : *De tous les Capucins du monde*, ou
Bouchez, Naïades, vos Fontaines.

N'Examinez point, je vous prie,
Cet avorton de la Folie ;
Il fut fait ſans attention,
Joué dans un déſordre extrême,
Imprimé ſans réflexion,
Et l'on doit le lire de même.

MOULINET

MOULINET PREMIER,
PARODIE
DE MAHOMET SECOND.



ACTEURS.

MOULINET, Commandant d'un Parti d'Houzards.

LA RANCUNE, ſon Lieutenant.

TITATA, Maréchal des Logis, *joué par la petite Tante.*

RABATJOYE, Houzard & Domeſtique de Moulinet.

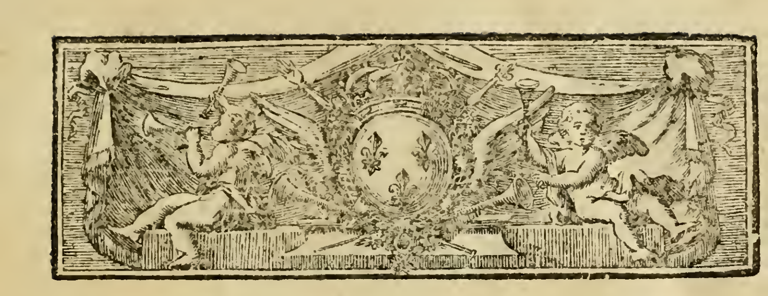
SABREDEBOIS, Houzard attaché au Lieutenant.

NICODEME, Fermier, Pere de Colette.

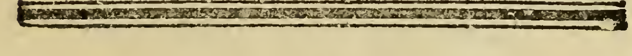
COLETTE, Amante de Moulinet.

CLAUDINE, Payſanne & Suivante de Colette.

La Scéne eſt dans un Village.



MOULINET PREMIER,
PARODIE
DE MAHOMET SECOND.



SCENE PREMIERE.

LA RANCUNE, SABREDEBOIS.



LA RANCUNE.

APPROCHE, Sabredebois, tu n'es ici que pour m'entendre ?

» Enfin voici le jour que Moulinet arrive,
» Avec le jeune objet dont ſon ame eſt captive.

Ce fier Commandant des Houzards, après avoir pillé ce Village l'année derniere, s'eſt amouraché de la fille du Fermier de ce Château.

AIR : *O Turlutaine.*

Elle court la pretantaine,
En croupe derriere lui ;
Notre amoureux Capitaine,
O Turlutaine,
Nous la raméne aujourd'hui,
Turlututanta'eri.

C'eſt, dit-on, à deſſein de l'épouſer, il veut que ce ſoit moi qui prépare le divertiſſement de ſes Noces : préparons-lui plûtôt du fil à retordre.

SABREDEBOIS.

Mais, valeureux la Rancune, depuis que Moulinet ſoûpire aux pieds de Colette, il eſt devenu ſi benin qu'il va gagner tous les cœurs.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

De bonté ſon ame eſt remplie,
Pourquoi voulez-vous le trahir ?

LA RANCUNE.

A ſon pouvoir je porte envie,
C'en eſt aſſez pour le haïr.

Va, mon pauvre Sabredebois, je connois mieux que toi le Pelerin.

» Moulinet, je le ſçai, n'eſt point toujours barbare,
» De contraſtes divers, aſſemblage bizarre,
» Il tourne au moindre choc comme un Moulin à Vent ;
» Tantôt il eſt Gaſcon, tantôt il eſt Normand :
» Se laiſſant entraîner, aimant à contredire ;
» Burleſque Capitan, fade Amant qui ſoûpire,
» Il céde au vertigo qu'il ne peut maîtriſer,
» Et dans le ſeul excès il ſçait ſe repoſer.

Son mariage va servir de prétexte pour le perdre. Tandis qu'il s'est amusé à promener sa maîtresse, il a laissé ses Houzards languir ici dans l'inaction. En qualité de Lieutenant je me suis acquis leur estime.

AIR : *Quand la Bergere vient des Champs.*

Je leur fais boire le matin,
Le brandevin,
J'excite leur esprit mutin,
Je les inspire,
Chacun soûpire,
Pour le butin.

Je ne manquerai pas de leur représenter que notre Chef est prêt à se fixer dans ce lieu en épousant une Paysanne, & qu'en sa faveur il nous défendra de piller le Villageois. Il n'en faut pas davantage pour les animer ; nous avons une trop forte antipathie contre le Paysan.

SABREDEBOIS.

Vous avez raison.

LA RANCUNE.

Je ne crains que Titata notre Maréchal des Logis ; c'est un étourdi qui se fait tout blanc de son épée, & qui n'obéït qu'à son Capitaine dont il a formé les mœurs. Esperons toutefois, c'est mon frere, je sçaurai bien le gagner ; de plus Nicodeme le Pere de Colette que l'on croyoit mort, vient d'arriver secretement dans le Village.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Avec ce bon Villageois,
J'ai fait autrefois la tampone,
Il étoit riche & courtois,
Il aimoit le jus de la tonne ;

Il logeoit dans cette maiſon,
C'étoit le Cocq de ce Canton :
Je veux qu'au gré de mon courroux,
Moulinet tombe ſous ſes coups.

Ce Payſan ne ſçait pas que ſa fille eſt au pouvoir de Moulinet. Je l'attends ici pour l'en inſtruire. Je l'apperçois. Tourne-moi les talons, & ne reparois plus.



SCENE II.

NICODEME, LA RANCUNE.

NICODEME.

BOn jour, brave la Rancune, tu m'as toujours témoigné de l'amiqué, quoique tu ſois du nombre de ces vauriens qui m'avons chaſſé de ce Châtiau. Ils n'ont laiſſé que les quatre murailles ; queu changement! pour n'en pas pleurer de triſteſſe.

AIR : *Les Trembleurs.*

Faudroit être un cœur de roche ;
C'eſt-là qu'on tournoit la broche,
Le Célier étoit tout proche,
Et la table étoit ici :
C'eſt là que ma pauvre femme,
Eſt morte ſous votre lame,
Ce ſouvenir me fend l'ame,
Hélas! on m'a tout ravi!

LA RANCUNE.

Hé bien, veux-tu te vanger ?

NICODEME.

Oui, mais je ne ſoms pas le plus fort.

LA RANCUNE.

Laiſſe faire. Tu ſçais que je t'avertiſſois jadis fidellement de nos entrepriſes, moyennant bouteille.

NICODEME.

Oui, vous êtes un bon diable.

LA RANCUNE.

Je trouve un moyen de chaſſer Moulinet de ta maiſon & du Village.

NICODEME.

Comment ça ?

LA RANCUNE.

On t'aura dit, ſans doute, qu'après avoir couru les Champs avec une Payſanne de ce lieu, il la raméne aujourd'hui.

NICODEME.

J'en avons entendu marmoter queuque choſe.

LA RANCUNE.

AIR: *Vous m'entendez-bien.*

Tu dois ſçavoir que les Houzards,
En Amour ſont des Egrillards,
Et de quelle maniere

NICODEME.

Hé bien ?

LA RANCUNE.

Aiment les Gens de Guerre,

NICODEME.

Je m'en doutons bien.

C'eſt-à-dire, que votre Capitaine eſt de ſthimeur-là.

LA RANCUNE.

AIR : *Ah, ah, le plaiſant perſonnage, le Maître fou que voilà.*

Son ardeur eſt extrême
Pour ſon jeune tendron,
Ce bel objet qu'il aime,
Le connois-tu ?

NICODEME.

Morgué non.

LA RANCUNE.

Mon pauvre Nicodeme !
Ah ! ah !
C'eſt ta fille elle-même.

NICODEME.

Ah ! que nous dites-vous là !

» Ma fille entre ſes bras, que ma douleur eſt forte !
» Non, alle eſt innocente, ou bian alle en eſt morte.

LA RANCUNE.

J'admire ta bonne opinion.

NICODEME.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Ma fille à l'honneur trop fidele
Ne ſe laiſſe pas amuſer ;
Il n'a pû rian obtenir d'elle,
Car an dit qu'il veut l'épouſer.

LA RANCUNE.

Ce n'eſt pas toujours une régle.

NICODEME.

Oh dame, vous m'embarraſſez trop ; vous pour-

riais bian avoir queuque magniere de raiſon. Cela m'inquiette , morguenne ; ne pourrions-nous pas trouver une invention pour l'ôter à Moulinet ?

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

Ce maudit fier à bras
Rend mon chagrin extrême ;
Il eſt puiſſant, il l'aime . . .
Mon cher , ne tardons pas ,
Tirons-là de ſes bras.

LA RANCUNE.

C'eſt auſſi mon deſſein , mais il faut ménager la choſe.

NICODEME.

Oh ! point tant de ménagemens , ça preſſe , voyez-vous ; les filles empiront diablement vîte entre les mains de vous autres.

LA RANCUNE.

Hé bien , va m'attendre au Cabaret prochain : nous jaſerons de cela plus librement. J'entends notre Commandant , ſauve toi. (*ſeul.*) Il faut avouer que je ſçai bien conduire une conſpiration.



SCENE III.

MOULINET, LA RANCUNE, *suite.*

MOULINET.

» DAns ce trifte Château qu'a pillé mon courage,
» Moulinet votre Chef aujourd'hui s'emménage.
» Avec les Payfans demeurons à couvert,
» Et paffons en repos notre quartier d'hyver.
» Méprifons ces Houzards avides de rapines,
» Que le gain, non l'honneur, au butin determine.
» Comme à tout enlever ils mettent leur vertu,
» Le Payfan par eux eft volé, non vaincu.

AIR : *Qu'on ne me parle plus de guerre.*

Qu'on ne me parle plus de Guerre,
Que le calme regne à fon tour ;
Je laiffe dormir mon tonnerre,
Je m'humanife en ce féjour.
Pendons au croc le cimeterre,
Bûvons, fumons, faifons l'amour.

» Aux Villageois tremblans annoncez ma clémence,
» Ils peuvent revenir chez eux en affurance.
» Un amour doucereux enchaîne mon penchant ;
» Je deviens honnête homme, & ne fuis plus méchant.
» Dites à l'Univers que je permets qu'il vive.
» Aux pied d'un jeune objet ma valeur eft captive ;
» Une fille du lieu va recevoir ma foi,
» Ce n'eft point m'abaiffer, c'eft l'élever à moi.

AIR : *Tambour, que tu causes d'allarmes à mes amours.*

Je ferai son mari,
Elle sera ma femme ;
Si l'on murmure ici,
Regardez cette lance,
Tambours,
Partez, que l'on annonce mes amours.

LA RANCUNE.

» La fille d'un manant, votre femme !

MOULINET.

Obéi.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

LA RANCUNE *arrête un des Suivans de Moulinet.*

LA RANCUNE.

» OUi, nous t'obéirons. Approche, mon ami,
» De mes complots secrets inutile complice...
» Mais tu feras bien mieux de n'entrer point en lice ;
» Ta figure, ton geste, ainsi que tes discours,
» Des beautés de l'intrigue interromproient le cours.
» Nous n'avons pas besoin d'un si sot caractére ;
» Sors.... J'apperçois Colette, envoyons-lui son pere.

SCENE V.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

ENfin, belle Colette, nous revoyons notre Clocher.

COLETTE.

AIR : *Nous voyageons par tout le monde.*

Claudine après un long voyage,
Ah quel bonheur !
Nous revenons dans ce Village
Avec l'honneur ;
J'ai ſauvé de plus d'un hazard
Ma vertu.

CLAUDINE.

Peſte !
Vous trouvez dans votre Houzard
Un amant bien modeſte.

Il vous a cette obligation ; il ne valoit d'abord pas mieux que les autres : Combien de fois vous a-t-il menacée !

AIR : *Nous avons pour vous ſatisfaire.*

Il peſtoit, juroit comme quatre,
Voyant ſes feux humiliés ;
Mais hélas ! tout prêt à vous battre,
Je l'ai vû tomber à vos pieds.

Cependant on ne croira rien de ſa retenue, nous venons de reſpirer l'air de la Ville avec lui; entre nous cela ne donne pas un trop beau verni à notre réputation. Une Payſanne revient de-là avec un certain fumet de Coquette qui frappe les connoiſſeurs. On vous chanſonnera vous & votre amant.

COLETTE.

AIR: *Vîte ma charmante Manon.*

Mon Amant eſt trop circonſpect,
En amour il n'eſt pas Grec,
Un reſpect
Auſſi ſec
N'eſt pas ſuſpec;
Le monde ne pourra jaſer,
Il vient ici m'épouſer,
Et j'attends
Ces inſtans
Depuis long-temps.
Je chéris les Villageois,
Je plains l'état où je les vois,
Je rendrai leur ſort plus doux,
Si ce Houzard eſt mon Epoux;
Je le hais;
Mais
Pour pouvoir
Voir
Tous les Payſans
Contens
Je m'immolle à leur ſûreté.

CLAUDINE.

Ah quelle charité!
Je ne ſuis pas la dupe du prétexte.

AIR : *Petite Brunette aux yeux doux.*

L'Hymen vous plaît, je vois cela,
On ne diroit pas qu'elle y touche ;
Une fille sur ce point-là
Fait toujours la petite bouche.

Croyez-moi, ne dissimulez plus, & livrez-vous à la joie.

COLETTE.

Ah ! J'ai un pressentiment que cette maison me sera funeste, Claudine, c'est ici.

AIR : *Le fameux Diogene.*

Que l'on perça ma mere,
Que l'on sabra mon pere,
La mort vint m'en priver ;
Et c'est ici peut-être
Que je cesserai d'être...
Je ne puis achever...

CLAUDINE.

Voilà un Paysan qui vous examine beaucoup.

SCENE VI.

NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

NICODEME.

VLa note fille, qu'alle est brave ! Je la reconnoissons ; mais ne faisons semblant de rian ; je voulons voir si alle me reconnoîtra itou ; tirons-li les vars du nez.

COLETTE.

Quel eſt ce bonhomme ?

NICODEME.

Madame, je venons pour remarcier vos biaux yeux de ce qu'ils avons adouci ces fripons d'Houzards, an dit comme ça que je pourrons revenir cheux nous, & qu'à vote conſidération ils ne nous tarabuſteront plus ; ç'a nous rend bian joyeux, & ſtapandant j'ai envie de pleurer.

COLETTE.

Pourquoi donc ?

NICODEME.

C'eſt que, révérence parler, j'avions une fille aſſez drolette, que ces garnemens m'avient enlevée, & je la retrouvons ; mais on m'apprend qu'alle s'eſt apprivoiſée avec eux.

COLETTE.

AIR : *Tes beaux yeux ma Nicole.*

Quel trouble je ſens naître,
Avec moi quel rapport !
Votre fille peut-être,
Eſt innocente encor.

NICODEME.

Ah ! peut-être eſt bon là.

COLETTE.

Faites-vous reconnoître,
Ce viſage abbattu,
Bien-tôt fera renaître
Sa premiere vertu.

NICODEME.

Vous me la baillez belle ; eſt-ce que ça repouſſe comme une aſparge. Laiſſez-moi pleurer.

COLETTE.

» Vous m'attendriſſez trop, ce trouble m'embarraſſe,
» Ah ! qui que vous ſoyez, votre douleur me glace.

NICODEME.

» Colette !

COLETTE.

Hé bien, Monſieur, pourquoi me nommez-vous ?

NICODEME.

» Chere Colette !

COLETTE.

Hé bien ... O mouvement trop doux !
» A ces ſons étouffés, à ce viſage blême,
» A ces yeux effarés, eſt-ce vous, Nicodême ?

NICODEME.

Tu l'as deviné ; mais ne m'embraſſe pas encore que je ne ſçachions ta conduite.

AIR : *A la façon de Barbarie.*

Comment as-tu paſſé le tems,
Depis plus d'un d'une année ?
Avec ces méchans garnemens ;
T'es-tu bian gouvarnée ?

COLETTE.

Belle demande ! ah voyez donc ;
La faridondaine
La faridondon.

NICOMEDE.

Ne t'a-t-on pas traité ici beribi ;
A la façon de Barbari.

COLETTE.

COLETTE.

Nani.

NICODEME.

AIR : *Nous sommes Houzards.*

Avec un Houzard,
L'honneur courr un très-grand hazard.
De tout, un franc soudar
Tire part,
Et traite, sans égard,
Une fille comme un rempart.

COLETTE.

Avec Moulinet, je proteste
Que mon cœur n'a jamais succombé ;
Auprès du Sexe il est modeste
Comme le seroit un jeune Abbé.

NICODEME.

Comme un Abbé ! dis-tu ?
Ah ! tout est perdu.

Ventregué, comme dit st'autre, rian n'est pis que liau qui dort, on se défie de la force & non de la manigance.

AIR : *Le Bois de Boulogne.*

Accoutumé d'être Vainqueur,
L'Officier veut brusquer un cœur ;
Le Crésus veut en faire emplette,
Mais l'Abbé le prend en cachette.

COLETTE.

Ah ! mon Pere, n'ayez aucun soupçon contre moi ; j'ai toute ma vertu.

NICODEME.

AIR : (*noté à la fin.*)

Ah, tant mieux! mon chagrin amer
Se diſſipe comme une éclair;
Je t'en crois un peu trop en l'air :
Mais, ſur ce point, le plus grand Clerc
N'y voit pas clair.

Approche, que je t'embraſſe : Mais ce n'eſt pas le tout; tant va la cruche à liau qu'à la parfin alle ſe briſe, & je craignons pour l'avenir. Défie-toi de l'Amour, il faut l'arracher drès qu'il prend pied, car, vois-tu,

AIR : *Ici je fonde une Abbaye.*

Il faut que tu te l'imagine
Comme un Arbriſſeau qui produit
Queuques douceurs en ſa racine,
Biaucoup d'amartume en ſon fruit.

COLETTE.

Vous avez raiſon.

NICODEME.

Oh, dame! il ne faut pas toujours ſe fier ſur ſa ſageſſe, gnia de çartains momens où le cœur prend feu comme de la poudre : toi qui vis depis longtems avec les gens de Guerre,

AIR : *Pan, pan, pan, la Poudre prend.*

Accoute une comparaiſon.
Tu ſçais ce que c'eſt qu'un Canon ?
As-tu vû, morgué, comme il pette,
Drès qu'on approche une allumette ?
Pan, pan, pan,
La poudre prend,
Tout eſt en feu dans un inſtant.

COLETTE.

Oui, vous m'éclairez, & je pourrois faire ici quelque sotise.

» Abandonnons ces lieux, oui, cachez-moi, mon Pere ;
» Dans l'abîme des flots, au centre de la Terre.

NICODEME.

Queu diantre de cachette me propose-tu ? Je n'entends rian à ton jargon ; comme il est changé ! Laisse-moi faire, je connoissons tous les agets du Châtiau, & je vais penser comment je pourrons en sortir.

COLETTE.

Ah ! ne me laissez point seule.

NICODEME.

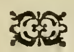
Qui t'a rendu si peureuse ?

COLETTE.

Non, vous ne sortirez pas encore.

NICODEME.

Comme tu sautes à mon cou ! Laisse-moi donc. Queuqu'un viant. Alle ne me quittera pas qu'on ne nous ait surprins. Queu malice !



SCENE VII.

MOULINET, NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR : *Oh, oh, ah, ah.*

Dieux ! Qu'eſt-ce que je voi !
Mon amour eſt trahi !
Quel es-tu ? Réponds-moi ?
Que viens-tu faire ici ?
Oh, oh ! ah, ah !
Eh, comment donc ? Pourquoi cela ?

Parles, & n'attends pas que cent coups d'étrivieres.

NICODEME.

Oh, je ne ſis pas à ç'a près. Je ly ordonnions de te bailler taloche toutes les fois que tu vienrois batifoler autour d'alle.

AIR : *Ah fripon, comment donc.*

Tu l'y tendois finement l'hameçon !

MOULINET.

Tu le prens-là ſur un drolle de ton !
Qui t'a chargé de lui donner leçon ?
Pour t'en payer, je vais te faire pendre :
Ah, fripon, ſur quel ton ? Comment donc ?

NICODEME.

C'eſt le ton qu'il faut prendre.

AIR: *De nécessité, nécessitante.*

Je suis son Papa,

MOULINET.

Qui toi ?

NICODEME.

Moi-même.

Et mon nom s'appelle Nicodême,

MOULINET.

Toi, son pere ?

NICODEME.

Et, morgué, oui son Pere ;

Du moins à ce que m'a dit sa Mere.

N'est-il pas vrai, Colette ? Rends-ly témoignage de ça.

MOULINET.

„ Va, je te reconnois : c'est toi qui m'as blessé,
„ Lorsque de ce Château mes Houzards t'ont chassé ;
„ Tu fis bien ton devoir, tu défendois ton Hôte :
„ Je t'ai battu, pillé ; ce n'étoit pas ma faute.
„ Ne me reproche plus une injuste rigueur,
„ Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.

NICODEME.

Vla une plaisante magnere de s'excuser ; quoiqu'il en soit, n'espere rian de Colette, je n'ai qu'à ly dire, sois sage, alle le sera d'abord.

MOULINET.

„ Ah ! si des Paysans le repos t'interesse ;
„ Surtout, garde-toi bien de m'ôter ma Maîtresse ;
„ Elle arrête mes coups. Tu sçais que les Soldats ;
„ Avec les Villageois, vivent en Chiens & Chats ;

» Colette, ici ſuſpend mon ardeur militaire ;
» Mes Houzards ne vont plus à la petite Guerre :
» Mais ſi je la perdois... Vos Poulets, vos Chapons,
» Tout ſeroit enlevé juſques à vos Maiſons !

NICODEME.

Vous voulez que Colette nous acquitte envars vous.

MOULINET.

Oh, ne ſoupçonne pas le reſpect le plus ſingulier.

AIR : *Luſtucru.*

Tous deux, ſous la même tente,
Nous avons logé long-tems :
Mais l'ardeur que je reſſens
Eſt innocente,
J'ai reſpecté ſa vertu,
L'euſſes-tu crû ?

COLETTE.

Oui, mon Pere, c'eſt moi qui l'ai mis ſur ce pied-là.

MOULINET.

„ J'ai volé tous vos biens ; mais je ſuis généreux,
„ Je ne vous retiens plus, ſoyez libres tous deux :
„ Admire cet effort où ma clémence brille.
„ Tu peux me refuſer ou me donner ta fille.

NICODEME.

Si c'eſt pour la bonne choſe, touchez-là ; ſi c'eſt pour l'autrement. *Néant.*

MOULINET.

Je prétends être ſon Epoux.

Et mon reſpect l'abandonne,
Si de moi tu ne fais choix,

NICOMEDE.

Je vous trouve l'ame bonne ;
Qu'alle ſubiſſe vos loix ,
Je vous la donne :
Vous avez de trop bons droits ,
Sur ſa parſonne.

Je n'avons garde de vous la refuſer.

MOULINET.

Ce n'eſt pas aſſez , charmante Colette , le ſuffrage d'un Pere n'eſt rien pour moi , ſi votre bouche ne le confirme. M'aimez-vous ? Parlez , vous êtes libre , enfin.

COLETTE.

AIR : *Ces filles ſont ſi ſottes , lanla.*

(*Colette tire un Canif.*)

Colette l'a toujours été.
Pour peu que la témérité ,
Eût ſurpris ma foibleſſe ,
Pour venger l'honneur irrité ,
J'euſſe imité Lucrece ,
Lon la ,
J'euſſe imité Lucrece.

AIR : *Tu n'manieras pas mon Minet.*

Car j'avois caché ce ſtilet .
Dans la fente , dans la fente ,
Car j'avois caché ce ſtilet ,
Dans la fente de mon Corcet ;

AIR : *Landerirette.*

Mon honneur , au premier effort ,
Fuyoit dans les bras de la mort ,

NICODEME.

Landerirette ,
Tu lui bailles l'amphigouri ,
Landeriri.

COLETTE.

AIR : *J'en jure par vos yeux.*

Mais j'avoue en ces lieux,
Que si tu m'aimes bien,
Je t'aime encore mieux ;
Je ne risque plus rien,
Tu n'es pas dangereux.

» Je te connois assez pour ne te craindre plus,

Cette preuve suffit. (*Elle jette le Canif.*)

NICODEME.

Je l'avions, morgué, bian dit, qu'alle étoit sage !

MOULINET.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en songe.*

La voilà cette rare Gloire,
Qui toujouts a flaté mes vœux ;
Un Objet libre & vertueux,
M'accorde une tendre Victoire:
Je vais savourer la douceur,
Des prémices d'un jeune cœur.

Je crains que ce bonheur ne m'échappe. Venez vîte, cher Beaupere, vous ferez dresser le Contrat à votre fantaisie ; car ma foi, je n'entends rien à tout cela.

AIR : *L'allumette.*

J'ai grand besoin de vos avis,
Vous m'instruirez pour le ménage ;
Chez nous, jamais de Pere en Fils,
Nous n'en avons connu l'usage.

Au revoir Colette.

SCENE VIII.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

COmment, vous soûpirez encore ?

AIR : *Tallaleri, tallaleri, tallalalire.*

Pourquoi marquer de la tristesse,
Rien ne doit plus vous émouvoir ?
Dans ce moment plein d'allegresse,
Colette, serrez ce mouchoir,
N'avez-vous pas sujet de rire ?

Allons donc.

Tallaleri, tallaleri, tallalalire.

COLETTE.

Ne prends point garde à mes larmes ; dans le fond, je n'en suis pas moins joyeuse, & l'on pâme de joye ainsi que de tristesse.

CLAUDINE.

Oh ! j'en suis très-persuadée.

AIR : *Les Echos.*

L'approche du mariage,
D'une fille émeut le cœur ;

Elle pleure, c'eſt l'uſage,
Cela prouve ſa pudeur ;
C'eſt un papa que l'on quitte.
En gémit-on tout de bon ?
Non.
On fait un peu l'Hypocrite ;
Oui, l'œil pleure : mais l'eſprit
Rit.

COLETTE.

Que nous veut Rabatjoye ? Son air triſte m'eſt de mauvais augure.

SCENE IX.

RABATJOYE, CLAUDINE, COLETTE.

RABATJOYE.

NIcodeme m'a chargé de vous donner ce billet.

COLETTE *prenant le billet avec émotion.*

Que peut-il me marquer ?



SCENE X.

MOULINET, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR : *Je ne ſçai pas écrire.*

Vous m'avez l'air tout inquiet,

COLETTE.

Tenez regardez ce billet
Que l'on vient de m'écrire ;
Il préſage quelque malheur :
Liſez-le vous-même, Monſieur,
Car je ne ſçai pas lire.

MOULINET *lit.*

Ma fille, les Houzards murmuront, glia queuque Anguille ſous roche. N'en dis rian à Moulinet : mais fais-li differer ton mariage juſqu'à ce que je ſoyons mieux inſtruits. NICODEME.

COLETTE.

Quel revers ! Cher Moulinet, vous en frémiſſez !

MOULINET.

» Je frémis de l'affront, & non pas du danger.

Mes Houzards murmurent de notre mariage ! Ah ! faquins, je vous apprendrai ſi nous avons beſoin de votre conſentement. Pour les braver, je

veux qu'ils ſoient tous de la noce; mais je vous vois frémir à votre tour.

» Vous m'inſultez ; tremblez ou pour vous, ou pour moi,
» N'eſt-ce pas m'accuſer de foibleſſe ou d'effroi.

COLETTE.

Ah! je vous jure que je ne tremble que pour vos Houzards, vous êtes un peu brutal de votre naturel, & ....

MOULINET.

Ah! ſi vous ne voulez les voir tous réduits en poudre, gardez-vous bien de m'irriter contre eux.

COLETTE.

Moi, vous irriter contre eux! Je ſuis trop douce pour cela.

AIR: *Du haut en bas.*

C'eſt la douceur
Qui rend une femme amuſante,
C'eſt la douceur
Qui fait l'éloge de ſon cœur.
J'ai toujours été bienfaiſante:
En moi, la vertu dominante
C'eſt la douceur.

Mais à propos où eſt donc mon pere? Il m'inquiette, je vais le chercher. (*Elle ſort.*)

MOULINET.

Parbleu, voilà une ſortie bien ménagée! Elle a bien fait, cependant, de céder la place à Titata.

SCENE XI.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

» Le Grivois Titata demande à te parler.

MOULINET.

» Parle ; pourquoi viens-tu ?

TITATA.

Pour te faire trembler.

Air ; *De la Milice. Non non, ingrat, tu n'iras pas.*

Crains le dépit de tes Soldats,
Ils te mettront dans l'embarras ;
Ne ſonge blus à ta Colette,
Ventrebleu tu dois être las
De courtiſer cette fillette,
Qui depuis long-tems ſuit tes pas.

MOULINET.

Air : *Il a la fine montre au gouſſet.*

Tu veux donc m'impoſer des Loix ?
Morbleu ! ſur le Cheval de bois,
Je prétens qu'on te place ;
Encor te fais-je grace.

Hé bien avant de m'y envoyer, écoute du moins les leçons d'un bon vivant qui t'aime, & qui parle

comme il penſe. J'oſe t'interroger. A quoi diantre t'amuſes tu dans ce Château ?

MOULINET.

Tu ſçais que je ne fais que d'y arriver.

TITATA.

AIR : *Ah ! ſi j'avois connu Monſieur de Catinat.*

Tout juſques au Goujat s'écrie à haute voix,
Quoi donc ſur notre Chef la Gloire perd ſes droits ?
Tandis qu'il fait l'amour, faut-il que ſes Grivois
Dépenſent leur argent, & ſoufflent dans leurs doigts ?

AIR : *Je l'aimerai toujours, ce pauvre corps !*
Je l'aimerai toujours quoiqu'il ſoit mort.

Ce n'eſt plus ce grand homme
Si fier & ſi mutin,
Qui nous eût juſqu'à Rome
Conduit pour le butin.
Nous l'avons donc perdu, ce pauvre corps ?
Ah ! faut-il le pleurer avant ſa mort !

MOULINET.

Hé bien, ventrebleu ! ils verront de quel bois je me chauffe.

TITATA.

Ce n'eſt point contre eux qu'il faut t'armer, c'eſt contre toi-même. Un brave Commandant de Houſards s'amuſer à filer le parfait amour ? Quelle honte !

AIR : *Ma mere a du pouvoir beaucoup,*
Elle a plus d'or & plus d'argent que vous.

Tu veux même, ſans examen
Te mettre au rang des dupes de l'hymen.

Apprends que le ſort nous fit naître
Pour en faire, & jamais pour l'être.

» Ainſi donc, tu bravas & le fer & la flamme,
» Pour porter le butin aux genoux d'une femme !

AIR : *Changement pique l'apétit.*

Sçais-tu bien qu'en toute rencontre
Déja du doigt chacun te montre,
Et qu'on te montrera des deux
Si tu deviens plus hazardeux.

Tu rougis ? Allons morbleu, courage ! Que la Gloire parle à ton cœur : Tuons, pillons, ſaccageons.

AIR : *Je ſuis pour les Dames moi,*
Je ſuis pour les Dames.

Dans les combats j'ai formé ta jeuneſſe,
Reprens ta fermeté,
N'écoute plus une vaine tendreſſe ;
Imite ma fierté.
Quoi ! je te voi
Céder à ta foibleſſe ?
Je hais la moleſſe, moi,
Je hais la moleſſe.

MOULINET.

C'en eſt trop ! Sors d'ici, malheureux.

TITATA.

Tu m'as menacé du châtiment ; ſarpedié ! je vais le mériter.

AIR : *Servantes quittez vos paniers,*
La mode eſt déplaiſante.

Armes ta main d'un Evantail,
Et laiſſe ton Epée ;

D'une Femme prends l'attirail ;
Va t'enfermer dans un Serail,
Puiſqu'aujourd'hui, de ton poitrail,
La gloire eſt échappée.

AIR : *Les filles de Nanterre.*

Mais ton amour chancelle,
Ton cœur eſt ébranlé :
J'ai le prix de mon zéle,
La gloire t'a parlé.

MOULINET.

Je n'y puis plus tenir.... Ah! ne te flatte pas que j'abandonne Colette, je l'épouſerai ſur ta mouſtache.

AIR : *Des Rues.*

Que l'on s'apprête
Soldats, Tambour,
Dans ce grand jour,
A voir la Fête
De mon amour.
Ma noce aujourd'hui ſe fera.
Si quelqu'un gloſe ſur cela,
Morbleu! ſa tête
En ſautera.

Va porter ma réponſe à mes Houzards.

TITATA, *à part.*

Il menace. Il eſt troublé. J'en augure bien. Laiſſons-le réflechir.

SCENE

SCENE XII.

MOULINET.

NOn, non, Colette, tu m'es trop chere ; c'est toi qui m'as rendu honnête homme, & l'on s'oppose envain à ma flamme .... A ma flamme ? Ah ! que ce mot commence à me paroître fade ! Je parle le Jargon d'un petit Maître de Robe .... Mon orgueil admire la fermeté de Titata, ses reproches réveillent mon courage ; cependant,

AIR : *Je voudrois bien me marier ;*
Je ne sçais comment faire.

Je voudrois bien me marier ;
 Je ne sçai comment faire.
J'entends la gloire me crier :
 Que fais-tu téméraire ?
Et le tendre Amour me prier
 De terminer l'affaire.

Ah ! puisque la Gloire balance déja l'Amour, elle l'emportera sans doute.



SCENE XIII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AH ! mon Gendre, je venons vous dire adieu ; j'emmenons Colette : son honneur, sa vie, votre intérêt, tout ordonne qu'elle batte aux champs.

MOULINET.

» Tout l'ordonne, dis tu ? Eh l'ai-je commandé ?

AIR : *Des fraises, des fraises, des fraises.*

Vos Houzards l'*y* voulont mal,
Ils machinont sa perte,
Ils feriont du bacanal.
Fuyons leux courroux brutal
Alerte, alerte, alerte.

» Laisse-nous tous deux enfiler la Venelle.

MOULINET.

» Par quelle autorité veux-tu disposer d'elle ?

NICODEME.

» Par le droit que j'avons.

MOULINET.

Eh qui te l'a rendu ?

NICODEME.

» Je suis son pere, enfin.

MOULINET.

Quelle preuve en as-tu ?

» Mais laissons ce discours, ta frayeur m'injurie,
» En tout autre que toi mon bras l'auroit punie.

NICODEME.

AIR : *Refrain.*

Mon Gendre, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.
» Mais nous laissons Colette exposée au Rebelle.

MOULINET.

» Je l'adore, je vis, & tu tremble pour elle ?

NICODEME.

» Ma foi, je craignons tout.

MOULINET.

Va, tu n'es qu'un poltron.
» Pour moi, je ne crains rien.

NICODEME.

Tu n'es qu'un fanfaron.

AIR : *Lere-la lere lan-la.*

Tout ton parti s'est révolté.

MOULINET.

Punissons sa témérité.

NICODEME.

Seul, contre tous, que peux-tu faire ?
Lere la, lerelanla.
» Tu périras toi-même.

MOULINET.

Eh bien, tant pis pour vous,
» Ma chûte, ventrebleu, vous écrasera tous.

NICODEME.

Pargoi, laisse-nous plûtôt partir : La belle chienne d'amiqué qu'il nous porte-là !

SCENE XIV.

RABATJOIE, MOULINET, NICODEME.

RABATJOIE.

AH! mon Capitaine, venez vîte! vos Houzards jurent après vous, comme tous les Diables, au ſujet de votre mariage.

MOULINET.

Hé bien, ils me verront. Nicodeme, raſſembles tes Payſans, reprens ton ancien poſte dans ce Château : que tout ici t'obéiſſe.

SCENE XV.

MOULINET, NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH! Monſieur, quel péril nous menace! Que viens-je d'apprendre!

MOULINET.

» Calmez-vous. Ce n'eſt rien. Trois cens têtes à bas,
» Et le reſte en priſon, il n'y paroîtra pas.

COLETTE.

Vous n'y ſuffiriez pas. Attendez.

AIR : *Adieu donc, ma Nanon.*

Je vais, de cet orage,
Faire ceſſer le cours ;
Je cauſe du tapage,
Je dois plier bagage :
Quittons-nous pour toujours.
Adieu donc, mes amours.

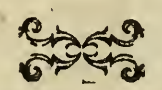
MOULINET.

Que me propoſez-vous, Colette ? Ah ! n'accordons point ce triomphe à mes ſoldats ; reſtez : leurs efforts ne peuvent rien contre ma conſtance.

AIR : *Ce ſont les filles de la Chapelle.*

Car après le ferment, ma belle,
Qui nous joint tous deux en ce jour,
Je vous ferai toujours fidéle
Juſqu'à la fin de mon amour.

» Notre hymen ſe fera, n'alterez point vos charmes,
» Il eſt temps de verſer du ſang, & non des larmes.
» L'attentat de mes gens ne me fait point fremir,
» Je ne veux qu'un regard pour les anéantir.



SCENE XVI.

NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH ! mon pere, ne quittez pas cet étourdi, il va se faire tuer... On va me ravir mon Epoux.

NICODEME.

Il ne l'est pas encore, guieu marci. Peste ! comme alle y va !

COLETTE.

AIR : *De tous les Capucins*, ou *Bouchez Nayades vos Fontaines.*

O Ciel ! quel revers pour ma flamme !
Moi qui croyois être sa femme !
Quoi rester en si beau chemin !
Permets-nous, Fortune ennemie,
Avant de finir son destin,
De finir la cérémonie.

NICODEME.

AIR : *Flon, flon, flon.*

Ne pleure pas, ma fille,
Ton amant, dans le fond,
Mérite qu'on l'étrille
En double carillon.
Flon, flon, flon.

COLETTE.

Ah ! mon pere, qu'osez-vous dire ?

NICODEME.

Entre nous, il nous a fait trop de mal.

COLETTE.

AIR : *Une fille ſans un ami.*

Mais il nous comble de bienfaits. (*bis.*)

NICODEME.

Il eſt liberal à nos frais,
Sa fureur m'eſt préſente.

COLETTE.

S'il a pillé tous vos effets,
Il m'en payra la rente.

De plus, ne l'avez-vous pas accepté pour Gendre ?

NICODEME.

Je ne pouvions faire autrement : mais, enfin, des Payſans devont-ils s'intéreſſer pour des Houzards ?

COLETTE.

Pourquoi non ? Moulinet s'eſt emparé par force de ce Château, vous en êtes le Concierge, vous devez le ſervir comme votre Maître légitime.
» Oſez interroger votre cœur combattu,
» Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.

NICODEME.

Ça ne me paroît pas trop juſte ; mais piſque tu dis que c'eſt mon devoir: Une fourche, un mouſqueton, que j'aille défendre Moulinet, & mourir pour li.

COLETTE.

Mon pere, où courez-vous ?

NICODEME.

Dame ! accorde-toi donc. Irons je ? N'irons-je pas ? Mais, que nous veut encore Rabajoye ?

SCENE XVII.

NICODEME, COLETTE, RABATJOYE.

COLETTE.

HÉ bien, qu'elles nouvelles ?

RABATJOYE.

Perſonne n'a oſé tirer le Sabre contre notre Commandant, le Lieutenant ſeul lui à fait tête. Voici comme la choſe vient d'arriver : Dès que la Rancune apperçoit Moulinet,

AIR : *La Magnote.*

Tout auſſi-tôt de ce hargneux
La mine ſe renfrogne,
Il dit retrouſſant ſes cheveux
Et crachant dans ſa pogne :
Morbleu, c'eſt à toi que j'en veux ;
Vien-ça que je te frotte :
Entre nous deux, entre nous deux,
Entre nous deux la Magnote.

Mais ſans s'étonner, Moulinet le joint, le terraſſe, lui met les menottes, & le fait conduire en Priſon.

NICODEME.

C'eſt bian fait.

RABATJOYE.

Oh ! vous n'êtes pas au bout.

AIR : *Il ne faut qu'un coup de baguette.*

Tout eſt ſoumis au Commandant ;
Mais quittez vîte ces retraites.
(*Montrant Colette.*)
Fuyez le péril où vous êtes ;
On veut, qu'à la tête du Camp,
Elle paſſe par les baguettes.

COLETTE.

Ah Ciel !

NICODEME.

Parguienne, te vla bien chanceuſe !

AIR : *Petite la Valiere.*

Prenons tous deux la fuite.

COLETTE.

Mon pere il n'eſt plus tems,
Je veux reſter au gîte.

NICODEME.

Mais, tu perds le bon ſens !

COLETTE.

Je cours braver l'excès
De leur rage inhumaine ;
Et pour ſes beaux projets
Débarraſſons la Scéne. (*Elle ſort.*)

NICODEME.

Fais donc comme tu l'entendras.

AIR : *T'as l'pied dans le margouilli.*

T'as l'pied dans le margouilli,
Tir-t'en, tir-t'en, tir-t'entaine,
T'as l'pied dans le margouilli,
Pour quant à moi je m'enfuis.

SCENE XVIII.

MOULINET.

JE viens de ranger mes Houzards à la raiſon, cela me met en humeur de faire tapage; je ne ſçai pas pourquoi.

« Et je ſens dans mon cœur le crime de retour.

Colette en pâtira, je pourrois à préſent l'épouſer ſans obſtacle : mais je me pique d'être ſingulier. Je la quitte.

AIR: *Le Branle de Metz.*

Je chéris trop cette fille,
Et c'eſt peu de la bannir ;
Ma fureur va la punir
De ce qu'elle eſt ſi gentille.
Morbleu ſi je la tenois,
Comme je l'étrille, l'étrille, l'étrille ;
Morbleu ſi je la tenois,
Comme je l'étrillerois.

Mais je n'en aurai jamais le courage.

AIR. *Refrain.*

Si-tôt que je la vois,
Mon cœur eſt tant à mon aiſe !
Si-tôt que je la vois,
Je ne dépens plus de moi.

AIR. *Comment faire.*

J'aime Colette tendrement;
De l'épouſer j'ai fait ferment;
Si j'y manque je ſuis fauſſaire :
Mais ſi l'hymen devient mon lot,
On va me traiter comme un ſot!
Comment faire?

SCENE XIX.

MOULINET, TITATA.

MOULINET.

BArbare ! Viens jouir du trouble où tu m'as jetté.

TITATA.

» J'ai prévû ces combats:
» Ce que peut Titata, c'eſt de t'offrir ſon bras.

MOULINET.

A quoi veux-tu qu'il me ſerve?

TITATA.

A te défaire de ta Maîtreſſe.

MOULINET.

Eh, qui te dit que c'eſt mon deſſein?

TITATA.

Mon zéle l'a deviné.

MOULINET.

Ah ! cruel, ſi tu connoiſſois Colette comme moi, tu penſerois bien différemment!

A I R. *Pour le badinage, bon.*

Mais pour excuſer l'amour,
Je crois ton cœur trop novice ;
Je te voudrois voir un jour,
Comme un autre, entrer en lice.

TITATA.

Pour le badinage bon ;
Pour le mariage non.

A I R : *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon
Dès qu'on porte la cocarde,
Il faut ſe tenir en garde
Quand l'Hymen tend l'ameçon.
C'eſt la gloire qu'on haſarde
D'une certaine façon.
A languir comme un Oyſon
On mérite la nazarde.
Moi, j'épouſe à la Houzarde
D'une certaine façon.

Je ne m'arrête point à toutes ces fadaiſes d'amour.

A I R : *Je ſuis un bon ſoldat titata.*

Je ſuis un franc Soldat,
Titata
Ne cherche qu'à ſe battre,
Pour aller à l'aſſaut
Tôt tôt tôt,
Moi tout ſeul j'en vaux quatre.

„ Moulinet peut ici par ſa veleur extrême,
„ S'enrichir au pillage ; & que fait-il ? Il aime.

MOULINET.

„ Hé bien c'en eſt donc fait ? on m'y force, il le faut ;
„ Renonçons à l'honneur, & ſoyons un maraut.

AIR. *Les Trembleurs.*

Puiſque ma douceur vous bleſſe,
Puiſqu'on traite de foibleſſe
Le repos où je vous laiſſe,
Soyons Loup avec les Loups.
Oui, dans ma fureur extrême,
Je roſſerai ce que j'aime;
Je t'aſſommerai toi-même:
Tout périra ſous mes coups.

Mais que dis-je? Moi! porter la main ſur Colette! Ah! qu'elle fuye!... Va: je te l'abandonne, ſauve-la de ma fureur ou de ma foibleſſe: ſi je la revois, je ne réponds de rien.

AIR: *Tu croyois en aimant Colette.*

Elle vient,

TITATA.

Que je la redoute!
Adieu tout l'effet de mes ſoins.

MOULINET *à Titata.*

Qu'on ſe retire.

TITATA.

Ah! je me doute,
Qu'il ne vous faut pas de témoins.



SCENE XX.

MOULINET, COLETTE.

COLETTE.

MOn abord vous ſurprend.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Vous ne me cherhez plus, je vais partout ſeulette,
Avouez-le, Monſieur, vous n'aimez plus Colette.

AIR : *De quoi vous plaignez-vous.*

De moi vous plaignez-vous ?
Ai-je donc pû vous déplaire ?
De moi vous plaignez-vous ?
Vous n'êtes pas jaloux.
Votre perſonne m'eſt chere ;
Pour vous rendre ſatisfait,
Tout ce que j'ai dû faire,
Ne l'ai-je donc pas fait ?

MOULINET.

Je ne dis pas le contraire.

COLETTE.

AIR : *Cher Aman tu m'abandonne.*

Cher Amant tu m'abandonne,
Qui s'y ſeroit attendu,
Faiſons puiſque tu l'ordonne,
De néceſſité vertu

AIR : *Lize au bord de la Seine.*

Je te rends ta promeſſe,
Je dégage ta foi ;
J'étouffe ma tendreſſe :
Mais j'y perds plus que toi ;
Car qui voudra de moi ?

» J'oſe ici ſeulement vous faire une priere ;
» Ne la rejettez point, Monſieur c'eſt la derniere :
» Aimez les Payſans, devenez plus humain,
» N'enlevez point leur lard, ne buvez point leur vin ;
» Reſpectez leurs moitiés, épargnez leur volaille,
» A leurs troupeaux craintifs ne livrez plus bataille ;
» Pour les mieux protéger, ſouvenez-vous toujours,
» Que j'étois Payſanne, & que j'eus vos amours.

MOULINET.

AIR : *Cela m'eſt bien dur.*

Je n'ai pas prévû ces allarmes ;
A mes yeux pourquoi vous montrer ?
Triomphez, vous voyez mes larmes,
Ai-je bonne grace à pleurer ?
Contre vos traits je n'étois pas en garde ;
Ah ! quand je regarde
Ces beaux yeux dont le charme eſt sûr,
Cela m'eſt bien dur.

(*tendrement.*) (*vivement.*)
» Je vous aime Colette.... Evite ma préſence ;
» Tu cours plus de danger, ici, que tu ne penſe,
(*tendrement.*)
» Plus que jamais ſur moi vos yeux font leur effet ;
(*Avec fureur.*)
» Ah ! ſi vous connoiſſiez le cœur de Moulinet ;
» Oui, l'amour d'un Houzard eſt un amour impie ;
» Prêt à roſſer l'objet qu'il aime à la folie.

COLETTE.

AIR: *Oh Ricandaine.*

Mais je crois qu'il perd la raiſon!
Oh ricandaine, oh ricandon :
Rêvez-vous, mon petit Mignon,
De grace rappellez-vous donc,
Ah! ſi bruſquement paſſe-t'on,
D'une amoureuſe émotion,
Aux fureurs de l'ambition?
Ricandaine.

MOULINET.

Ventrebleu! Tourne ailleurs tes pas :
Sur toi j'exercerois mon bras.

COLETTE.

Tu feras ce que tu voudras.

MOULINET.

Moi je t'étrillerai,
Oh ricandaine,

COLETTE.

Moi je l'endurerai,
Oh ricandé.

MOULINET.

» Mais pour être plûtôt débarraſſé de toi,
(*Il tire un piſtolet.*)
» Il faut que je te tue.... Allons morbleu.... reçoi....

COLETTE.

AIR: *Tourne, tourne, c'eſt ton payement.*

En chemin votre bras demeure,
Pourſuivez donc votre deſſein,

Lâchez

Lâchez le coup, je rends le ſein ;
Puiſque vous voulez que je meure,
Tirez, tirez votre piſtolet,

MOULINET.

Je n'ai rien dans le baſſinet.

COLETTE.

AIR : *Le Meûnier avec la Boulangere.*

Je me livre à ce courroux ;
Que j'expire ſous vos coups,
Je vous le pardonne.

MOULINET.

Que vous êtes bonne !

AIR : *Quand Pierrot coupit.*

La Gloire inhumaine
M'excite au forfait ;
L'Amour qui m'enchaîne
Me dit en ſecret :
Moulinet ;
Turlututu renguaîne, renguaîne, renguaîne.

AIR : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Je ſens qu'à tes genoux ma foibleſſe m'entraîne,
Je voulois te tuer, mais l'entrepriſe eſt vaine,
Tout prêt à t'immoler, l'Amour t'a fait quartier ;
Le crime eſt imparfait, le remords eſt entier.

» C'eſt à moi bien plûtôt à me caſſer la tête,
» Oui, c'eſt bien dit, mourons . . . Colette, tu m'arrêtes !
» Que d'amour !

COLETTE.

Ah, Monſieur, faut-il commme un nigaud,
S'homicider ſoi-même ? Epouſez-moi plûtôt.

MOULINET.

Par ma foi, je crois que tu penses juste. Décidons: Colette, veux-tu vivre & devenir ma femme ?

COLETTE.

Pardi, belle demande !

MOULINET.

AIR. *Dans notre Village chacun vit content.*

Sui-moi, mon aimable,
Pour l'être à l'instant
Au milieu du Camp.

COLETTE.

Mais le lieu n'est pas convenable.

MOULINET.

Bon ! nous épousons
Où nous nous trouvons.

COLETTE.

Je n'ose encore me flatter de rien, vous m'avez promis tant de fois de m'épouser sans l'accomplir, qu'il ne faut plus compter sur votre parole.

MOULINET.

» Ah ! jamais mon ardeur pour vous ne fut si forte ;
» Je vous aime à la rage, ou le Diable m'emporte . . . !
» Que dis-je, malheureux ! Tu me connois brutal ;
» Si tu ne sors d'ici tu te trouveras mal.
» Pour la derniere fois, évite-moi, te dis-je.

COLETTE.

» Ah, vous me faites peur ! & tout mon sang se fige !
» Il devient Maniaque ! On devroit le lier.
» Adieu donc, pour jamais il le faut oublier.

SCÈNE XXI.

MOULINET.

» JE te laiſſe partir, & je t'aime, Colette,
» Ah ! je change, morbleu, comme une Girouette.

SCENE XXII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AHi, ahi, ahi !

MOULINET.

Quels cris ſe font entendre ?

NICODEME.

AIR. *Le long de çà, le long de là.*

Morgué, le tour eſt indigne.
Vos Houzards, inſolemment,
M'ont fait un affront inſigne,
Ils m'ont frappé vivement
Le long de cà, le long de là ;
Le long de l'échigne,
Par derriere & par devant.

Je me fis exposé comme un sot, & je ne sai comment, mais courez vîte au secours de ma fille, ils voulont itou la passer par les baguettes.

MOULINET.

» *S'ils l'osoient attenter, qu'ils craignent mes fureurs.*
» Non jamais l'Univers n'auroit vû tant d'horreurs !

SCENE XXIII.

CLAUDINE, NICODEME, MOULINET.

CLAUDINE.

De la joie ! de la joie ! Colette a désarmé les Houzards ; ils la trouvent si belle qu'ils voudroient tous l'épouser.

NICODEME.

Oh, diable ! je ne voulons point de ces Gendres-là.

CLAUDINE.

Titata vous la raméne.



SCENE XXIV & derniere.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

TRiomphe, Moulinet, la beauté de Colette a parlé pour toi.

AIR : Marche Françoiſe. *Ratapatapan ſuivant le Régiment.*

Voyant ſur ſon ſein blanc,
De fripons d'amours une groupe,
On s'écrie à l'inſtant,
Sarpédié, la belle Enfant !
Nous excuſons ſon Amant,
Qu'elle ſoit de la Troupe,
Et qu'il la méne en croupe ;
Rata pa ta pan,
Suivant le Régiment.

Nous te permettons de l'épouſer.

MOULINET.

Parbleu, vous n'en ſerez pas dédit, je vous prens au mot.

AIR : *Si l'Amour a des tourmens, c'eſt la faveur des Amans (de l'Opera d'Alceſte.)*

Enfin Colette me reſte,
Aucun ne me la conteſte,

N'allons pas, à contre-tems,
Faire un dénouement funeste,
Si l'Amour a des tourmens,
C'est la faute des Amans.

Donnez-moi votre main.

COLETTE.

La voici. Courons signer le Contrat.

NICODEME.

Qu'on fasse la nôce toute entiere; tandis qu'il est dans la bonne veine, je vais envoyer les Ménêtriers.

COLETTE.

Toutes réflexions faites: l'Amour nous privoit de notre Commandant. L'Hymen va nous le rendre.

AIR: *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

Tant qu'on nourrit l'Amour, par la seule espérance,
Il veut avoir le prix de sa persévérance;
Mais au but desiré quand l'Hymen le conduit,
Il en meurt de plaisir dès la premiere nuit.

FIN.

COMPLIMENT DE MOULINET AU PUBLIC.

A la clôture du Théâtre de l'Opéra Comique, le 21 Mars 1729.*

AIR. *Des Pendus.*

AVant d'abandonner ces lieux,
Moulinet vous fait ses adieux ;
Ce départ ne vous touche guére
Bientôt vous allez voir mon frere
Sur le Théâtre Italien,
Peut-être n'y perdrez-vous rien.

On a crû ne devoir travestir & parodier simplement une Tragédie qui a mérité, à si bon droit, vos suffrages. On laisse le soin d'en faire la critique à des plumes plus aguerries dans ce genre.

AIR. *Ah, si j'avois connu M. de Catinat.*

Nous avons essayé d'en effleurer le miel,
Un autre plus mordant peut en tirer le fiel :
Pour peu que mon Cadet se livre à mon penchant,
Si je suis plus mauvais, il sera plus méchant.

Mais cela est fort naturel.

* Nota. *La Parodie a été représentée pour la premiere fois, le 15 Mars 1739.*

AIR : *De néceſſité néceſſitante.*

Le bon ſang toujours dégénére ,
Mon frere & moi nous avons beau faire ;
Chacun dans notre petite ſphere,
Nous ne vaudrons jamais notre pere.

A mon égard, Meſſieurs, ſi je vous ai ennuyés, je ne vous ai pas ennuyés long temps. Quoiqu'il en ſoit, il me reſte à vous remercier de l'accueil favorable dont vous avez paru honorer un enfant qui n'eſt pas venu à terme, & qui meurt dans le temps qu'il devroit naître. Ce m'eſt toujours une conſolation d'avoir pour témoin de ma fin une ſi brillante Aſſemblée.

AIR : *Les Echos.*

Aujourd'hui la Salle eſt pleine
Quel plaiſir de vous y voir !
Qu'ainſi la Foire prochaine
Puiſſe combler notre eſpoir !
Veux-tu , Fortune inconſtante ,
Nous rendre , après tant d'échecs ,
Secs ,
Qu'en l'an mil ſept cent quarante ;
Nous revoyions le Public
Hîc.

FIN.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

OPÉRA COMIQUE.

DE MESSIEURS F***. ET F***.

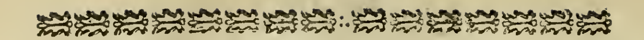


A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC XLIV.

AVEC APPROBATION.



ACTEURS.

Madame BERTRAND, Meûniere.

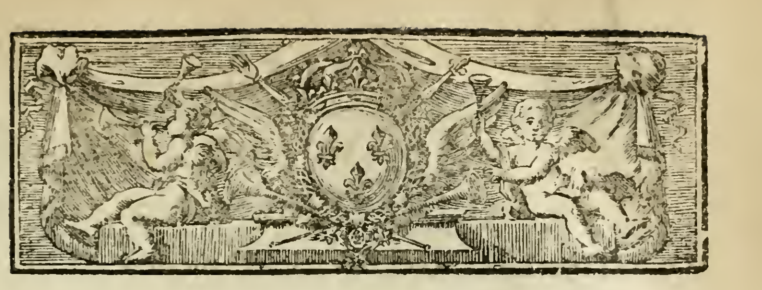
LA COMMERE CLIQUET.

COLIN, Garde-Moulin.

LISON, Servante de Madame Bertrand.

Monsieur GRIFFAUD, Tabellion.

La Scéne est dans un Village.



LA SERVANTE JUSTIFIÉE, OPERA COMIQUE;

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.



ENFIN, c'eſt donc aujourd'hui que Madame Bertrand doit me remettre les deux cens écus qu'elle donne à Liſon : tout ſeroit perdu, ſi elle alloit s'appercevoir que cette fille eſt aimée de Colin ; heureuſement que les pauvres enfans ont ſi bien fait juſqu'à préſent, qu'ils n'ont point encore été découverts.

SCENE II.

LA COMMERE CLIQUET.

LE TABELLION.

LA COMMERE.

AIR. *Ah! Que Colin vient de me faire rire!*

AH! Que Colin vient de me faire rire!
A ma Commere, allons vîte le dire.
Rien n'eſt ſi drôle que cela!
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah;
Ah, ah.

LE TABELLION *à part.*

Bon! Voici le mauvais eſprit, la plus méchante langue!...

LA COMMERE.

Rien n'eſt ſi drôle que cela!
Ah, ah, &c.

LE TABELLION.

Eh! De quoi riez-vous donc ſi fort, Commere Cliquet?

LA COMMERE.

D'une choſe qui ne fera pas rire Madame Bertrand, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Elle le ſaura donc bientôt.

LA COMMERE.

J'ai une attention particuliere pour tout ce qui regarde mes amis. Par exemple, mon Compere Griffaut, quand vous étiez en peine de vous éclaircir ſur certaines choſes.

AIR. *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

C'eſt moi qui vous fit ſavoir
Que votre femme alloit le ſoir,
Avec Lubin,
Vous m'entendez-bien, vous le ſavez bien ;
Vous eûtes le plaiſir, Compere,
De ne plus douter de rien.

LE TABELLION.

Oui, oui, oui.

LA COMMERE.

Cela vous ſatisfit beaucoup, n'eſt-ce pas ?

LE TABELLION.

Aſſurément. Mais qu'avez-vous donc apris de nouveau ?

LA COMMERE.

Que Madame Bertrand eſt une franche dupe : elle publie dans le Village, qu'elle eſt aimée de ſon Garde-Moulin.

AIR. *Il faut, quand l'amour nous presse.*

Si l'on croit ce qu'elle chante,
Colin suit par tout ses pas;
Vraiment; la Maîtresse n'est pas
Ce qui le tente;
Il trouve bien d'autres appas
Dans la Servante.

LE TABELLION.

Eh, où, diable, avez vous pris cela?

LA COMMERE.

Oh vous ne conviendrez pas du fait. Vous tremblez que l'amour de Colin, s'il étoit découvert, ne portât préjudice à Lison, que vous appellez votre Filleule.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

Cette friponne de Lison,
Je le sai, vous est chere;
Vous ne l'aimez pas sans raison:
On dit même, Compere,
Que vous êtes, de ce tendron,
Un tant-soit-peu le pere.

LE TABELLION.

Voilà toujours de vos coups de langue.

LA COMMERE.

AIR. *C'est le trantran.*

Ce bruit ne vous fait point d'outrage.
Ne voit-on pas que tous les jours;
A la Ville, comme au Village,
On se prête un commun secours :
Entre bons voisins, c'est l'usage,
Ce que l'on reçoit, on le rend;
C'est le trantran, trantran, trantran,
Le trantran du ménage.

LE TABELLION *à part.*

Il n'y a pas moyen d'arrêter son babil. Allons avertir Lison de se tenir sur ses gardes [*Il sort.*]

SCENE III.

Madame BERTRAND, LA COMMERE. CLIQUET.

LA COMMERE.

ALlons trouver Madame Bertrant. Ah! La voici fort à propos. Hé bien, qu'est-ce, ma Commere? Comment gouvernez-vous Colin ?

Madame BERTRAND.

AIR. *Tout drès le matin.*

Perſonne, comme ce garçon,
N'a cœur à la beſogne;
Quoique très-vif, c'eſt un mouton,
Point jureur, point yvrogne;
Il n'engendre point de chagrin;
Toujours en train;
Tout drès l'matin,
Il fait tourner mon moulin.
Oh, oh, oh, oh, oh; ah, ah, ah, ah, ah
On n'en trouve point, enfin,
Comme Colin. [*bis*]

LA COMMERE:

Croyez-vous cela?

Madame BERTRAND.

AIR. *Un Meûnier aimable.*

Oui, Colin m'enchante,
Très fort je lui plais,
Je m'en trouvrai contente;
J'entens bien mes intérêts.
Depuis long-temps, il eſt fait à mon tracas?
Et, depuis que j'ai ce gas,
Mon moulin ne chaume pas.

LA COMMERE.

AIR. *Et zon, zon, zon.*

Il vous aime toujours?

Madame BERTRAND.

Comme à ſon ordinaire.

LA COMMERE.

Ah, les belles amours!

Madame BERTRAND.

Quoi? Quel eſt ce miſtere?

LA COMMERE.

Et zon, zon, zon,
Votre amant, ma Commere,
Et zon, zon, zon,
Eſt celui de Liſon.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce? Que voulez-vous dire?

LA COMMERE.

AIR. *Le cul dans une hote.*

J'ai vû Colin qui tenoit
Un beau Sanſonnet;
J'ai remarqué qu'il le ſifloit
Avec un ſoin extrême,
Et qu'il l'inſtruiſoit
A dire Je vous aime.

Madame BERTRAND.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous qu'il prenne ce ſoin pour Liſon ?

LA COMMERE.

Pourquoi ? C'eſt qu'il continuoit ainſi :

AIR. *Du haut en bas.*

Ma petite Liſon ignore
Tout mon amour ;
Plus de mille fois chaque jour,
Tu lui diras que je l'adore,
Sans pouvoir exprimer encore
Tout mon amour.

Madame BERTRAND.

Quel conte !

LA COMMERE.

Mais rien n'étoit plus touchant que de lui entendre dire : Sanſonnet, mon fils.

AIR. *Sur tous les maux que m'a fait ma Silvie.*

Je te prépare un charmant eſclavage ;
D'être à Liſon tu dois être flatté :
Si, comme toi je ne ſuis pas en cage,
Je n'ai pas moins perdu ma liberté.

Il en dégoiſoit encore bien d'autres.

Madame BERTRAND.

Je ne puis le croire.

LA COMMERE.

Vous devez en être certaine.

Madame BERTRAND.

Quoi, Colin me trahiroit ! S'il en étoit capable... Je veux m'en éclaircir. Lison ! Oui, je vais bientôt m'en éclaircir.

LA COMMERE.

Je vous laisse avec elle. Faites votre profit du petit avertissement que je vous donne.

SCENE IV.

Madame BERTRAND, LISON,

Madame BERTRAND.

QU'est ce donc, Mademoiselle Lison ? J'apprens de jolies choses ?

LISON *troublée.*

Qu'est-il arrivé ?

Madame BERTRAND.

Quel air interdit !

LISON.

Je m'en vais, car il me semble que vous voulez me gronder.

Madame BERTRAND.

Que je vous gronde, ou non, restez ici, je vous prie.

LISON.

Vous savez combien j'ai d'ouvrage à faire.

Madame BERTRAND.

Vous ferez votre ouvrage quand je vous aurai parlé.

LISON.

AIR: *Quand elle coud, elle est contente.*

Nous avons, tantôt, bien à moudre.

Madame BERTRAND.

Quand il sera temps, on moudra.

LISON.

J'ai beaucoup de sacs à recoudre.

Madame BERTRAND.

Tels qu'ils sont on s'en servira.
C'est tout l'emploi d'une Servante,
Quand elle coud, elle est contente.

LISON.

AIR. *Attendez-moi sous l'orme, M. l'Avanturier.*

Mais, pour le blanchissage...

Madame BERTRAND.

Blanchisse qui pourra.

LISON.

J'ai laiſſé le fromage.

Madame BERTRAND.

Le prenne qui voudra.

LISON.

Il faut du moins que j'aille...

Madame BERTRAND.

Où voulez-vous courir?

LISON.

Empâter la volaille.

Madame BERTRAND.

Eh, laiſſez-la maigrir.

Venons au fait, Mademoiſelle. On m'a rapporté que Colin vous aime, & que vous cherchez à lui plaire.

LISON.

Moi!

AIR: *Je ſuis un Précepteur d'Amour.*

J'aurois grand tort, aſſurément,
De vouloir attendrir ſon ame;
Si j'ai pû lui plaire un moment,
Je ne lui plairai plus, Madame.

Madame BERTRAND.

C'eſt donc à dire que vous vous êtes apperçue que vous lui plaiſiez.

LISON.

Eh, non vraiment, ce n'eſt pas comme cela que je l'entens.

Madame BERTRAND.

AIR. *du Grondeur.*

Tout-à-l'heure, la Commere
Du fait vient de m'informer.
Vous voulez, en vain, vous taire,
Le tout va ſe confirmer.
Sur un tel point, ma colere,
Que rien ne peut déſarmer,
Vous fait un crime de plaire,
Tout auſſi grand que d'aimer.

AIR. *Tarare ponpon.*

Je m'apperçois enfin,
Que vous prenez, ma mie,
Trop ſoin de votre teint,
Sans doute pour Colin;
Songez-y, je vous prie,
Il vous ſied bien, ma foi,
D'être ici plus jolie
Que moi?

LISON.

J'y aurai attention, Madame.

Madame BERTRAND.

Mais voici Colin. O ciel ! Tout ce que ma Commere m'a rapporté n'eſt que trop véritable. Voilà la cage, voilà l'oiſeau. Je l'entens, je crois, qui répete, je vous aime...

LISON *á part.*

Je tremble.

SCENE V.

Madame BERTRAND, LISON, COLIN.

COLIN *au fond du Théatre tenant une cage.*

AIR. *Pour voir un peut comment ça fera.*

POur elle je grille en ma peau,
D'en parler, je n'ai le courage :
Le don d'une fleur, d'un oiſeau,
Souvent dit plus qu'un beau langage.
Portons lui ce Sanſonnet-là,
Pour voir un peu comment ça fera.

Madame BERTRAND *ſe cachant derriere Liſon.*

Je n'en puis plus douter. Ah, Coquine de Servante !

COLIN *à part, ne voyant que Lison.*

La voilà, cette chere Lison, que je trouve heureusement seule. [*haut en approchant*] Mademoiselle Lison, voulez-vous bien me faire le plaisir de... [*appercevant Madame Bertrand.*] de de vous ranger que je présente cela à Madame Bertrand ?

Madame BERTRAND.

A moi !

COLIN.

Eh, oui, voirement.

Madame BERTRAND.

AIR. *Eh, eh, eh, eh.*

Quoi, c'est à moi que s'adresse
Ce beau moineau guilleret ?

COLIN *riant.*

Eh, eh, eh, eh, eh, eh,

Madame BERTRAND.

Je t'ai crû l'âme traitresse,
De ce soupçon, j'ai regret.

COLIN.

Eh, eh, eh, eh, eh, eh,
Ce matin, avec adresse,
Pour vous prouver ma tendresse,
J'ai tendu mon trébuchet;
De ma main, daignez, Maîtresse,
Recevoir ce Sansonnet.

Madame

Madame BERTRAND *prenant la cage,*

Ah ! Je respire !

LISON.

Vous voyez bien, Madame ?

Madame BERTRAND.

Que je suis agréablement surprise !

AIR. *Que je regrette mon amant !*

L'aimable oiseau, qu'il est joli !

COLIN.

De plus il peut vous être utile ;
Vous babillerez avec lui,
Quand il faudra que j'aille en ville :
Il parlera,
Chantera,
Dégoisera
Ce qu'il saura ;
Je croi qu'il vous amusera.

Madame BERTRAND.

Pour ça, il faut avouer que la Commere Cliquet est une grande médisante; elle vouloit me persuader que c'étoit pour Lison, & que tu l'aimois.

COLIN.

Moi, aimer Lison!

Madame BERTRAND.

AIR. *Ton humeur est Catherine.*

Vous pouvez vous rassurer.
Voyez la belle morveuse,
Pour me faire soupirer.
Veut-elle donc, en tendresse,
L'emporter à dix-huit ans,
Sur sa prudente maîtresse,
Qui vit depuis si long-tems ?

Madame BERTRAND.

Cela ne conviendroit guéres, assurément.

COLIN.

Et pis j'ai le cœur haut. Vous êtes d'une bien pu grande qualification qu'elle.

Madame BERTRAND.

Va ma pauvre Lison, je suis fâchée de la querelle que je t'ai faite ; je ne manquerai pas de donner aujourd'hui au Tabellion ce que je lui ai promis pour t'établir.

COLIN.

Voilà parler en brave femme, ça.

Madame BERTRAND.

Je vais, tous de ce pas, relancer cette babillar-

de de Cliquet, &, delà, chercher de l'argent chez mes Fermiers.

COLIN.

Et moi, m'eſt avis que le jour ne ſe paſſera pas, ſans que j'ayons beſoin des Ménétriers; je m'en vais les retenir. Mais Morgué, attendez-moi donc, Madame Bertrand, je ne ſai pas comme vous faites; mais je ne peux pas vous quitter un moment, c'eſt pû fort que moi.

Madame BERTRAND.

Oh, le gentil garçon! Que je ſerai heureuſe avec lui! Je ne veux plus différer notre mariage.

(Colin ſuit Madame Bertrand.)

SCENE VI.

LISON *ſeule.*

COlin ſuit Madame Bertrand! je ne ſai que penſer.

AIR. *Les Pendus.*

Il me tire d'un embarras,
Pour me remettre dans un autre:
Je craignois de facheux éclats.
Colin me tire d'embarras.

Mais, auſſi, ne voudroit-il pas
Rompre un lien tel que le nôtre ?
Il me tire d'un embarras,
Pour me remettre dans un autre.



SCENE VII.

LE TABELLION, LISON.

LISON.

AH! Mon Parain, vous me voyez bien en peine.

LE TABELLION.

Je ſuis bien en peine auſſi, ma Filleule. Madame Bertrand a dit qu'elle me livreroit aujourd'hui les deux cens écus, parce que c'eſt le jour de ta fête, & je n'ai point encore entendu parler d'elle.

LISON.

AIR. *Le ſeule flageolet de Colin.*

L'amour de ſon Garde-moulin
Occupe ſa cervelle ;
Elle n'a des yeux que pour Colin,
Le reſte eſt bagatelle :
J'ai bien peur que Colin, à la fin,
N'ai des yeux que pour elle.

LE TABELLION.

AIR. *Et sur-tout prenez bien garde, &c.*

Allez, Lison, ne craignez rien,
Colin vous aime toujours bien
De cœur, d'amour, d'affection;
Mais, sur-tout, prenez bien garde à fuir l'occasion.

Souvenez-vous des raisons que je vous ai dites, & contraignez-vous. Tenez, écoutez-moi. Si Colin vient d'un côté, allez-vous-en tout-aussi-tôt de l'autre; entendez-vous?

LISON.

Oui, mon Parain.

LE TABELLION.

Adieu.

SCENE VIII.

LISON COLIN.

LISON.

MOn Parain a raison. Si Colin vient par-ici, je m'en irai tout-aussi-tôt par-là Ah!

[*Elle se trouve vis-à-vis de Colin.*]

COLIN.

AIR. *Qu'elle est jolie, ma brunette !*

Je viens trouver la follette
Qui m'a su charmer ;
Colin, la voyant seulette,
Se sent enflammer.
Qu'elle est jolie, ma brunette !
N'oseroit-on l'aimer ?

LISON.

Ah, ah, c'est vous, Monsieur Colin !

COLIN.

Comme vous dites ça ? Est-ce que vous n'avez pas bien deviné que c'étoit vous que je cherchois, quand ste maudite Madame Bertrand s'est rencontrée vison-visu de moi ?

LISON.

AIR. *Vive Michel Nostradamus.*

A d'autres, c'est une défaite.

COLIN.

C'étoit à vous, belle brunette,
Que je venois conter fleurette ;
Et vous deviez bien être au fait :
C'étoit à vous, belle brunette,
Que j'apportois le Sansonnet.

LISON.

Est-il bien vrai, Colin ?

COLIN.

Oui, pargué, Lison.

AIR. *Le Tambourin.*

Je ne sai ce que ça veut dire,
Drès que je vous vois, je soupire;
Je pense à vous soir & matin:
Ce minois fin & mutin,
Je ne sai quoi m'inspire;
Et, quand vous regardez Colin,
Son cœur fait tac tique, tique tac, tic tac tac,
Comme son moulin.

LISON.

Cela ne sera rien. Je me trouve aussi je ne sai comment, dès que je vous apperçois. Par exemple, j'étois en colere contre vous, & j'oublie, en vous voyant, que je suis fâchée.

COLIN.

Donnez-moi donc votre main, que je la baise.

LISON.

Oh que nanni! On m'a défendu ça.

COLIN.

Queu conte!



SCENE IX.

LISON, COLIN, LA COMMERE CLIQUET *á la fenêtre qui les examine.*

LA COMMERE.

AH ! ah ! Qu'eſt-ce que je vois ?

LISON.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes*

Oui, mon Parain m'a fait entendre
Qu'il ne faut point donner ſa main.

COLIN.

Je ſuis à plaindre.

LISON.

Non Colin,
Puiſque vous pouvez me la prendre.

LA COMMERE.

Ce ſont eux ; examinons.

COLIN.

Je vous entens, ma chere Liſon, vous me permettrez de baiſer votre main quand vous n'y penſerez pas.

LISON.

Oh ! Cela n'arriveroit jamais.

COLIN.

Pourquoi ?

LISON.

C'eſt que je penſe toujours que cela va m'arriver.

COLIN.

Ça s'appelle avoir de bonnes penſées.

LA COMMERE.

Fort bien.

COLIN.

Ah, que je ſuis content ! Mais ce n'eſt pas aſſez chere Liſon.

AIR. *Çà que je te mette.*

Çà, çà que je mette
Dans ta gorgerette,
Çà, çà que je mette
Ce petit bouquet.

LISON.

Le mien mon Poulet,
Va te ſervir d'aigrette.

[*Enſemble, s'attachant réciproquement leur bouquet.*]

Çà, çà que je mette
Ce petit bouquet.

LA COMMERE.

Cela va à merveille.

COLIN.

Oh çà, Liſon, c'eſt aujourd'hui ta fête ; morgué, je voudrois bien t'embraſſer ſans que ça te fâche ; mais ton Parain t'aura encore défendu ça, ſans doute ?

LISON.

Oui. Mais, Colin, dis-moi pourquoi eſt-ce qu'on défend ſi fort à une fille de ſe laiſſer embraſſer par un garçon ?

COLIN.

Et, voirement, c'eſt qu'ils diſions qu'il y a du mal à ça.

LISON.

Mais, s'il y a du mal, pourquoi eſt-ce que cela arrive tous les jours ?

COLIN.

Oh, c'eſt que c'eſt un mal qui fait du bien.

LISON.

Il y a donc là-dedans du bien & du mal ?

COLIN.

Oui. Mais écoute-moi, Liſon ; quand c'eſt le jour de la fête, le mal n'y eſt plus, & le bien y eſt tout ſin ſeul.

LISON, *ſe laiſſe embraſſer.*

Oh, dame, dès que c'eſt comme ça, c'eſt différent.

LA COMMERE.

Ils s'embraſſent ! Ah ! Commere Bertrand, où êtes vous ?

COLIN.

Morgué quand viendra le temps que je pourrons nous embraſſer ſans contrainte ?

AIR. *Comme deux ſeaux dans un puits.*

Met la main là,
Ma petite maîtreſſe,
Met la main là.

LISON.

Tiens, Colin, la voilà.
[*Ils ſe touchent dans la main.*]

COLIN.

Morgué, ce ſeroit grand dommage de laiſſer trop long-tems, com' ça, languir notre tendreſſe, & j'agirai avant qu'il ſoit demain.

LISON.

De bon cœur, je ferai la moitié du chemin.

AIR. *Dieux, quel moment !*

Mon cœur t'engage ici ſa foi,
Tu peux compter ſur moi,
Je ne ſuis point volage;
Je n'aimerai que toi,
Non, rien que toi,

Et ſans partage :
Mon cœur t'engage ici ſa foi.

LA COMMERE, *haut.*

Oh, pour le coup, cela n'eſt pas douteux!

LISON.

Qu'eſt-ce que j'entens ?

LA COMMERE.

Ah, pauvre Madame Bertrand ! Courons vîte la chercher.

[*Elle ſe retire de la fenêtre.*]

SCÈNE X.

COLIN LISON.

LISON.

AH ! Colin, nous ſommes perdus, la Commere Cliquet étoit à ſa fenêtre.

AIR. *Olire, olire, ola,*

Elle a tout apperçû.

COLIN.

Quel malheur imprévû !

LISON.

Elle ira tout redire,

COLIN.

Olire, olire,

LISON.

Elle ira tout redire.

COLIN.

Olire, ola.

Il faut ici de l'entendement ; j'imagine quelque chose. Rentre vîte dans le Moulin, voilà Madame Bertrand qui revient du Village ; je te répons qu'elle ne m'échapera pas. Vas donc vîte.

SCENE XI.

COLIN, Madame BERTRAND.

COLIN.

EH ! Madame Bertrand, où allez-vous donc ? Venez un petit moment par-ici. Morguenne, il y a je ne sai combien que je suis là à vous attendre.

Madame BERTRAND.

Et moi, mon pauvre Colin, je viens de déclarer dans tout le Village, que notre mariage s'alloit faire.

COLIN.

Sanguoi, que je ſuis joyeux de vous voir! Jamais, morgué, çà ne m'a tant fait de plaiſir.

Madame BERTRAND.

Le pauvre enfant! As-tu averti les Ménétriers?

COLIN.

Oui. Mais, pargué, faites-moi un plaiſir, Madame Bertrand, je vous prie.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

COLIN.

Donnez-moi votre belle main à baiſer?

Madame BERTRAND.

AIR. *Entre l'amour & la raiſon.*

T'amuſer à baiſer ma main?
Avant peu, n'eſt-tu pas certain
D'obtenir toute la perſonne?

COLIN.

Donnez toujours, pour m'obliger;
[*Il lui baiſe la main*]
L'échantillon me fait juger
Que la piéce doit être bonne.

Madame BERTRAND.

AIR. *Mademoiſelle, parez votre Chapelle.*

Que Colin eſt joli
Et poli!

Eſt-il un galand plus accompli ?
De ton amour parfait,
Tu me donnes, poulet,
Preuve nouvelle.
COLIN *lui offre un bouquet.*
J'ai, pour marquer mon zéle,
Encor certain bouquet.
Mad'moiſelle,
Parez votr' chapelle. *bis.*

Madame BERTRAND.

AIR. *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Un bouquet ! Mais comment donc ?
Rien n'eſt plus honnête.
Ce n'eſt pas ma fête.

COLIN.

Bon !
Cette raiſon vous arrête ?
Il n'importe quel jour c'eſt ;
De la beauté qui nous plaît,
C'eſt tous les jours la fête.

Vous voudrez bien que je l'attache moi-même?

Madame BERTRAND.

Qui pouroit mon cher Colin, te refuſer quelque choſe ?

[*Colin lui attache le bouquet.*]

COLIN.

Oh ça, Maîtresse, je vous ai baisé la main, mais ce n'est pas assez.

AIR. *Ventez-vous-en.*

Tenez, morguez, je vous demande
Encore une faveur plus grande.

Madame BERTRAND.

Mais il n'en est pas mon poulet.

COLIN.

Oh que si fait. [*bis.*]
Je n'ose le dire tout net:
Mais votre minois m'affriande?

Madame BERTRAND.

Tu veux m'embrasser, mon enfant?

COLIN *l'embrasse.*

Vântez-vous-en. [*bis.*]

Madame BERTRAND.

Eh, mais! Cólin...

COLIN.

Oh, dame! Drès que vous ne m'en refusez pas la permettance, c'est tout comme si vous me la bailliez.

Madame BERTRAND.

AIR. *Ton joli belle Meûniere.*

Tu t'y prens d'une maniere.
Mon petit Colin,

A soumettre la plus fiere :
Tu seras demain
Le maître de la Meûniere,
Et de son moulin.

COLIN.

Puisque vous êtes de stimeur-là, je m'en vais, de ce pas, dire à Monsieur Griffaud qu'il nous barbouille un mot de Contrat. Touchez-là, Madame Bertrand.

Madame BERTRAND, *lui donne la main.*
Volontiers.

COLIN.

AIR. *Je vais toujours le même train.*
Je ne suis qu'un pauvre garçon,
Mais j'ai le cœur & le bras bon :
Avec moi, point de temps perdu ;
Je suis vigilant, entendu.
Beaucoup font les olibrius,
A cause qu'ils ont du QUIBUS ;
Pour moi, j'ai des talens
Qui sont plus excellens.
Morgué la femme qui m'aura,
Jamais de rien ne chommera. [*bis.*]

[*Il sort.*]

SCENE XII.

Madame BERTRAND *ſeule.*

JE ne ſçaurois mieux faire, que de finir avec ce garçon-là ; il achalande ma maiſon.

AIR. *Ah, ah, ah! Venez-y toutes, mes belles jeunes filles, &c.*

Il n'eſt point de Fermiere,
Qui n'apporte ſon grain
A Colin ;
Et la journée entiere,
Il chante ce refrain :
Ah, ah, ah! Venez-y toutes,
Les belles jeunes filles, moudre
A notre moulin.



SCENE XIII.

LA COMMERE CLIQUET, Madame BERTRAND.

LA COMMERE.

AIR. *Jupin de grand matin.*

JE n'en puis plus, ma foi;
Enfin je vous voi,
Commere, écoutez-moi;
C'est cela
Qui vous surprendra.
J'ai vû de mes yeux,
Tout-à-l'heure, en ces lieux.
Respirons un moment,
J'ai trop couru...
J'ai vû très-clairement,
Qui l'auroit crû?...
Je vous tairois à tort
Tout ce micmac,
Le secret me charge fort
L'estomach.
Commere, pour le coup,

J'en ſai beaucoup,
Je vais vous compter tout
De bout en bout :
Vous ne me dirèz plus
Que je fais des caquets ſuperflus.

Madame BERTRAND.

Qu'y a-t il encore de nouveau ?

LA COMMERE.

AIR. *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Veuve qui cherche de l'emploi
Dans l'amoureux myſtere,
Ne doit jamais garder chez ſoi
Fille en âge de plaire.

Qu'eſt-ce à dire ?

LA COMMERE.

Je vous conſeille de renvoyer au plûtôt Liſon. Comment, ma Commere, une Servante aller ſur les briſées de ſa Maîtreſſe. Jour de Dieu ! Si j'étois à votre place, je lui torderois le col.

Madame BERTRAND.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

LA COMMERE.

Oh ! Pour cette fois ici, j'ai vû Colin & Liſon ſe donner des témoignages d'amitié, qui ne ſont pas équivoques.

AIR. *Nanon dormoit.*

En ce lieu-là,
J'ai vû de ma fenêtre,
Où vous voilà,
J'ai vû le petit traître
Prendre à Liſon la main.

Madame BERTRAND.

N'eſt-ce que cela ?
C'eſt moi, c'eſt moi, qui l'ai laiſſé prendre à Colin.

LA COMMERE.

C'eſt elle, c'eſt elle; elle le prend bien.

AIR. *Bin bi berlot.*

Enſuite, le petit coquet
Offre à Liſon la roſe & le muguet.

Madame BERTRAND.

C'eſt à moi, Commere Cliquet.

LA COMMERE.

Je vous croi.

Madame BERTRAND.

C'eſt à moi,
Ma Commere Cliquet.

LA COMMERE.

AI *Daphnis la vit, Philis le vit.*

Leur tendreſſe eſt réciproque.

Madame BERTRAND.

Et ceſſez votre caquet.

LA COMMERE.

Avec Colin, Lifon troque
Un baifer pour un bouquet.

Madame BERTRAND.

C'eft moi, c'eft moi, ma chere.

LA COMMERE.

Colin le met
Dans fon corfet.

Madame BERTRAND.

C'eft dans le mien, Commere.

LA COMMERE.

Oui, c'eft dans le fien?

Madame BERTRAND.

AIR. *Des Billets doux.*

Quand on eft prêt de s'époufer,
Cela, je crois, peut s'excufer.

LA COMMERE.

Ah! Vous me faites rire.
Je fai vos droits fur ce garçon;
Si je n'avois pas vû Lifon,
Je n'aurois rien à dire.

Madame BERTRAND.

Quel entêtement!

LA COMMERE.

Oui, oui, quel entêtement? Ce n'eft pas tout. Je

les ai vûs se toucher dans la main, & se donner une foi mutuelle.

Madame BERTRAND.

Hé bien oui. Que trouvez-vous à dire à cela?

LA COMMERE.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Votre Colin admiroit
De Lison la taille mignonne.

Madame BERTRAND.

C'est la mienne.

LA COMMERE.

Il se miroit.
Dans les beaux yeux de la friponne.

Madame BERTRAND.

C'est dans les miens.

LA COMMERE.

Lison, enfin,
Regardoit tendrement Colin,
D'un air doux, naïf, enfantin.

Madame BERTRAND.

C'étoit moi, rien n'est plus certain.
Vous m'avez prise pour Lison; ah, ah, ah.

LA COMMERE.

Bon, bon, riez; ah, ah, ah.

Madame BERTRAND.

La pauvre Madame Cliquet!

LA COMMERE.

La pauvre Madame Bertrand !

AIR. *Je passe la nuit & le jour.*

Vous ne la renverrez donc pas ?

Madame BERTRAND.

Pourquoi ? J'en ſuis trop bien ſervie.

LA COMMERE.

Voiſine, c'eſt un autre cas.
Vous en tenez, ma bonne amie ;
Je vous laiſſerai vivre en paix :
Et, déſormais,
Je les verrois...
Que jamais je n'en parlerois.

Madame BERTRAND.

Peut-on accuſer, de la ſorte, mon cher Colin ?



SCENE XIV.

Madame BERTRAND, LE TABELLION, LA COMMERE CLIQUET, LISON, COLIN.

LE TABELLION *à Colin & à Lison, au fond du Théâtre.*

DEmeurez là tous deux. Bon-jour, Madame Bertrand.

Madame BERTRAND.

Bon-jour, Monsieur Griffaud. Colin ne vient-il pas de vous parler?

LE TABELLION.

Oui. Il vient de me dire de faire son Contrat de Mariage; & je l'ai fait.

Madame BERTRAND.

Bon? A l'égard de ce que j'ai promis pour Lison, le voilà.

LE TABELLION.

Donnez, (*bas, serrant la bourse.*) il y a long-temps que je l'attens.

Madame BERTRAND.

Vous vous intéressez à elle : Allez, tâchez de m'en débarrasser, & de lui trouver un parti.

LE TABELLION.

J'en ai un tout trouvé à présent.

Madame BERTRAND.

Plaît-il ?

LE TABELLION.

Ah ça, Madame Bertrand, parlons à cœur ouvert. Vous voulez donc absolument vous marier avec Colin ?

Madame BERTRAND.

Si je le veux ?

LE TABELLION.

AIR. *Entre l'Amour & la Raison.*

Avec défunt Monsieur Bertrand,
Votre bonheur ne fut pas grand ;
Auriez-vous encore le courage
De risquer un nouveau lien ?

LA COMMERE, *à Madame Bertrand.*

Vous, sur tout, qui savez si bien
Adoucir l'ennui du veuvage.

Madame BERTRAND.

Allez, ce ne sont pas là vos affaires.

LE TABELLION.

AIR. *Il faut savoir en amourette.*

Vous n'êtes pas égaux en âge.

Madame BERTRAND.

Vous raisonnez comme un nigaud.

LE TABELLION.

Vous allez faire un mariage,
Pour vous trop tard, pour lui trop tôt.

Madame BERTRAND.

Je trouve Colin sans défaut
Pour mon ménage.
Je sai fort bien, Monsieur Griffaud,
Ce qu'il me faut.

Il y a une maxime qui est certaine.

LE TABELLION.

Quelle est-elle ?

LA COMMERE.

Ecoutons.

Madame BERTRAND.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage,
L'Hymen doit être le partage :
Et c'est un attentat affreux,
C'est un forfait, c'est un outrage,
Que d'oser s'opposer aux feux
De deux cœurs que l'amour engage.

LE TABELLION.

Comment, un forfait !

Madame BERTRAND.

Oui.

LA COMMERE.

Un attentat !

Madame BERTRAND.

Sans doute.

LE TABELLION.

Et si ces deux cœurs engagés par l'amour, étoient ceux de Colin & de Lison ?

LA COMMERE, *faisant la révérence.*

Comme c'est la vérité, ma commere.

Madame BERTRAND.

Quoi, l'on me parlera toujours de Lison ? Allez, vous radotez tous deux.

LE TABELLION.

Eh mais.... Voici Colin, vous pouvez l'interroger.

COLIN.

Bon-jour, Maîtresse. [*Il rit*]

Approche, mon cher Colin, approche ; voit l'entêtement de Monsieur Griffaud & de la Commere Cliquet : ils veulent me soutenir que ce n'est pas moi que tu aimes.

COLIN.

Pargué, Madame Bertrand, cela seroit bien malhonnête à moi, si je n'avois pas de l'amitié pour vous; vous ne m'avez jamais fait de mal.

Madame BERTRAND, *au Tabellion & à la Commere.*

Vous l'entendez.

COLIN.

Vous ne m'avez jamais fait que du bien.

Madame BERTRAND.

Qu'avez-vous à dire à cela.

COLIN.

Oui, morgué, j'ai une certaine amitié pour vous; mais, quand à l'égard de st'amitié qui fait faire les Contrats... oh dame... quand à l'égard de st'elle-là, c'est pour Lison que j'en ai.

Madame BERTRAND.

Comment!

LE TABELLION.

Oui; & le Contrat, que j'ai fait, est celui de Colin & de Lison.

LA COMMERE.

Une autrefois vous me croirez peut-être, ma Commere.

Madame BERTRAND.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Quoi, il ſeroit dit qu'une petite impertinente comme Liſon, l'auroit emporté ſur moi ? Non, ma foi cela ne ſera pas. Vous avez fait de mauvaiſe beſogne, Monſieur le Tabellion, & je vous ferai voir que ce Contrat là ne vaut rien.

LE TABELLION.

Tarare.

COLIN, *au Tabellion.*

Oh dame, je ſerois pourtant fâché, ſi vous alliez être pendu pour cela, Monſieur Griffaud.

LE TABELLION.

Pendu ! Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

LISON, *s'avance.*

Pardonnez-moi, Madame.

Madame BERTRAND.

Quoi, vous paroiſſez ! Quel pardon me demandez-vous ? Et que pouvez-vous me dire ?

LISON.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage,
L'Hymen doit être le partage ;
Et c'eſt un attentat affreux,
C'eſt un forfait, c'eſt un outrage ;

Que d'oser s'oppoſer aux feux
De deux cœurs que l'Amour engage.

LE TABELLION.

Vous-même avez débité la maxime.

LA COMMERE, *à Madame Bertrand.*

Elle eſt juſtifié par vos propres raiſons.

Madame BERTRAND.

Ah ! Je ſuis au déſeſpoir.

COLIN.

Il faut pourtant bien, Madame Bertrand, que vous nous pardonniez ſte petite bagatelle-là.

LE TABELLION, *à Madame Bertrand.*

S'il ne s'agit que de vous épouſer, pour vous empêcher de vous livrer au déſeſpoir, vengez-vous ſur moi je ſuis votre homme.

LA COMMERE.

Ma foi, prenez-le au mot, ma Commere ; autant ce magot-là qu'un autre.

LE TABELLION.

Pardonnez tout ; cédez à Colin votre moulin ; dont vous n'avez plus que faire étant ma femme ; & ne ſongeons plus qu'à nous réjouir.

Madame BERTRAND.

Soit. [*à Colin.*] Tiens, voilà ton Bouquet, & je vais tordre le coup à ton Sansonnet...

(*Elle se retire, le Tabellion & la Commere la suivent.*)

COLIN.

Je m'en mocque.

SCENE XV.

COLIN LISON.

COLIN.

AIR. *Les Garçons de Surenne.*

DOnne moi ta main blanche,
Je ne te plaindrai rien,
Tout ira bien :
Le soir j'aurons l'éclanche :
Je moudrai sans repos,
D'un air dispos,
Tout le Lundi & le Mardi,
Le Mercredi, le Jeudi, le Vendredi, le Samedi,
Sans excepter le Dimanche.

FIN.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT,

OPERA COMIQUE.

De Monſieur FAVART.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.



A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LVI.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

OPERA COMIQUE.

ACTEURS.

Madame MADRÉ, riche Fermiere.

Monſieur SUBTIL, Tabellion.

Monſieur NARQUOIS, Savant.

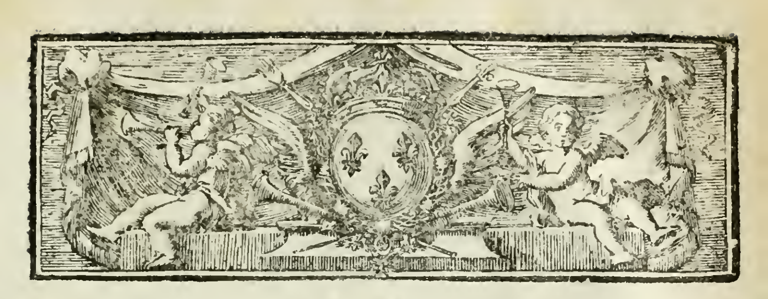
NICETTE, fille de Madame Madré.

ALAIN, fils de Monſieur Subtil.

L'EVEILLÉ.

FINETTE.

Le Théâtre repréſente un Village. La Maiſon de Madame Madré eſt dans le fond.



LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. SUBTIL, Mad. MADRÉ.

M. SUBTIL.

AH! Je vous rencontre à propos, ma Commere Madré, j'allois vous voir.

Mad. MADRÉ.

Par quel hazard, Monſieur Subtil?

M. SUBTIL *myſtérieuſement.*

Je viens vous dire que j'ai deſſein de me remarier.

Mad. MADRÉ.

De vous remarier! C'eſt fort bian fait. J'ai envie auſſi de me remarier, moi.

M. SUBTIL.

Ah, ah! Je ſuis charmé de cette conformité. Cela m'encourage à vous faire ma demande.

M. MADRÉ.

Vous voulez m'épouſer? Je vous devine!

M. SUBTIL.

Pas tout-à-fait.

Mad. MADRÉ.

Comment l'entendez-vous donc?

M. SUBTIL.

C'eſt votre fille que je vous demande en mariage.

Mad. MADRÉ *étonnée.*

Ma fille! Ma fille Nicette!

M. SUBTIL.

Oüi, Nicette, votre fille.

Mad. MADRÉ.

Vous badinez!

M. SUBTIL.

Nanni, ma foi.

AIR *des Feüillentines.*

Je veux être ſon époux.

Mad. MADRÉ.

Entre nous,
Compere, qu'en feriez-vous?

M. SUBTIL.

Belle demande, Madame,
J'en ferois... parbleu, j'en ferois ma femme.

Mad. MADRÉ.

AIR. *Je ne vous ai vû qu'un ſeul petit moment.*

Elle votre femme !

M. SUBTIL.

Oüi vraiment.

Mad. MADRÉ.

Hélas !

C'eſt une choſe qui ne ſe peut pas.

M. SUBTIL.

AIR. *Si la jeune Iris a pour moi du mépris.*

Expliquez-vous mieux :
Je ne ſuis pas ſi vieux.

Mad. MADRÉ.

Qu'importe.

M. SUBTIL.

Mon amour vous exhorte
A me rendre content.

Mad. MADRÉ.

Nicette eſt un enfant ;

M. SUBTIL.

Qu'importe.

J'en ſuis enchanté !

AIR. *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Sa taille eſt raviſſante,
Et l'on peut déja voir
Une gorge naiſſante
Repouſſer le mouchoir :
Elle a par excellence,
Un tein . . . des yeux . . . elle a . .

Elle a ſon innocence
Qui ſurpaſſe cela.

Mad. MADRÉ.

Mais, ignorez-vous que Nicette eſt la ſimplicité même ?

M. SUBTIL.

Tant mieux, morbleu !

Mad. MADRÉ.

Vous auriais là une jolie ſtatuë.

AIR. *Que je ſuis a plaindre en cette débauche.*

Machinalement elle coud, tricote,
Et jamais ne lâche un mot.

M. SUBTIL.

Bon, tant-mieux, tant-mieux.

Mad. MADRÉ.

Mais elle eſt ſi ſotte . . .

M. SUBTIL.

Je riſquerai moins d'être ſot.

Mad. MADRÉ.

Comment, un homme d'eſprit comme vous, Procureur & Notaire Royal, qui pis eſt, épouſer une Agnès !

M. SUBTIL.

C'eſt pour la rareté du fait.

Mad. MADRÉ.

Vous voulez vous diſtinguer.

M. SUBTIL.

Ma défunte n'avoit que trop d'esprit, de par tous les diables.

Mad. MADRÉ.

C'est singulier, que vous autres gens de pratique, rusés & malins de votre naturel, vous trouviais toûjours des femmes plus rusées & maleignes que vous.

M. SUBTIL.

C'est pour éviter ce malheur, que je veux épouser Nicette. L'heureuse simplicité !

Mad. MADRE'.

Oüi, hom ! Je ne sçai où j'ai pêché cette bestiole.

M SUBTIL.

AIR. *J'offre ici mon sçavoir faire.*

Que diriez-vous donc, ma chere,
Que diriez-vous d'Alain mon fils.

Mad. MADRE'.

Moi je dis qu'Alain vaut son prix.

M. SUBTIL.

Est-il un plus sot caractere !

Mad. MADRE'.

Moi je dis qu'Alain vaut son prix,

M. SUBTIL.

De moi ce nigaud ne tient guere.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

De vous il tient peu, je le croi,

Ainsi disoit sa mere.

M. SUBTIL.

Je ne sçai qu'en faire, ma foi.

Mad. MADRE'.

Si vous vouliez, compere,
Je saurois bian qu'en faire, moi,
Je saurois bian qu'en faire.

Tenez, Monsieur le Tabellion, ce garçon-là ne vaut rien pour votre étude ; pardi, mettons-le au labour : il y a moyen de s'accommoder, troc pour troc, je vous donne Nicette, vous me donnerez Alain.

M. SUBTIL.

Quoi ! vous voudriez être la femme de ce benet-là.

Mad. MADRE'.

Chacun a ses petites raisons, mon compere, nous ne manquons pas d'esprit, vous & moi.

AIR. *C'est fort bien fait à vous.*

Craignez-vous l'artifice,
Fatal à maint époux ?
Prenez une novice ;
C'est fort bian fait à vous :
Mais moi, que je choisisse
Pour engager ma foi,
Un garçon sans malice,
C'est fort bian fait à moi.

Allons, déterminez-vous.

M. SUBTIL.

Parbleu, Nicette mérite bien que je vous accorde Alain, touchez-là.

Mad. MADRÉ.

C'eſt marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous, dreſſer les articles des Contrats.

Mad. MADRÉ.

Et nous ferons nos nôces à l'abri de celles de ma Niéce, qui épouſe aujourd'hui l'Eveillé, comme vous le ſçavez.

M. SUBTIL.

C'eſt bien dit. J'apperçois Nicette, laiſſez-moi la preſſentir un peu ſur cette affaire.

Mad. MADRÉ *à part.*

J'ai peur qu'il ne ſe repente....

SCENE II.

NICETTE, Mad. MADRÉ, M. SUBTIL.

Mad. MADRÉ *à Nicette.*

VENEZ-ÇA. Comme ça ſe tient; levez la tête; ſaluez Monſieur, & répondez ſur ce qu'il vous dira.

(*Nicette ſalue niaiſement.*)

M. SUBTIL.

AIR. *Si cela eſt, hé bien tampis.*

Approchez mon aimable fille,

(*à part.*)

Ah que je la trouve gentile !

(*à Nicette.*)

Votre douceur
Gagne le cœur.

NICETTE.

Le cœur ?

M. SUBTIL.

Pour vous Nicette je ſoupire ;
C'eſt l'effet d'un regard que vous m'avez lancé.

NICETTE.

Lancé !

M. SUBTIL.

Soulagez mon martyre,
Pour jamais l'amour m'a bleſſé.

NICETTE.

Bleſſé.

Mad. MADRÉ.

L'entretien me faire rire !

M. SUBTIL.

De ces yeux ſi jolis
Tous les coups ſont partis ;
Je meurs d'amour.

NICETTE.

Hé bien, tampis.

Mad MADRE' *à M. Subtil.*

Vous lui parlez Hebreu. (*à Nicette*) Nicette, Monsieur le Tabellion se présente pour être votre mari.

M. SUBTIL.

Oüi, ma belle enfant.

AIR. *L'éclat de mon bonheur.*

Je viens de vous choisir.
Pour ma petite femme.
Aurez-vous du plaisir.
En m'épousant ?

NICETTE.

Oh dame !

M. SUBTIL.

Hé bien ?

Mad. MADRE'.

Achevez-donc.

NICETTE.

Oh dame. . .
Je n'en sçai rien.

Mad. MADRE'.

Comment, est-ce ainsi qu'on doit repondre ?

NICETTE.

Eh ! mais, je ne peux pas sçavoir ça moi.

Mad. MADRE'.

Il faut faire une révérence & dire : *Oüi, Monsieur.*

M. SUBTIL.

Ma chere Nicette, est-ce que vous avez de la répugnance pour moi.

NICETTE *faisant la révérence.*

Oüi, Monsieur.

Mad. MADRE'.

La petite impertinente!

NICETTE.

Vous m'avez dit de dire comme ça!

Mad. MADRE'.

Oüi, d'abord; mais à présent il faut dire *non.*

M. SUBTIL *à Nicette.*

Je vous demande si vous me trouvez digne d'être votre mari?

NICETTE.

Non, Monsf..... Je dis non, ma mere.

M. SUBTIL.

Eh! laissez la parler comme elle voudra; ses réponses ne font voir qu'elle n'entend pas le langage des Amans.

AIR. *Ces filles sont si sottes.*

Cela me prouve son honneur.
(*à Nicette.*)
Oüi, vous avez, mon petit cœur,
Des trésors que j'admire,
De la vertu, de la pudeur.

Mad. MADRE'.

Répondez, petite fille.

NICETTE.

Cela vous plaît à dire.
Monsieur,
Cela vous plaît à dire.

Mad. MADRE'.

Quels diſcours! quel eſprit matériel !

M. SUBTIL.

AIR. *Adieu voiſine.*

Je ſçaurai bien le déboucher.
Ah l'aimable innocence !
Rien encore n'a pû l'anticher :
Quel plaiſir, quand j'y penſe !
Ah quel plaiſir de défricher
Son ignorance !

Mad. MADRE'.

AIR. *Dormir eſt un tems perdu.*

Son eſprit ne ſortira
Jamais de ſa coſſe ;
Toujours bête elle ſera
Après comme avant la nôce ;
Moi je n'ignorois de rien,
Dès ſon âge . . .

M. SUBTIL.

On ſait fort bien
Que vous fûtes précoſſe.

Vous l'intimidez. (*Nicette*) Venez-ça, répondez à votre fantaiſie. Oüi, oüi, votre mere le veut bien.

Mad. MADRE' *à Nicette.*

Parlez, parlez.

M. SUBTIL.

Ecoutez-moi.

AIR. *Ma femme eſt femme d'honneur.*

Avec vous je veux m'unir ;

Je me flate d'obtenir
Votre main, ma chère.

NICETTE.

Ma main! Pourquoi faire?

M. SUBTIL.

Je vais me marier avec vous.

NICETTE.

Marier!

M. SUBTIL.

Oüi, je vous chérirai avec tendresse; il faut de son côté, qu'une femme ait beaucoup d'amitié pour son mari; m'aimerez-vous bien?

NICETTE.

Oüi, Monsieur.

M. SUBTIL.

Elle dit oüi, ma comere; que je suis content!

AIR *Ce qui n'est qu'enflure.*

Sur cet aveu plein d'appas,
Mon bonheur se fonde.

NICETTE.

Quoi, Monsieur, ne doit-on pas
Aimer tout le monde,
Aimer tout le monde?

M. SUBTIL.

Ce ne feroit pas là mon compte.

Mad. MADRE'.

C'en est trop. Je perds patience.

M. SUBTIL.

Ne la chagrinez pas, elle est telle que je desire.

Mad. MADRE'.

Laiſſez-là donc, pour ſonger au reſte.

(*à Nicette.*)

AIR. *Pourquoi vous en prendre à moi.*

Allez chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore,
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Pourquoi me gronder encore ?

M. SUBTIL.

Contre elle qui vous aigrit.

Mad. MADRE'.

Aller chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore,
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Mais je ne ſçai pas où l'on en trouve.

Mad. MADRE' *s'en va en hauſſant les épaules.*

Hom !

M. SUBTIL *rit.*

Ah, ah, ah, Sans adieu, belle Nicette.



SCENE III.

NICETTE *seule.*

QUE je suis malheureuse ! Ma mere me dit tous les jours, allez chercher de l'esprit, & quand je demande où il y en a, elle hausse les épaules & se mocque de moi.

AIR. *Quel désespoir.*

Quel désespoir
D'être sans esprit à mon âge,
Quel désespoir
Je pleure du matin au soir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le Village.
Quel désespoir
Je pleur du matin au soir.

(*Appercevant M. Narquois qui se promene en lisant.*)

Je vois un habile homme ,
Que pour l'esprit on renomme.

SCENE IV.

M. NARQUOIS, NICETTE.

NICETTE *continue en abordant M. Narquois.*

MOnsieur , dites-moi comme
Je dois faire pour m'en pourvoir.

M.

M. NARQUOIS.

Il faut ſçavoir . . .

NICETTE.

Daignez, non pas pour groſſe ſomme,
M'en faire avoir.
Si vous en avez le pouvoir.

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la choſe.

NICETTE.

Excuſez moi, ſi j'oſe . . .

M. NARQUOIS.

Expliquez-donc la choſe.

NICETTE.

C'eſt . . .

M. NARQUOIS.

Elle héſite, elle rougit.

NICETTE.

C'eſt qu'il s'agit.
C'eſt que je voudrois une doſe . . .

M. NARQUOIS.

De quoi ?

NICETTE.

D'eſprit.
Voulez-vous m'en faire crédit ?

M. NARQUOIS.

Ah! ah!

NICETTE.

On dit com' ça, Monſieur Narquois, que vous êtes bien ſçavant; & que vous avez été obligé de quitter Paris parce que vous aviez trop d'eſprit?

M. NARQUOIS.

C'eſt la vérité, ma fille.

NICETTE.

Je ne puis donc mieux m'adreſſer pour en avoir.

M. NARQUOIS.

AIR. *Je veux garder ma liberté.*

Cela ne s'acquiert qu'à grands frais.

NICETTE.

Ah! Monſieur, quel dommage!
Je n'ai pas de grands moyens; mais
En attendant d'avantage,
Prenez mon anneau.

M. NARQUOIS.

Gardez-ce Joyau;
Je n'en puis faire uſage.

J'agis ſans intérêt, mon enfant; mais de quelle eſpéce d'eſprit voulez-vous? car il y en a de pluſieurs ſortes.

NICETTE.

Dame, je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet eſprit chef-d'œuvre de l'art, brillanté par l'imagination, & rectifié par le bon ſens!

NICETTE.

Je ne connois pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

AIR. *Confiteor.*

On peut définir cet esprit,
Saillie & aimable & raisonnée,
Ou, comme un de nos Auteurs dit,
C'est la raison assaisonnée.
Mon enfant, vous comprenez bien.

NICETTE.

Comme si vous ne disiez rien.

M. NARQUOIS.

L'esprit que vous me demandez est une chose bien rare!

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons Livres.

NICETTE.

C'est donc pour feuilleter des livres, que ma mere s'enferme dans le cabinet de Monsieur le Bailli?

M. NARQUOIS.

Cela peut être.

NICETTE.

Prétez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pourquoi faire?

NICETTE.

Pour le feuilleter; afin de trouver tout d'un coup de l'esprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ah, ah! l'esprit ne se trouve pas si promptement.

Le mien eſt le fruit d'une longue étude, j'ai commencé par les Humanités.

NICETTE.

Je ſuis déja fort humaine.

M. NARQUOIS.

Enſuite, j'ai étudié la Rhétorique, la Philoſophie, le Droit.

NICETTE.

Et ma mere a-t-elle auſſi étudié tout cela ?

M. NARQUOIS.

Non vraiment.

NICETTE.

AIR. *Suivons l'Amour c'eſt lui qui nous mene.*

Oh ! bien, tenez, c'eſt trop de myſtere,
Monſieur Narquois, donnez-moi plutôt
Du même eſprit dont ſe ſert ma mere ;
Car c'eſt, je crois, de celui qu'il me faut.

M. NARQUOIS.

C'eſt-à dire, que vous me demandez l'eſprit naturel.

NICETTE.

Naturel, ſoit.

M. NARQUOIS.

Oh, oh ! celui-là eſt un préſent de la nature, que l'éducation ne ſauroit donner.

NICETTE.

Comment ?

M. NARQUOIS.

AIR. *O reguingué o lon lan la.*

On peut fort bien le cultiver ;
Mais non pas en faire trouver.

NICETTE.

Vous voulez me faire endéver.

M. NARQUOIS.

Ma fille en cette conjoncture,
L'art ne peut rien sans la nature,

NICETTE.

Est-ce que vous n'avez pas de cet esprit-là, vous?

M. NARQUOIS.

J'en ai ; mais ......

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner. C'est bien vilain.

AIR *tu n'as pas le pouvoir.*

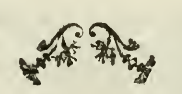
En vous j'ai mis tout mon espoir.

M. NARQUOIS.

J'aurois beau le vouloir, *bis.*
Hélas ! malgré tout mon sçavoir,
Je n'ai pas ce pouvoir. *bis.*

NICETTE.

Il me quitte. Je ne connois rien de plus chiche que ce Vieillard-là.



SCENE V.

L'EVEILLE', NICETTE.

L'EVEILLE'

AIR. *Lagaçante. Je vous aime Célimène.*

Finette avec moi s'engage,
Ma parſonne l'attendrit ;
Je l'empaumons par mon langage
Morgué, vivent les gens d'eſprit.
La fortune me rit ;
J'épouſons la parle du Village.
La fortune me rit.
Morgué, vivent les gens deſprit.

NICETTE.

Ah! vous en avez? Donnez-m'en, Monſieur l'Eveillé.

L'EVEILLE'.

AIR. *Vien, ma Bergere, vien ſeulette, o lon lan la landerira.*

Que voulez-vous de moi, Nicette ?
O lon lan la landerira.
Tatigué qu'alle eſt joliette
O lon lan la landerirette,
Que d'agrémens elle a déjà.

NICETTE.

AIR. *Vous en venez, vous en venez.*

L'eſprit ſeroit mieux mon affaire ;

J'en demande mon néceſſaire.

L'EVEILLE'.

Oh ! Puiſque vous en déſirez ,
Vous en aurez , vous en aurez ,
Je prévoi bian que vous en aurez ;
Que vous en aurez.

NICETTE.

Voyez ce vilain Monſieur Narquois, il m'a dit com ça , que ça ne ſe pouvoit pas.

L'EVEILLE'.

Bon , bon ! Vla encore un biau olibrius ; il n'a de l'eſprit qu'en latin , j'en avons en françois.

AIR. *Le tout par nature.*

Oh quant à l'égard de ça ,
De reſte j'en avons là.
Comme moi Finette en a ,
Et bian-tôt , je vous jure ,
Comme à nous il vous viandra ;
Le tout par nature.

NICETTE.

Et ça ne peut-il pas ſe donner ?

L'EVEILLE'.

Oüi , vraiment.

AIR. *Tout cela m'eſt indifférent.*

En voici la comparaiſon :
Lorſque l'on greffe un ſauvageon ,
La ſéve , par ce ſtratagême ,
Se communique & fait profit. . .
Il en eſt ainſi tout de même ,
On peut ſe bailler de l'eſprit.

NICETTE.

Et ne pourriez-vous m'en faire avoir dès-à-présent ?

L'EVEILLÉ.

Moi ? Eh mais... Tatiguoi! Alle eſt bien drollette!

AIR. *Oh ricandaine, oh ricandon.*

Et pourquoi non, mon biau tendron,
Oh ricandaine, oh ricandon.
Quoique j'ayons l'air un peu rond,
J'en ſçavons long.
Avec ce petit bec mignon,
Votre recharche mon trognon,
N'eſt pas vaine.
Le joli minois que voilà !
Pour vous il me parle déja.
(Il rit.)
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !
Ça puiſque l'eſprit eſt ſur jeu,
Par la jarni, je ſens bien que . . . .
Oüi, je vous en baillerai.
O ricandaine,
Je vous en donnerai,
O ricandé.

NICETTE.

AIR. *Donnez, Amans, mais donnez bien.*

Vaudeville du Magnifique.

Vos bontés me rendent confuſe.
Me ferez-vous de tels préſens !
A moi qui n'ai que quatorze ans.

L'EVEILLÉ.

Jamais l'eſprit ne ſe refuſe. . . .

Laiſſez faire je vous donnerai tout ce que j'en ai.

NICETTE.

AIR. *Non je ne veux pas rire.*

(*à part.*)

Me donner tout l'esprit qu'il a !
Vaux-je la peine de cela ?

L'EVEILLÉ.

Oüi , ma petite reine.
Vous en valez bian la peine ,
Vous en valez bian la peine.
Oüi-da ,
Vous en valez bian la peine.

NICETTE.

AIR. *Allons la voir à S. Cloud.*

D'un pareil bien-fait , hélas !
Je ferai reconnoissante.
Sur-tout ne me trompez pas ;
Car je suis bien innocente.

L'EVEILLE'.

Pargué j'en serois bian fâché.

NICETTE.

Il faut me faire bon marché ;
Car je ne suis pas riche.

L'EVEILLE'.

Et moi je ne suis pas chiche.

Je sis un garçon fort sarviabe , fort charitable, je ne demandons que vot' amiquié.

NICETTE.

C'est trop juste.

L'EVEILLE'.

AIR. *Vaudeville du retour de Fontainebleau.*

Gardez-vous, ſur cet entretien,
De jaſer avec Finette.
Allez, Je vous inſtruirons bien;
Ça, commençons, belle Nicette.

SCENE VI.

L'EVEILLE', FINETTE, NICETTE.

FINETTE *retirant l'Eveillé.*

EH gué gué gué gué comme il y va,
La la la la la la la la la la la la la.

L'EVEILLE'.

Me vla pris comme un Renard.

NICETTE.

Pardi, ma couſine Finette, vous êtes bian inſupportable de venir nous interrompre comme ça mal-à-propos.

FINETTE.

Oui da!

AIR. *L'autre jour Colin d'un air badin.*

(à l'Eveillé)

Avec ce tendron,
Vous vouliez donc
Ici me faire niche.

L'EVEILLE'.

Qu'appréhendez-vous?

FINETTE.

Craignez mon couroux.

L'EVEILLÉ.

Queu transport jaloux !
Je ne lui fais pas les yeux doux.

FINETTE.

De conter fleurette
Vous n'êtes pas chiche ;
Laissez-là Nicette,
Tôt, que l'on déniche.
Pour cette poulette,
L'Eveillé me triche.
Tout prêt d'être mon mari,
Fi.

L'EVEILLÉ.

AIR. *Tourlouritette lironfa.*

Ecoutez-moi, belle brunette,
Et calmez ce brusque dépit. (*Il rit.*)

FINETTE.

Je crois encore qu'il en rit.

L'EVEILLÉ.

C'est... c'est... c'est que Nicette,
Charche par tout de l'esprit....
Queu mal fait-on quand on l'instruit ?

NICETTE.

AIR. *Tarare ponpon.*

M'empêcher d'en avoir, vous n'êtes guere bonne ;
Mais il m'en donnera.
Pour cette bague-là,

FINETTE.

Doucement, ma mignone,
Je lui défends.

NICETTE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Oh l'Eveillé n'en donne
Qu'à moi.

NICETTE.

Eh mais ; vous en avez tant ?

FINETTE.

On n'en ſauroit trop avoir.

NICETTE.

Laiſſez-là dire, Monſieur l'Eveillé. Donnez-m'en toujours.

L'EVEILLE'.

AIR. *C'eſt la choſe impoſſible.*

Oh Finette ne le veut pas.

NICETTE.

Franchement cela me chagrine.
Que dois-je faire en pareil cas ?
Ayons recours à ma couſine.
Je compte ſur vous pour cela ;
Donnez-m'en donc.

L'EVEILLE'.

Qu'alle eſt riſible ;
C'eſt la la la la la la la la
C'eſt la choſe impoſſible.

FINETTE.

Allez, l'Eveillé ſe moque de vous, ça ne ſe donne point, ça vient tout ſeul.

NICETTE.

Et quand ça vient-il donc ?

FINETTE.

Dame, ça vient . . . . . ça vient quand ça vient; queu queſtion elle fait là ?

NICETTE.

AIR. *Ah ah ah venez-y toutes les belles jeunes filles moudre.*

Ne puis-je ſçavoir comme
Cet eſprit me vienra ?

L'EVEILLE'.

Ce ſera
Lors qu'après d'un jeune homme,
Le petit cœur fera
Ti ta ti ta ti ta ta,
Et que vous ſentirez naître
Un déſir preſſant de connoitre
Ce qui cauſe ça.

NICETTE.

Je n'y entends rien.

L'EVEILLE'.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que l'eſprit

NICETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

L'EVEILLE'.

L'eſprit, c'eſt . . . c'eſt une belle choſe !

NICETTE.

Hé bien ?

L'EVEILLÉ.

Ça ſart biaucoup aux filles.

NICETTE.

Hé bien ?

L'EVEILLÉ.

C'eſt ....

FINETTE.

Oh c'eſt, c'eſt ... qu'alle aille apprendre d'Alain ce que c'eſt.

L'EVEILLÉ.

Pargué ça doit faire un bel atelage !

AIR. *Ah que Colin l'autre jour me fit rire.*

Qu'il vous en donne, Alain en eſt le maître.

NICETTE.

Alain, Alain, cela pourroit-il être ?
On dit, hélas !
Qu'i n'en a pas.

L'EVEILLÉ & FINETTE, (*en s'en allant.*)

Ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah.

SCENE VII.

NICETTE *ſeul.*

AIR. *Il faut que je file, file.*

TOut le monde m'abandonne,
Ça me faire ſécher ſur pié.

Ne trouverai-je perſonne,
Pour moi de bonne amitié,
Qui m'en donne, donne, donne,
Qui m'en donne par pitié.

AIR. *Au bout, au bout, au bout du monde.*

Ne perdons pas encore courage,
Informons-nous dans le Village,
Je ferai tant que j'en aurai.
Quêtons à la ronde,
S'il le faut, j'irai
Au bout, au bout, au bout du monde.

AIR. *Roſſignolet du vert bocage.*

Je mettrai fin par cette emplette,
A mon chagrin.

SCENE VIII.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN

Suite de l'Air précédent.

VOus voilà donc! Bon jour, Nicette.

NICETTE.

Bon jour, Alain.

ALAIN (*rit niaiſement.*)

He, he, he, he.

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire?

ALAIN.

He, he, j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE.

Eſt-ce que j'ai la mine riſible ?

AIR. *Philis en cherchant ſon Amant.*

Tout chacun ſe moque de moi.

ALAIN.

Ce n'eſt pas pour ça, jarniguoi,
Dam', tenez, je ne ſçai pourquoi,
Je rit d'aiſe, à ce que je crois,
Quand je vous voi.

Eſt-ce qu'ous n'êtes pas itou bian aiſe de me voir, vous ?

NICETTE.

Oüi, Alain.

ALAIN.

Stapendant vous avez l'air triſte.

NICETTE.

C'eſt que je ſuis fâchée.

ALAIN.

AIR. *Tu n'as pas ce qu'il me faudroit.*

Hé bien ! Qu'eſt-ce qui vous chagreine.

NICETTE.

Ah ! Je n'ai point d'eſprit, Alain.

ALAIN.

Quoi ! C'eſt ça qui vous met en peine ?
Non plus que vous, je n'en ai brin ;
Je n'en eus jamais & j'ignore
A quoi l'eſprit me ſarviroit.
Je puis ſans ça bian vivre encore.

NICETTE.

NICETTE.

Oh ! Moi, je ſens bien qu'il m'en faudroit.

AIR. *Ton himeur eſt Cathereine.*

C'eſt, dit-on, choſe fort belle,
Aux filles ça ſart biaucoup.

ALAIN.

Où cette drogue croit-elle ?

NICETTE.

Ça ſe trouve tout d'un coup.

ALAIN.

Là-deſſus je veux m'inſtruire.

NICETTE.

Un pareil déſir me tient.
Tout ce que je puis vous dire,
C'eſt que ça vient, quand ça vient.

Sans ma couſine, l'Eveillé m'auroit peut-être donné de l'eſprit.

ALAIN.

Je ſis fâché de n'en point avoir, je vous en ferois préſent.

NICETTE.

Je ne ſçais; j'aimerois mieux vous avoir ſtobligation-là qu'à d'autres.

ALAIN.

Je ne demanderois qu'à vous faire plaiſir.

NICETTE.

Je voudrois bien vous faire plaiſir auſſi.

ALAIN.

Je ne ſai comme ça ſe fait, vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous, vous me plaiſez mieux que Robin, mon Mouton.

ALAIN.

Tatiguoi ! ſans ſavoir c'en que c'eſt que l'eſprit, vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

AIR. *Dans notre Village chacun vit content.*

Cherchons-en enſemble,
Quand nous en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

Vous avez raiſon, ce me ſemble,
J'en trouvarons mieux,
Quand nous ſerons deux

NICETTE.

Si j'en trouve par hazard, en mon particulier, je vous en ferai part auſſi-tôt.

AIR. *Une Vielle d'argent lirette.*

Tout à la bonne franquette,
Se partagera.
La part ſera bien-tôt faite,
Dès qu'il m'en viendra,
Tout ſera pour vous, Nicette,
Tout pour vous ſera.

Je n'en veux avoir que pour vous.

NICETTE.

C'eſt bian honnête, mais il faut que ça ſoit en commun Allons en chercher au plutôt.

ALAIN.

Par où faut-il aller ?

NICETTE.

Je n'en ſai rien.

ALAIN.

Attendez. . . .

AIR. *Un jour le bon Pere Abraham prêchoit avec inſtance.*

On trouve de tout à Paris.
On en vend là ſans doute ;
Ne vous embaraſſez du prix,
J'en aurons, quoiqu'il coûte.
Enſemble, allons-y de ce pas,
Eh ! Que ſait-on ? Peut-être, hélas ;
J'en trouverons en route.

NICETTE.

Partons, c'eſt bien dit.

SCENE IX.

Mad. MADRÉ, NICETTE, ALAIN.

Mad. MADRÉ.

AIR. *Jen' lui, jen' lui donne pas, mais je lui laiſſe prendre.*

ALain, où voulez-vous aller,

Avec cette innoncente ?
Demeurez, je dois vous parler,
(*à Nicette.*)
Et vous impertinente,
Pourquoi lui donnez-vous le bras ?
D'un petit air ſi tendre.

NICETTE.

Jen' lui, jen' lui donne pas;
Mais je lui laiſſe prendre.

Mad. MADRÉ.

AIR. *N'oubliez pas votre houlette, Liſette.*

Ne les laiſſons point ſeuls enſemble,
Je tremble
Qu'ils n'y prennent plaiſir.
Pouvez-vous de la ſorte agir,
Sans rougir petite pecore ?

NICETTE.

Excuſez-moi, Maman, j'ignore
Encore,
Lorſque l'on doit rougir.

Mad. MADRÉ.

Allez, petite fille, allez mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mere.

Mad. MADRÉ.

Allez, vous dis-je, & que je ne ſache pas que vous parliez d'avantage avec Alain; entendez-vous? Que je ne ſache pas ça.

NICETTE.

Non, ma mere.

(*Elle ſort en regardant Alain à pluſieurs repriſes, Alain la regarde aller.*)

SCENE X.

Mad. MADRE', ALAIN.

Mad. MADRE'.

A Quoi vous amusez-vous, Alain avec une morveuse ? Vous ne dites mot. Un garçon d'esprit répondroit queuque chose.

ALAIN (*d'un ton chagrin.*)

Oh ! je n'ai pas d'esprit, moi.

Mad. MADRE'.

Hé bien, je vous en ferai avoir.

ALAIN (*d'un air joyeux.*)

Tout de bon !

Mad. MADRE'.

Oüi.

ALAIN.

Oh, oh ! tamieux. Que je vous serai bien obligé!

AIR: *Je ne sais pas écrire.*

Vaudeville des Billets doux.

Jamais mon pere ne m'apprit
Comme il faut avoir de l'esprit.

Mad. MADRE'.

J'en ferai mon affaire.
Je vous instruirai dès ce jour,
L'esprit vient en faisant l'Amour.

ALAIN.

Je ne sais pas le faire.

Mad. MADRÉ.

C'eſt encore ce que je veux vous montrer. L'eſprit ne ſe façonne que par le commerce du biau ſeſque.

ALAIN.

Montrez, montrez-moi ça.

Mad. MADRE'.

Faut premiérement que vous choiſiſſiez une amoureuſe.

ALAIN.

Qu'eſt ce que c'eſt que ça, une amoureuſe?

Mad. MADRE'.

AIR *On n'aime point dans nos Forêts.*

Une Belle qu'on aime bien;
Suppoſons que ce ſoit même.

ALAIN *d'un air riant.*

Oh, tenez, ne ſuppoſons rien,
C'eſt déja fait.

Mad. MADRE' *à part.*

C'eſt moi qu'il aime.

ALAIN.

Je viens de choiſir à l'inſtant.

Mad. MADRÉ *à part.*

Ah! qu'il me rend le cœur content.

C'eſt cet aveu que je demandois.

ALAIN.

Hé bien, ſtamoureuſe? comme vous dites?

Mad. MADRÉ.

AIR. *Que je regrette mon amant.*

Il faut l'aborder joliment.

Et d'une maniere galante,
On lui fait un doux compliment;

ALAIN.

Fort bien.

Mad. MADRÉ.

Après on lui présente
D'un air coquet,
Un bouquet,
De muguet,
Ou d'œillet,
Qu'on lui met
A son corcet.

ALAIN.

Allez, allez, cela vaut fait.

Mais qu'est ce que c'est que faire un compliment?

Mad. MADRÉ.

Par exemple, c'est recomparer sa Belle aux fleurs, au biau jour, enfin, à ce qu'on trouve de plus agriable.

ALAIN.

Bon, revenons à stamoureuse.

Mad. MADRÉ.

AIR. *Quand la Bergere vient des Champs tout dandinant.*

Ensuite on lui baise la main,
D'un air badin,
Mon cher Alain,
Quelquefois même plus malin,
Zeste, on l'embrasse,
Avec audace.

ALAIN.

Le tour est fin.

Et l'esprit.

Mad. MADRE'.

L'efprit alors commence à venir. (*en lui donnant fon bouquet.*) Eprouvons fi vous avez bian retenu tout ce que je vous ai dit? Vla mon bouquet.

ALAIN *prend le bouquet & le met à fon côté.*
Donnez.

Mad. MADRE'.

AIR. *Eft-ce que ça ce demande.*

Il n'entend pas.

ALAIN.

J'entends fort bien
Toute la manigance.

Mad. MADRE'.

Oüi, mais voyez s'il en fait rien.

ALAIN.

Baillez-vous patience.

Mad. MADRE'.

Répétez donc
Votre leçon.

ALAIN.

Oh ce n'eft pas la peine,
Alain tantôt,
Sera moins fot,
De ça foyez çartaine.

Mad. MADRÉ *à part.*

On lui a dit apparemment que je dois l'époufer. (*à Alain.*) Vous favez donc.....

ALAIN.

Hé, oüi, oüi, je favons..... fuffit.

Mad. MADRÉ.

A propos, vous êtes de la nôce de Finette ; je vous choisis pour mon meneux, & je vais acheter des rubans pour vous, comme ça se pratique.

ALAIN.

Bon,bon. (*à part.*) Je donnerai tout ça à Nicette.

Mad. MADRÉ.

Suivez-moi.

ALAIN, *bas à Nicette qui paroît.*

Oh! oh! Attendez-moi là, mon Amoureuse.

SCENE XI.

NICETTE *avec des fleurs dans ses cheveux, & un fichus mis à l'envers.*

MA mere emmeine Alain. Pourquoi ne veut-elle pas que je lui parle? Depuis ste deffense là, j'ai toutes les envies du monde de me trouver avec lui. Il me vient mille choses dans la tête. D'où vient donc que je soupire? Rêvons un peu, sur tout ça.

SCENE XII.

NICETTE, L'EVEILLÉ, FINETTE.

L'EVEILLÉ.

QUeu délice, Finette! Dans eune heure, je serons mari & femme.

AIR. *Diverſité flatte le goût.*

Tu ne feras plus le dragon,
Belle brunette, ſi ma bouche
Vole un baiſer ſur ton menton,
Ou ſur ton petit bec mignon.

(*Il veut embraſſer Finette, elle le repouſſe.*)

FINETTE.

Tout doux !

L'EVEILLE'.

Quelle mouche
Te pique donc ?
Tu fais la mitouche
Hors de ſaiſon ;
Mais je touche
Biauté farouche,
Au moment d'en avoir raiſon.

FINETTE.

Nous verrons ça, patience.

L'EVEILLE' *continue.*

Tatigué qu'alle a l'œil frippon !
Alle animeroit un ſouche ;
Auprès d'elle, jarni coton,
J'ai de l'eſprit comme un démon.

NICETTE *ſortant de ſa rêverie.*

On parle d'eſprit. Ecoutons.

FINETTE.

Pour moi j'en ons û dès que je t'ai vû, & bien fin à préſent qui m'attraperoit.

L'EVEILLE'.

Te ſouviant-il de la premiere fois que je te rencontris ?

FINETTE.

Oh, que oüi.

NICETTE.

Je vais ſavoir comment l'eſprit leur eſt venu.

L'EVEILLE'.

AIR. *Et la Belle trouva bon.*

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un bocage
Je t'aviſis, par hazard,
A l'abris d'un épais feuillage,
Tu dormois tranquillement.

FINETTE.

Oh vraiment, j'en faiſois ſemblant.

NICETTE.

Fort bien.

L'EVEILLE'.

Même AIR.

Que ton air étoit charmant!
J'admire d'une cachette,
J'approche enfin doucement,
Et je baiſe ta main blanchette;
Tu t'éveille en te fâchant.

FINETTE.

Oh vraiment j'en faiſois ſemblant.

Mais pendant que tu rappelles le paſſé, tu ne ſonges pas au préſent.

L'EVEILLE'.

T'as morgué raiſon. Aprête-toi, j'allons venir te charcher pour nous marier.

NICETTE.

Vlat'il pas qu'elle l'empêche encore d'en dire davantage.

SCENE XIII.

FINETTE, NICETTE,

FINETTE.

AIR. *Toujours va qui danse.*

LEs soins, les soucis, l'embarras,
Sont les fruits du mariage ;
On a des enfans sur les bras,
Il faut faire un ménage ;
Mais de toutes ces peines-là,
Un époux récompense,
Ta la la la la la la la,
Toûjours va qui danse.

NICETTE *appelle Finette, comme elle est prête d'entrer dans la maison.*

Ma cousine ! Ma cousine ! (*à part.*) Il faut que je l'éloigne de cheux nous, Alain va venir me trouver.

FINETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

NICETTE.

(*à part vivement.*) Elle en instruiroit ma mere. (*haut niaisement*) Monsieur le Tabellion m'a dit de vous dire comme ça qu'ous alliez cheux lui toute à l'heure, toute à l'heure.

FINETTE.

Eſt-ce qu'il y auroit queuque anicroche à mon mariage. Voyons ça.

SCENE XV.

NICETTE *ſeule.*

J'Apperçois Alain, je vais lui dire tout ce que j'ai entendu. Mais commençons par eſſayer les ſemblans de ma couſine.

(*Elle ſe met ſur le gazon & fait ſemblant de dormir.*)

SCENE XV.

ALAIN, NICETTE.

ALAIN.

AIR. *Je ſommeille.*

HOlà, belle Nicette, holà.
Où donc êtes-vous ? La voilà
Qui ſommeille.
Avec ces rubans ornons-là ;
Mais prenons garde que cela
Ne la réveille.

Même AIR.

Mordi le tour ſeroit malin ;
Mais je crains trop . . . .

NICETTE.

Alain, Alain,
Je ſommeille.

ALAIN.

J'en ai biaucoup à vous conter ;
Ça, ça, ça, que pour nous écouter
On ſe reveille.

Même AIR.

Elle dort, aprochons, tout doux . . .
Je n'oſerois, retirons-nous.

NICETTE.

Je ſommeille.

ALAIN.

Nicette c'eſt aſſez dormi,
C'eſt la voix d'Alain votre ami
Qui vous réveille.

NICETTE *ſe leve & préſente la main à Alain.*

Allons, baiſez-moi la main, afin que je faſſe ſemblant de me fâcher. Je ſai comme vient l'eſprit.

ALAIN.

Oh, je le ſai bien itou. Allez. L'eſprit vient de l'amour !

NICETTE.

De l'amour !

ALAIN.

J'allons vous expliquer ça : quand on a choiſi une amoureuſe, c'eſt-à dire, queuqu'un qu'on aime bien; on li fait un compliment, & pis encore, on li donne des fleurs.

NICETTE.

C'eſt drôle.

ALAIN.

AIR. *La fille de Village*, ou *Attendez-moi ſous l'orme.*

On prend la main encore.

NICETTE.

Enſuite que fait-on ?

ALAIN.

Puis on la baiſe encore.

NICETTE.

L'eſprit ainſi vient donc ?

ALAIN.

Puis on embraſſe.

NICETTE.

Encore !

ALAIN.

Oh l'on n'y manque point,
Et d'encore en encore,
L'eſprit vient à ſon point.

J'allons en faire l'expérience. Allons. Prenez que vous vla. Vous allez voir, vous allez voir.

(Il va au fond du Théâtre & revient le bouquet à la main & le chapeau ſous le bras, en diſant :)

D'une magniere galante *(il fait la révérence, & dit :)* le compliment à ſteure. Mademoiſelle Nicette, vous êtes belle..... belle.... comme..... comme vous-même. Je ne ſai, mordi, rien de plus biau à quoi vous recomparer. *(d'un ton plus familier.)* L'eſprit viant-il ?

NICETTE.

Non. Mais j'ai bonne eſpérance, ça me rend joyeuſe.

ALAIN.

AIR. *De l'amour je ſubis les loix, je n'en fais plus un vain myſtére.*

Recevez donc ce biau bouquet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN.

Il faut, Nicette,
Que je l'attache à ce corcet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN *après avoir attaché le bouquet.*

L'affaire eſt faite;
Prenons & baiſons cette main.

(*Il baiſe la main de Nicette.*)

NICETTE *émue.*

Alain... Alain... mon cœur palpite.

ALAIN.

Le mien galope auſſi ſon train.

NICETTE.

Cher Alain,
Quel ſujet nous agite.

AIR. *Dieux quel moment!*

C'eſt de l'eſprit aſſurément,
Qui nous vient bruſquement.

ALAIN.

ALAIN.

Je penſons tout de même.
Eprouvons encore ça. (*il lui baiſe encore la main.*)
Je ſens en ce moment....
Ah! quel moment!

NICETTE.

Un trouble extrême.

ENSEMBLE.

C'eſt de l'eſprit aſſurément.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en charcher. Mais ce n'eſt pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien, car il me ſemble que l'eſprit ne commence qu'à me venir, & c'eſt ſi peu....

ALAIN.

Oh, il y a encore l'embraſſement.

NICETTE.

Ah ciel! J'entens touſſer Monſieur le Tabelion: Le vla. Cachez-vous derriére moi.

SCENE XVI.

NICETTE, ALAIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

BElle Nicette, je viens pour dreſſer les articles de mon mariage avec vous. Mais vous me paroiſſez émuë.

NICETTE *en ſerrant la main d'Alain qui eſt caché derriére elle.*

C'eſt que je ſuis à côté de ce qui me fait plaiſir.

M. SUBTIL.

Je lui fais plaiſir. ? L'aimable enfant ! Que cette ingénuité a de charmes !

NICETTE *d'un ton niais affecté.*

Rendez-moi un ſervice, Monſieur Subtil ; la nôce de ma couſine ſe fait cheux nous ; je n'ai pas achevé d'y ranger; ſi ma Mere venoit elle gronderoit. Allez au devant d'elle pour l'amuſer, elle eſt allée par là bas.

AIR. *Va t'en voir s'ils viennent Jean.*

Empêchez-la , que d'ici ,
Elle ne s'approche ;
L'Eveillé , Finette auſſi,
Je crains leur reproche :
Ces cauſeurs avec maman
De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Raſſurez-vous, belle Nicette, je vais faire le guet, (*en s'en allant.*) Qu'il eſt doux de garder ce qu'on aime

SCENE XVII.

NICETTE, ALAIN.

NICETTE *acheve l'air ci-deſſus vivement lorſque M. Subtil eſt éloigné.*

VA-t-en voir s'ils viennent , Jean ,
Va-t-en voir s'ils viennent.

ALAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ſon mariage avec vous ?

NICETTE.

Il dit qu'il ſera mon mari, je ne ſai pas ce que ça ſignifie ; mais il faut que le mariage ſoit bian joli ; puiſque l'Eveillé & ma couſine ſont ſi aiſes de ſe marier.

ALAIN.

AIR. *Vite à Catin un verre*

Oh, ne vous en déplaiſe,
Je ſerois, tatiguoi,
Fâché que vous ſoyez bian aiſe.
Avec un autre qu'avec moi.

NICETTE *avec ſentiment.*

Je ſens bien auſſi que je pourrois être bien aiſe ſans vous. Puiſque c'eſt ainſi, marions-nous nous deux.

ALAIN.

Bon, comme ça.

NICETTE.

Comment ferons-nous ? Faut prendre conſeil de l'eſprit.

ALAIN.

AIR. *Pour voir un peu comme ça fera.*

C'eſt raiſonner fort prudemment,
Il réglera notre conduite.
J'en étions à l'embraſſement ;
De ma leçon c'eſt une ſuite.
Belle Nicette, éprouvons-la,
Pour voir un peu comment ça fra.

(L'Eveillé qu'on ne voit point, chante.)

AIR. *Quel plaisir d'être avec vous.*

Quel plaisir
Vient me saisir!
Voici le moment qui va nous unir.

ALAIN *avec dépit.*

Peste soit de l'importun!

NICETTE.

C'est l'Eveillé, cachez-vous dans not' maison, je vais bien vîte le renvoyer.

SCENE XVIII.

L'EVEILLE', NICETTE.

L'EVEILLE'.

Reprise de l'AIR ci-dessus.

QU'il m'est doux de t'obtenir!
Ma brunette,
Joliette,
Quel plaisir
Viant me saisir!
Celle que j'aime,
Qui m'aime de même,
Va remplir
Tout mon désir,
Voici le moment qui va nous unir.

Nicette vot' couseine est-elle préte? Je venons la charcher.

NICETTE.

Oh vraiment, elle eſt fâchée que vous l'ayez fait trop attendre. Elle eſt ſortie.

L'EVEILLE'.

Queu conte! Eh, où eſt-elle allé ?

NICETTE.

O dam'.... écoutez. (*Elle parle bas à l'Eveillé.*)



SCENE XIX.

Mad. MADRÉ, L'EVEILLE', NICETTE.

Mad. MADRE' *à M. Subtil qu'elle fait entrer dans la maiſon pendant que Nicette parle à l'Eveillé.*

ENtrez toujours M. Subtil, je vais vous envoyer Alain & Nicette.

NICETTE *à l'Eveillé.*

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'EVEILLE'.

Non, non. Gramerci. (*en s'en allant.*)

Fin de l'AIR ci-deſſus.

Quel plaiſir vient me ſaiſir !
Voici le moment qui va nous unir.

NICETTE *appercevant ſa mére.*

Ah, vla bien autre choſe!



SCENE XX.

Mad. MADRE', NICETTE.

Mad. MADRE'.

QUe faites-vous ici petite fille ? Ah, ah ; vla un fichu plaisament mis.

NICETTE.

Dame, je suis si simple.

Mad. MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs dans vos cheveux? Vla qu'est nouveau : je ne prétens pas qu'ous vous ajustiais comme ça ; quand vous serez mariée, à la bonne heure, on ne trouvera plus à redire à vos actions.

AIR. *Baise moi donc, me disoit Blaise.*

A votre gré vous pourrez-faire

NICETTE.

Hé bien, hé bien, mariez-moi ma mere
Que se soit plûtôt que plus tard ;
Car, tenez, j'ai tant de bétise,
Que je pourrois bien, par mégard,
Faire encore quelque sotise.

Mad. MADRÉ.

Vot' mariage va se tarminer tout-à-l'heure. Vot' mari futur est cheux nous.

NICETTE *vivement.*

Est ce que vous le savez ?

Mad. MADRÉ.

Eh, vraiment oüi.

NICETTE.

Vous l'avez donc vû entrer ?

Mad. MADRÉ.

Eh oüi, vous dis-je. Qu'elle eſt bête !

NICETTE.

Et vous permettez que je me marie avec lui ? Non avec d'autres ?

Mad. MADRÉ.

Oüi, oüi, eſprit bouché, je le permets, je le veux, je l'ordonne, & vous ſerez enſemble dès demain.

NICETTE.

Que je ſuis contente !

Mad. MADRÉ.

Quel empreſſement ! Où court-elle ?

NICETTE.

Alain, Alain.

Mad. MADRÉ *voyant ſortir Alain de chez elle, avec M. Subtil.*

Que vois-je !

SCENE XXI. & derniere.

M. SUBTIL, ALAIN, Mad. MADRÉ, NICETTE, L'EVEILLÉ, FINETTE.

M. SUBTIL.

NE puis je ſavoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez Madame Madré ?

FINETTE *à M. Subtil.*

Ah ! vous vla, Monsieur le Tabelion. j'ai couru tout le Village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler.

M. SUBTIL.

Qui vous a dit cela ?

FINETTE.

C'est Nicette.

L'EVEILLE' *à Finette.*

Pardi, Mademoiselle Finette, est-ce que nous jouons aux barres ? Queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi ?

FINETTE.

Qui vous a dit cela ?

L'EVEILLE'.

C'est Nicette.

Mad. MADRÉ.

Alain, qu'est-ce qui vous a fait entrer cheux nous!

ALAIN.

Hé, hé, hé, c'est Nicette.

Mad. MADRÉ.

C'est Nicette, c'est Nicette. Expliquez-nous ça, morveuse.

NICETTE.

Dam', ma mere, vous savez bien que vous m'avez dit com' ça : petite fille, que je ne sçache pas qu'ous parliez avec Alain.

Mad. MADRE'.

Hé bien, est-ce ainsi que vous m'obéissez ?

NICETTE.

Vraiment oüi. Afin que vous ne le sachiez pas, ni

perſonne, j'ai envoyé Finette d'un côté, l'Eveillé de l'autre, M. Subtil a bien voulu avoir la bonté de faire le guet, & j'ai fait cacher Alain cheux nous.

L'EVEILLE'.

Pargué en vla d'une bonne!

M. SUBTIL.

Quelle innocente!

FINETTE *rit.*

Ah, ah, ah.

Mad. MADRÉ.

Il eſt bien queſtion de rire.

NICETTE *vivement.*

AIR. *Loin que le travail m'épouvante.* De la Parodie *d'Atis.*

A préſent je ne dois plus feindre,
De vous je n'ai plus rien à craindre.
Alain m'épouſera demain,
Au plaiſir mon ame ſe livre,
Si je n'avois mon cher Alain,
Je crois que je ne pourrois vivre.

L'EVEILLE'.

Comme elle en dégoiſe.

FINETTE.

Qu'eſt-ce qui diroit ça?

Mad. MADRE' *à Nicette.*

Queu galimatias me faites-vous? Vous me paroiſſez bien alerte.

NICETTE.

C'eſt qu'Alain m'a donné de l'eſprit; vous ne me gronderez plus de n'en point avoir.

ALAIN.

Oh vraiment, je lui ai donné bien autre chose. voyez, voyez, je lui ai donné encore votre bouquet & vos rubans ; c'est mon amoureuse, j'ai bien retenu tout ce qu'ous avez dit.

AIR. *Chacun à son tour, liron, lirette*

Bon effet ça viant de produire,
Gramerci, Madame Madré,
Vous avez bien voulu m'instruire,
Morgué, je vous en sçais bon gré.
J'instruisons votre fille Nicette,
Je li montre à faire l'amour,
Chacun à son tour,
Liron lirette,
Chacun à son tour.

M. SUBTIL.

Que dites-vous à cela, Madame Madré ?

Mad. MADRE'.

Vous même, Monsieur Subtil ?

M. SUBTIL.

Je dis que je cherchois une Agnès & que je n'en trouve plus. Il sont plus fins que nous, puisqu'ils nous ont attrapés ; ainsi mon avis est qu'on les marie ensemble, pour arrêter les progrès de l'Esprit.

Mad. MADRE'.

AIR. *Ne vous laissez jamais charmer, Iris, c'est une erreur extrême*

Vous penseriez à les unir ?
Connoissent-ils le mariage ?

ALAIN.

L'esprit commence à nous unir,

J'en trouvarons bientôt l'uſage.

Mad. MADRE'.

Je ne m'attendois pas à ce qui nous arrive !

M. SUBTIL.

Ni moi. Puiſqu'il m'eſt impoſſible de trouver ce que je déſirois ; je vous épouſerai, ſi bon vous ſemble, Madame Madré.

Mad. MADRE'.

Je voulois épouſer un Nigaud, mais..... c'eſt la même choſe, je vous prends ; laiſſons-les enſemble.

FINETTE *à Nicette.*

Je vous félicite, couſine.

AIR. *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

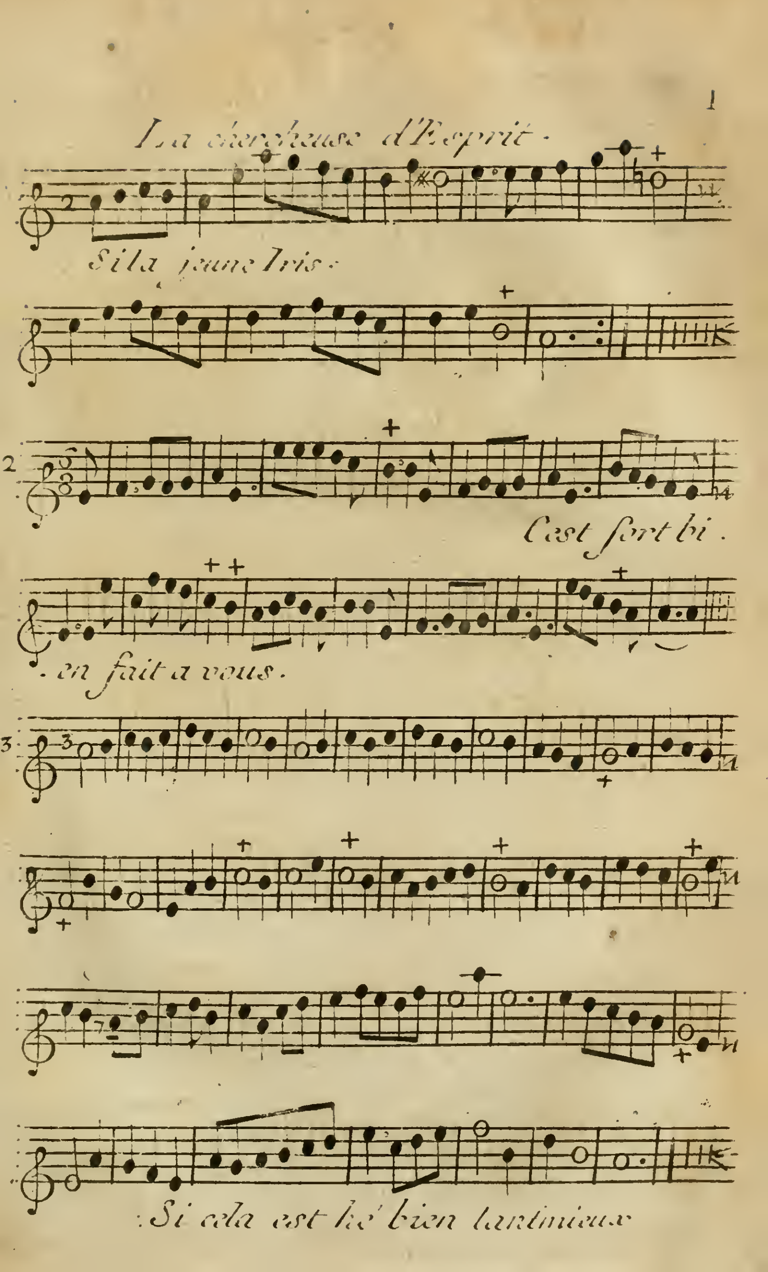
De vous voir de l'eſprit, je ſuis fort ſatisfaite,
Alain, le ſot Alain, a dégourdi Nicette.

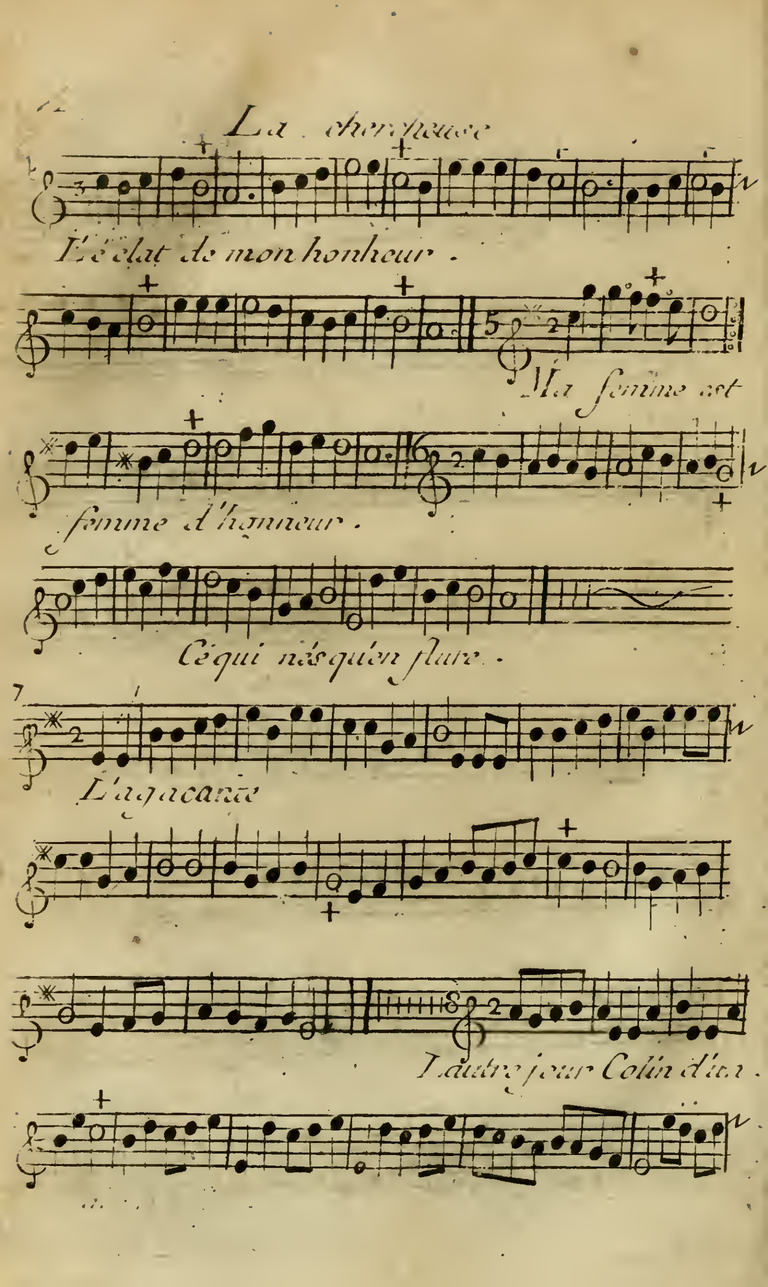
L'EVEILLE'

Morgué, c'eſt à bon droit, que le Proverbe dit :
Vivent, vivent les ſots, pour donner de l'eſprit.

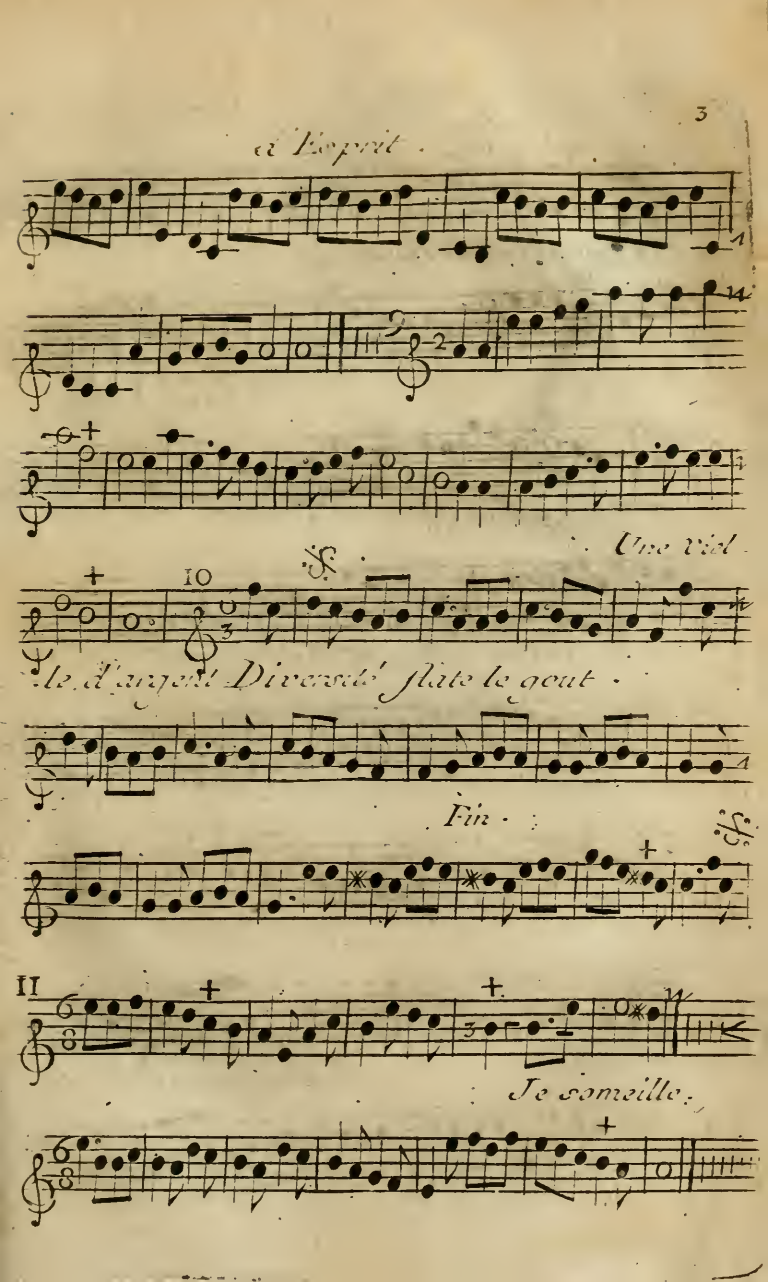
V'la les violons qui viennent nous rejoindre; parguene en l'honneur de ça, danſons un petit branle, en attendant que tout not' monde ſoit raſſemblé.

FIN.

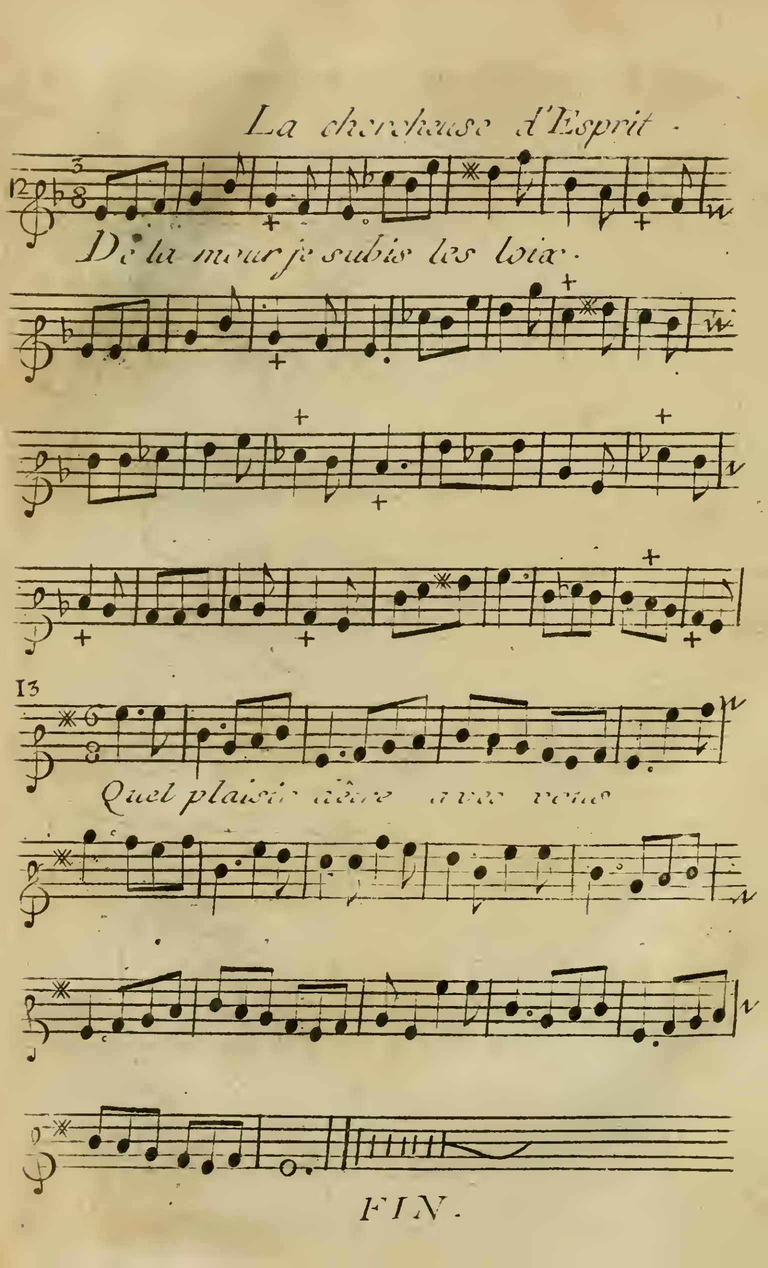

La chercheuse d'Esprit.
Si la jeune Iris.
2
C'est fort bi.
en fait a vous.
3
Si cela est he' bien tantmieux



La chercheuse
L'éclat de mon bonheur.
Ma femme est femme d'honneur.
Cequi nés quen flure.
7
L'agacante
L'autre jour Colin d'un.



a l'Esprit .
10
Une Viel-
le d'argent Diversité flate le gout .
Fin .
11
Je someille .


La chercheuse d'Esprit.
12
De la mour je subis les loix.
13
Quel plaisir d'être avec vous
FIN.

LE PRIX DE CYTHERE,

OPERA-COMIQUE;

Par M. le Marquis D. P. & M. FAVART;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre du Fauxbourg S. Germain, le 12 Février 1742.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

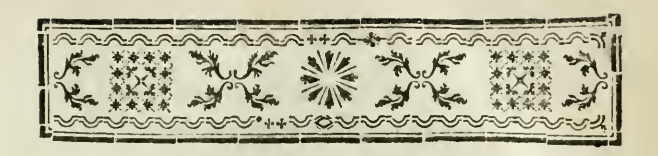


A PARIS;

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PROLOGUE.

MESSIEURS, vous attendez dans la Piéce nouvelle,
Le ſtyle vif, léger, charmant,
D'une riante Bagatelle.
L'y trouverez-vous ? Nullement :
Nous avons tâché ſeulement
De plaire par le ſentiment.
Ah ! par le ſentiment ! on nous la donne belle :
C'eſt bien ici ſon élément !
Dit un Cauſtique en ce moment :
Ces gens ont perdu la cervelle,
Je vais ſiffler aſſûrément.
Eh ! Monſieur, un peu d'indulgence,
Ou que, du moins, votre ſilence
Laiſſe écouter tranquillement.
Faut-il d'abord qu'on épilogue ?
Par-tout, le ſentiment fut toujours de ſaiſon :
Eh ! pourquoi le bannir de notre Dialogue ?
Souffrez à ce ſujet une comparaiſon.

Les Orangers dans les champs d'Hefpérie,
Hauts, touffus, croiffent par forêts;
Sur leur cîme toujours fleurie,
Les Pommes d'or font briller leurs attraits,
Et les rameaux font courbés fous le faix.
Les Nymphes quittent la prairie,
Pour folâtrer fous leur ombrage épais,
Et refpirer à longs traits
Les doux parfums & le frais.
Ces Arbres cultivés en France,
Ont, il eft vrai, beaucoup dégénéré;
Mais malgré cette différence,
Un Parterre, fans eux, n'eft jamais bien paré.
On les voit furpaffer encore,
Quoiqu'ici délicats & nains,
Tous les autres préfens de Pomone & de Flore,
Qui font l'honneur de nos Jardins.

Les fentimens, Meffieurs, font de pareille efpéce;
Ils ont toujours droit de charmer:
Tranfplantons-les, ils fe font eftimer,
Et confervent leur nobleffe.
Peut-être eft-ce une erreur; daignez-nous animer
Dans l'épreuve qu'on en vá faire.
Notre deffein eft téméraire;

On n'atteint pas d'abord le Vrai :
Mais lorſque l'on tente un eſſai,
L'unique but, Meſſieurs, eſt de vous plaire :
Ce point ſeul mérite ſalaire.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

L'AMOUR.

HEBÉ.

UN ASIATIQUE.

UNE GEORGIENNE.

UN ESPAGNOL.

UN FRANÇOIS.

UNE FRANÇOISE.

UN HOLLANDOIS.

UNE HOLLANDOISE.

UN SAUVAGE.

UNE SAUVAGESSE.

HABITANS de Cythere.

La Scene est dans l'Isle de Cythere.



LE PRIX DE CYTHERE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, HEBÉ.

L'AMOUR.



ERCURE a-t-il exécuté mes ordres, Charmante Hebé? A-t-on annoncé le Prix que je propose aux Amans de tout Sexe & de toutes Nations?

HEBÉ.

Oui, puissant Amour.

Air : *A l'ombre de ce verd Boccage.*

On sçait déjà dans tout Cythere,
Que pour l'Amant le plus épris,
Venus, votre divine mere,
Réserve trois baisers pour Prix;

Et que la plus parfaite Amante,
Dont vous approuvez les ardeurs,
Obtiendra la faveur charmante,
De triompher de tous les cœurs.

L'AMOUR.

C'eſt vous, aimable Nymphe, que je charge du ſoin d'examiner ceux qui ſe croiront dignes du Prix.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

Pour juger ce point qui m'intéreſſe,
Je veux, Hebé, qu'à vous on s'adreſſe.
Qui peut mieux ſe connoître en tendreſſe,
Que la Déeſſe de la jeuneſſe ?

Je vous quitte, afin de laiſſer le champ libre aux prétendans.

SCENE II.

HEBÉ, UN HOLLANDOIS, UNE HOLLANDOISE.

HEBÉ.

ACQUITTONS-nous de l'emploi que l'Amour me donne : mon Sexe eſt Juge compétent ſur ces matieres. Il me vient déjà de la pratique.

LE HOLLANDOIS.

Bon jour, Mamſelle ; enſeigne-moi Monſié l'Amour.

HEBÉ.

Que lui voulez-vous?

LA HOLLANDOISE.

Nous venir tous deux enſemblement pour avoir la Prix de Cythere.

HEBÉ.

C'eſt à moi qu'il faut s'adreſſer. Qui êtes-vous ?

LE HOLLANDOIS.

Je vous dire, Mamſelle, que moi l'y étre Hollandois, Mamſelle, & mon femme que v'là l'y étre Hollandoiſe auſſi pareillement, Mamſelle.

HEBÉ.

Deux Epoux Hollandois prétendre au Prix de Cythere ! Entre-nous, vous ne me paroiſſez guères ſuſceptibles de ſentimens amoureux.

Air : *Tant de valeur & tant de charmes.*

L'Amour eſt un enfant aimable,
Enjoué, folâtre, & badin.

LA HOLLANDOISE.

Il n'étre ici qu'ein franc mutin ;
Chez nous l'y étre plus raiſonnable.

HEBÉ.
Faites-moi donc connoître votre façon d'aimer ?
LA HOLLANDOISE.
Nous faire consister le véritable amour dans le mariache.
HEBÉ.
Je suis de votre avis, si vous conservez dans les bras de l'Hymen tous les agrémens & la vivacité de l'Amour.

LA HOLLANDOISE.

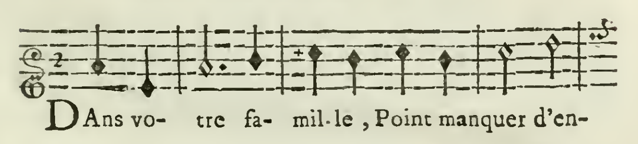
Oh ! Nous n'entendre rien à tous les jolis petits sottises des Amoureux des autres Nations. Nous commencer d'abord par l'époussement, & nous faire après connoissance.
HEBÉ.
C'est-à-dire, que votre amour commence où finit celui des autres.
LE HOLLANDOIS.
Sans doute. Moi, par exemple, avoir épousé mon femme par Lettre de change.
HEBÉ.
Comment cela ?
LE HOLLANDOIS.
Un jour mon Correspondant de Batavia, envoyer à moi plésiéres Marchandises, & moi trouver son fille dans la facture.
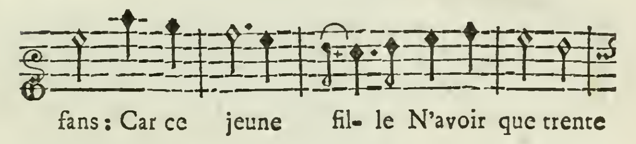
HEBÉ.

Dans la facture ?

LE HOLLANDOIS.

Oui, parblé. L'y avoit : *item, j'envoye à vous, Monsié, un fille bien conditionnée, pour en faire votre femme.*











HEBÉ.

Et vous l'avez épouſée à lettre vûe?
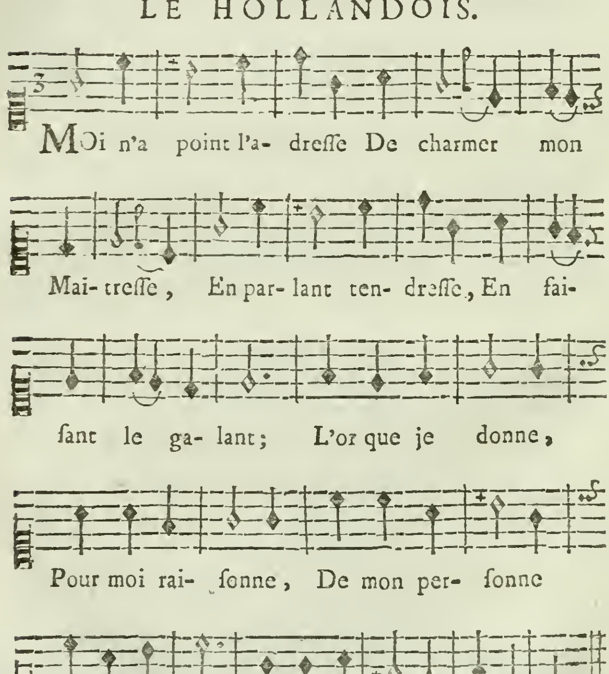
LE HOLLANDOIS.

A lettre vûe.

HEBÉ.

Sans chercher auparavant à lui plaire?

LE HOLLANDOIS.



HEBÉ.

A ce que je vois, l'Amour n'eſt chez vous qu'une affaire d'intérêt ?

LA HOLLANDOISE.

Pardonne-moi. L'Amour l'y étre chez nous le ſoûtien de la République, autant que le lien du Commerce.

LE HOLLANDOIS.

Air : *Margot la Ravaudeuſe.*

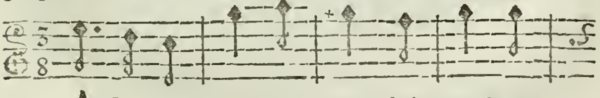
Moi l'épouſer, mon Dame,
Pour avoir ein enfant,
Et mon petite femme
M'aime ſi grandement,
Que, pour prouver ſon flâme,
Au bout de quatre mois,
Li m'en donnir trois.
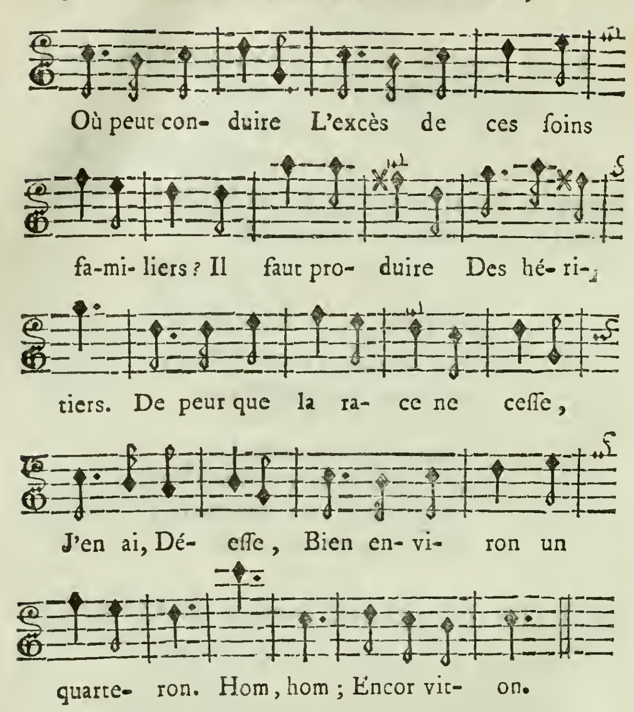
HEBÉ.

Voilà une grande preuve de tendreſſe.

LE HOLLANDOIS.

Oh ! Nous aller d'abord au ſolide. C'eſt-là ce qui s'appelle du véritable amour, & non ces doucérs vaines, ces amuſſemens inutiles qui ſont perdre le tems aux autres péples.





Moi avoir ein Manufacture d'étoffes pour mon Commerce avec ein Manufacture de Sujets pour la République, & mon femme ſeconder moi également dans l'ein & dans l'autre.

HEBÉ.

C'eſt un tréſor.

LE HOLLANDOIS.

Auſſi, nous vivre tous deux dans ein grand union.

LA HOLLANDOISE.

Jamais de débat entre nous : mon Mari ne me dire jamais le moindre mot.

LE HOLLANDOIS.

Depuis que nous l'y être enſemble, moi ne lui avoir ſeulement pas dit : comment vous porte-toi, mon femme ?

HEBÉ.

Tout cela eſt fort bien ; mais ce n'eſt pas aſſez pour remporter le Prix.

LE HOLLANDOIS.

Que faut-il donc ?

HEBÉ.

Une convenance dans les cœurs plûtôt que dans les biens ; une ſympathie étroite, & tous ces petits ſoins que vous mépriſez, & ſans leſquels l'Amour ne ſubſiſte point.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Vous ignorez de quelle eſpéce
Eſt un amour tendre & parfait ;
Il a de la délicateſſe.

LE HOLLANDOIS.

Oh ! ce n'étre point là ſon fait.

HEBÉ.

Les François raisonnent plus juste ;
Chez eux l'Amour est délicat.

LA HOLLANDOISE.

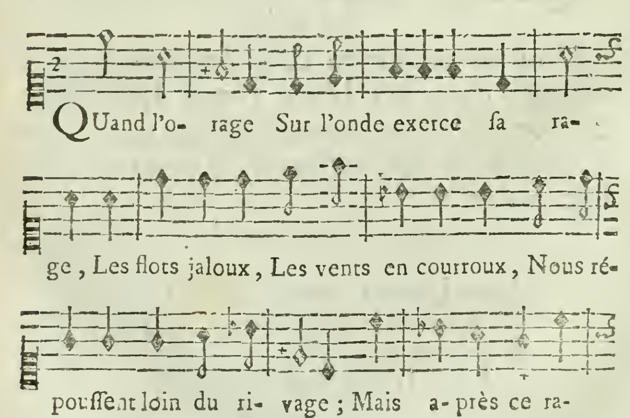
Si délicat,
Qu'un rien l'abat :
Chez nous, plé fort & plé robuste,
L'y étre toûjours en même état.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

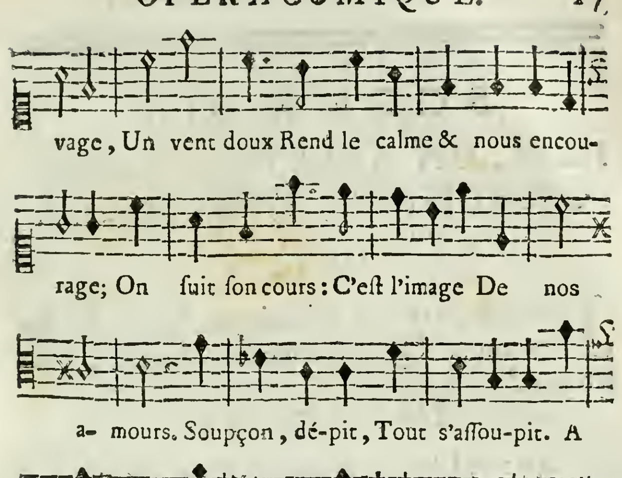
Sans jamais pousser de soupirs,
Ni dire de fadaises vaines,
Si nous goûter peu ses plaisirs,
Nous n'éprouver jamais ses peines.

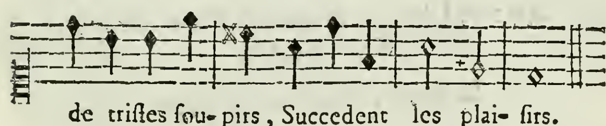
HEBÉ.

Et ce sont ses peines mêmes qui font valoir ses charmes.



vage,





Je ne puis vous adjuger le Prix : votre union n'eſt qu'un trafic ; vous n'avez jamais connu l'Amour.

LE HOLLANDOIS.

Eh ! bien, nous ne vouloir pas le connoître davantache : notre Commerce en aller beaucoup plé mieux. Bon jour, Mamſelle.

SCENE III.

HEBÉ, UN ASIATIQUE, UNE GÉORGIENNE, *Esclaves suivantes.*

HEBÉ.

J'APPERÇOIS un Asiatique suivi de ses femmes. Que demandez-vous, Seigneur?

L'ASIATIQUE.

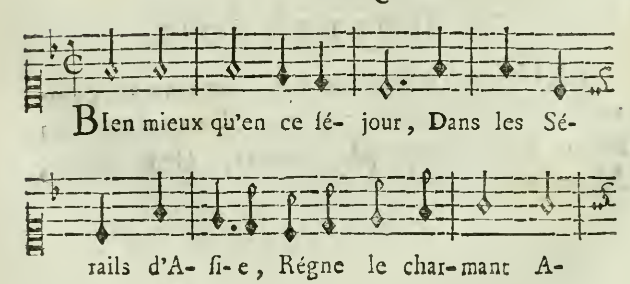
Air : de l'*Europe Galante : Vivir, vivir, Gran Sultana.*
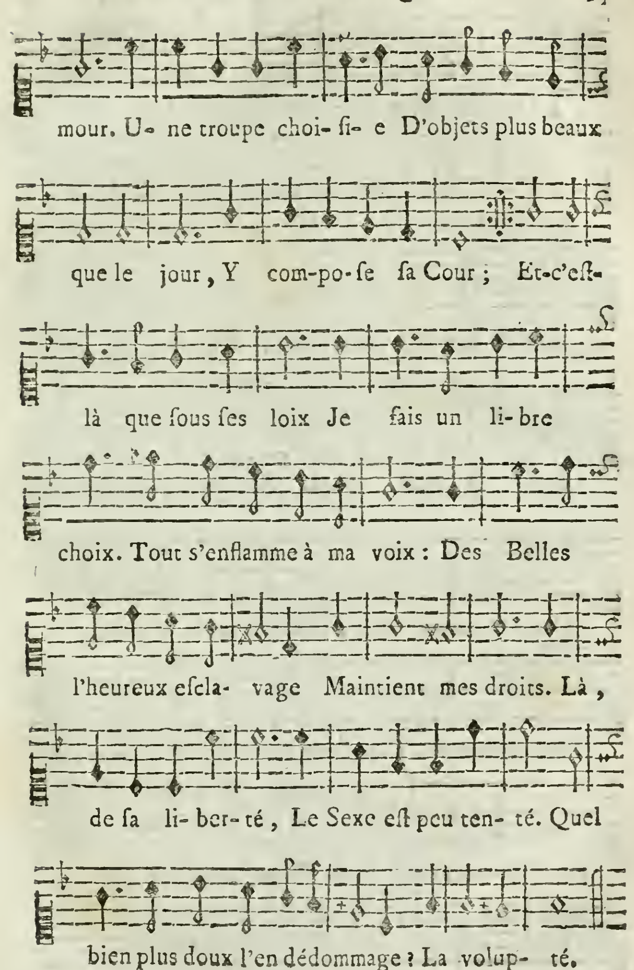
Je veux le Prix de Cythere.
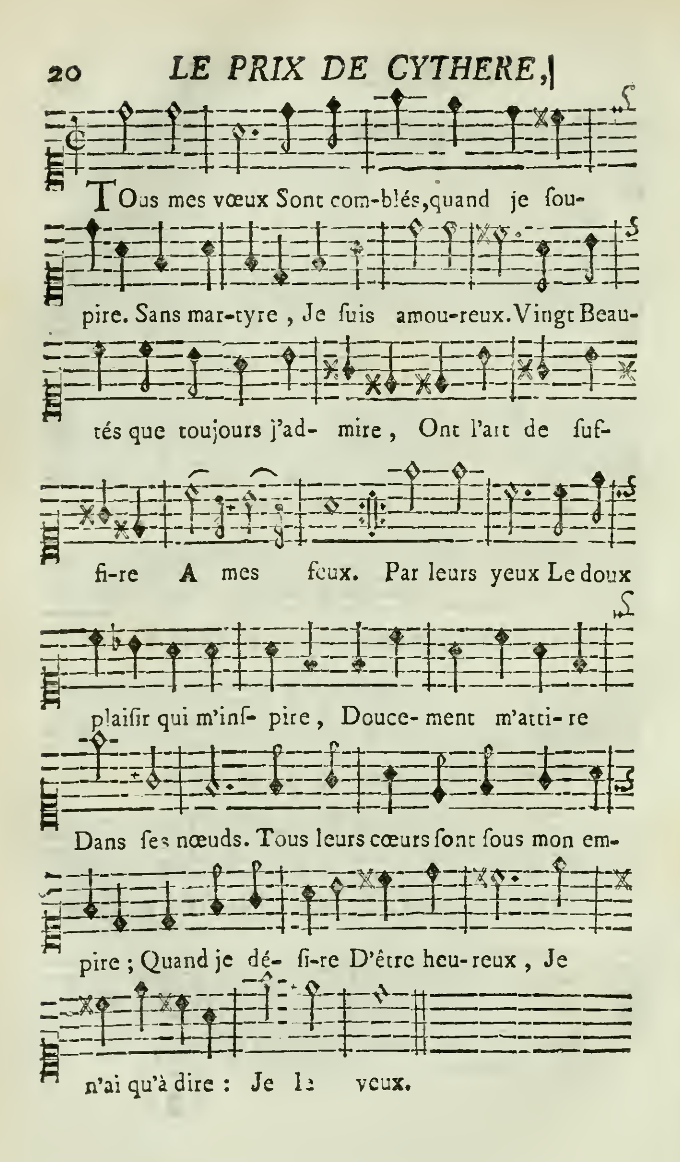
HEBÉ.

Sur quoi fondez-vous vos prétentions?

L'ASIATIQUE.




mour. U- ne troupe choi- si- e D'objets plus beaux
que le jour, Y com-po-se sa Cour ; Et-c'est-
là que sous ses loix Je fais un li- bre
choix. Tout s'enflamme à ma voix : Des Belles
l'heureux escla- vage Maintient mes droits. Là,
de sa li- ber- té, Le Sexe est peu ten- té. Quel
bien plus doux l'en dédommage ? La volup- té.


TOus mes vœux Sont com-blés, quand je sou-
pire. Sans mar-tyre, Je suis amou-reux. Vingt Beau-
tés que toujours j'ad- mire, Ont l'art de suf-
fi-re A mes feux. Par leurs yeux Le doux
plaisir qui m'ins- pire, Douce- ment m'atti- re
Dans ses nœuds. Tous leurs cœurs sont sous mon em-
pire; Quand je dé- si-re D'être heu-reux, Je
n'ai qu'à dire: Je le veux.

HEBÉ.

Ce n'eſt pas aſſez d'être heureux : il faut que l'objet de notre paſſion jouiſſe de la même félicité.

L'ASIATIQUE.

Toutes mes Eſclaves partagent mon bonheur & mes bienfaits. Conſtant au ſein de l'inconſtance, mon imagination vagabonde va, revient, s'arrête & parcourt le cercle enchanteur des Beautés qui m'environnent : toutes ſe diſputent l'heureux avantage de me plaire, & leur émulation m'offre ſans ceſſe des charmes renaiſſans qui renouvellent mes deſirs.

Air : *Valet chez une Fermiere* : de Raton & Roſette.

Un bon Jardinier arroſe
Avec ſoin, ſoir & matin,
Le parterre de ſon jardin ;
Il fait éclore la roſe,
Il élague le jaſmin ;
Rame l'œillet, taille le thym :
Moi, d'une ardeur auſſi vive,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli, joliet,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli Jardinet.

HEBÉ.

Vous avez de l'occupation.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mais la vingtiéme part d'un cœur
Eſt bien peu, je vous jure,
Et de cette injuſte rigueur,
L'Amour, je crois, murmure :
Le pauvre enfant tombe en langueur,
Faute de nourriture.

L'ASIATIQUE.

Ah ! perſonne n'aime avec autant d'excès que moi.

HEBÉ.

Quelle en eſt la preuve ?

L'ASIATIQUE.

Ma jalouſie. Mes Eſclaves me ſont ſi cheres, que je n'épargne rien pour me les conſerver : je préfererois le trépas à leur perte.

HEBÉ.

C'eſt quelque choſe.

L'ASIATIQUE.

Et j'aimerois mieux leur donner la

mort, que de les voir paſſer entre les bras d'un autre.

HEBÉ.

Oh ! Ceci eſt de trop. Qu'en penſent ces Belles ?

LA GÉORGIENNE.

Je répondrai avec la permiſſion du Souverain Seigneur de mes penſées, qu'il eſt le maître de ſes Eſclaves ; nous ſommes ſon bien : c'eſt à lui d'en diſpoſer.

HEBÉ.

Cette ſoumiſſion eſt-elle bien ſincere ? N'enviez-vous point la douce liberté des Européennes ?

LA GÉORGIENNE.

Nullement. Je ſuis Géorgienne, eſclave née des plaiſirs d'un Maître : je ne déſire point un bien dont j'ignore les douceurs.

HEBÉ.

J'ai peine à vous croire.

LA GÉORGIENNE.

Une petite Fable peut vous convaincre.

HEBÉ.

Voyons.

LA GÉORGIENNE.

LE SERIN ET LE MOINEAU,

FABLE.

Dans les beaux jours de l'Eté,
Un petit Moineau volage,
Tout bouffi de vanité,
Insultoit à l'esclavage
D'un Serin né dans la cage.
O charmante liberté!
Disoit-il en son ramage:
Au sein des airs je voyage;
Je dors couvert d'un feuillage;
Je folâtre sous l'ombrage;
Là, sur des grains je fourage;
Ici, je trouve un rivage,
Où sur un sable argenté,
L'eau coule en sa pureté;
J'y bois avec volupté.
Après ce grand étalage,
Il va d'un autre côté.
Le Serin, en oiseau sage,
Ne l'avoit pas écouté.

L'Hyver tout change de face;
La beauté des Cieux s'efface:
Rien dans les champs; l'eau se glace;
Aux oiseaux on fait la chasse:
Le Moineau revint enfin,
Transi, demi-mort de faim,
Prier qu'on lui donne place
Dans la cage du Serin,
En tout tems pleine de grain.
Le Serin, à son tour, le fronde,
Et lui dit avec équité:
Gentil Moineau, qui cours le Monde,
Tu reviens bien gras de ta ronde!
Vois, par ce qu'il t'en a coûté,
Qu'une liberté vagabonde
Vaut beaucoup moins, tout bien compté,
Qu'une douce captivité.

L'ASIATIQUE.

Que dites-vous à cela, Déesse?

HEBÉ.

Qu'il n'est point d'heureux esclavage, s'il n'est volontaire, & si l'Amour n'en fait les charmes.

L'ASIATIQUE, *à la Georgienne.*

Continuez, fleur de beauté, à justifier des sentimens qui vous rendent dignes du Prix de Cythere, aussi-bien que moi.

LA GÉORGIENNE.

Je ne le desire, Seigneur, que pour vous en faire hommage.

HEBÉ.

Air : *Quand le péril est agreable.*

Ses sentimens sont donc les vôtres ?
Et vous l'aimez beaucoup ?

LA GÉORGIENNE.

Hélas !
Pourquoi ne l'aimerois-je pas ?
J'en ai bien aimé d'autres.

HEBÉ.

Ah ! ah ! Que dites-vous à cela, Seigneur Patron ?

L'ASIATIQUE.

Que tous les différens maîtres qui l'ont possedée devoient jouir des mêmes priviléges.

LA GÉORGIENNE.

Je me suis toujours fait gloire d'une entiere soumission à leurs ordres.

HEBÉ.

Et vous croyez par-là mériter le Prix ?

LA GEORGIENNE.

Sans doute. N'eſt-ce pas une vertu de ſçavoir commander à ſon cœur, de ſurmonter ſouvent ſes dégoûts en faveur de celui qui nous achete ? Car tous les hommes ont les mêmes droits ſur notre amour; naiſſons-nous plus pour l'un que pour l'autre ?

HEBÉ.

Air : *Monſieur, en vérité.*

Si quelque Patron inconnu,
De vous faiſant emplette,
Vous diſoit, d'un air ingénu :
Je t'aime, ma Poulette ;
Accorde-moi ton petit cœur.

LA GÉORGIENNE.

Je répondrois, d'un air honnête :
M'y voilà prête ;
En vérité, Seigneur,
Vous me faites bien de l'honneur.

HEBÉ.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

S'il vous diſoit, après cela :
Prouve-moi ce que tu dis là.
Que répondriez-vous, ma Chere !

LA GÉORGIENNE.

Refrain.

Tout comme il vous plaira,
Larira,
Tout comme il vous plaira.

HEBÉ.

Air : *Ma mere étoit bien obligeante.*

Vous êtes par trop obligeante ;
Je crois qu'on ne peut l'être plus.

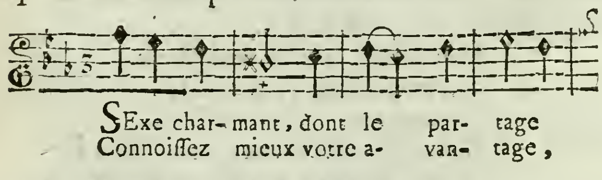
LA GÉORGIENNE.

Air. *Le Confiteor.*
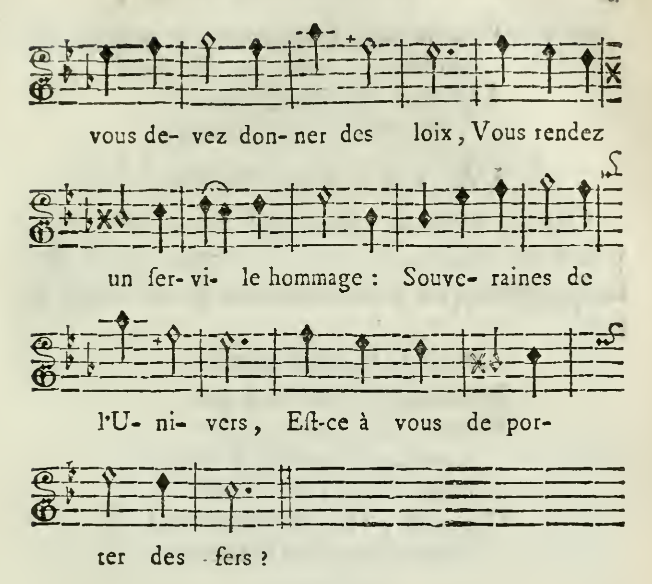
Les attraits qui nous ſont donnés
Ne ſont pas faits pour notre uſage ;
Aux hommes ils ſont deſtinés.
A la Nature on fait outrage,
En s'oppoſant à leurs deſirs,
Lorſque l'on naît pour leurs plaiſirs.

HEBÉ.

Qu'oſez-vous dire ? De pareils ſentimens dégradent la beauté, & doivent révolter une ame délicate ; le Sexe eſt né libre, & ſon cœur eſt moins un tribut qu'une récompenſe.







L'ASIATIQUE.

Vous pouviez vous paſſer de lui donner un ſemblable conſeil.

HEBÉ.

Apprenez comme on aime en Europe.

Air: *Eſt-il de plus douces odeurs?* Du Coq du village.

Savoir contraindre ſes deſirs ,
Pour nous c'eſt une gloire.
Un tendre Amant , par des ſoupirs,
Achete ſa victoire :

C'eſt le cœur ſeul qui fait ſentir
Un bien . . . . un bien ſuprême !
La douce attente du plaiſir
Vaut tout le plaiſir même.

LA GÉORGIENNE.

Oh ! je vous avoue que l'on ne connoît point en Aſie une pareille vertu ; mais je ſoupçonne que nous ſommes de meilleure foi.

Air : *Le tout par nature.*

Mettre la contrainte à part,
En nous feroit-ce un écart ?
Vos Amans, pétris de fard,
Nourriſſent l'impoſture.
Chez eux, l'amour eſt un art ;
Chez nous, c'eſt la nature.

HEBÉ.

Vous avez beau dire, je ne puis vous juger que ſur les uſages de Cythere : les vôtres y ſont trop oppoſés. Voici comme je penſe à l'égard de vous deux : Seigneur, votre paſſion jalouſe & deſpotique effarouche l'Amour ; & vous, belle Eſclave, votre ſoumiſſion l'avilit. Réformez - vous l'un & l'autre.

L'ASIATIQUE.

J'y perdrois trop. Adieu, Déeſſe.

SCENE IV.

HEBÉ, UN ESPAGNOL.

HEBÉ.

AH ! voici le contraſte ; un Eſpagnol.

L'ESPAGNOL.

Air : *Folies d'Eſpagne.*

Charmante Hebé, ſi l'amour, la conſtance,
Accompagnés des ſoins les plus ſoumis,
En ce grand jour, obtiennent récompenſe,
Qui, plus que moi, doit ſe flatter du Prix ?

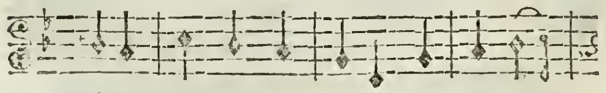
HEBÉ.

Il faut me détailler vos droits.
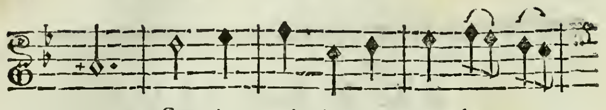
L'ESPAGNOL.



J'Ai de tout tems ſur- paſ- ſé les mo-
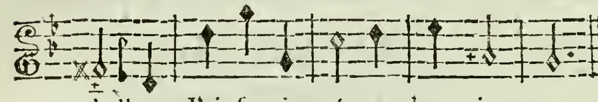


déles Des cœurs fi- déles, Tendres, conſ-



tans. Sans ja- mais la trai- ter de cru-



el- le, Sous le bal- çon de ma chere I- ſa-



belle, J'ai ſoupi- ré pen-dant vingt ans.

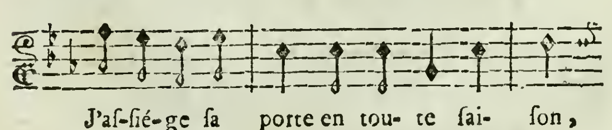
HEBÉ.

Voilà une conſtance à l'épreuve; mais ce n'eſt pas un titre ſuffiſant que d'avoir vieilli ſous les fenêtres de ſa Maîtreſſe ; il faut, en amour, quelque choſe de plus que la ſpéculation.

L'ESPAGNOL.

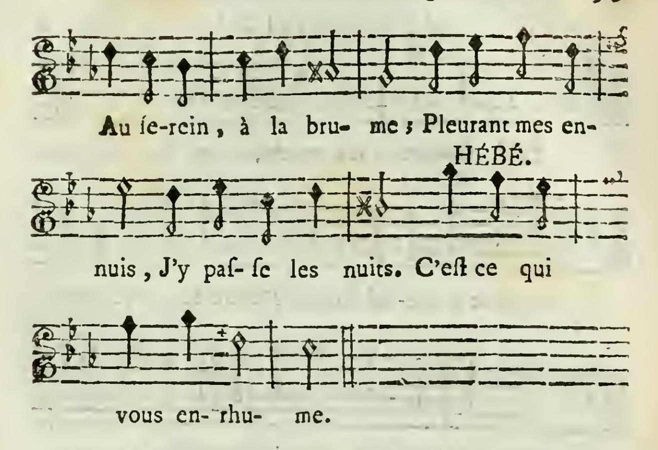


OH! pour m'intro- dui- re dans la mai- ſon,



J'aſ-ſié-ge ſa porte en tou- te ſai- ſon,

Au



La fortune ne vous a-t-elle jamais offert l'occaſion de converſer de plein pied avec votre Maitreſſe?

L'ESPAGNOL.

Pardonnez-moi, & je dois, pour ma gloire, vous faire part de mon aventure.

HEBÉ.

Oh! voyons, voyons.

L'ESPAGNOL.

Je ſuis entreprenant de mon naturel.

HEBÉ.

Eh! bien?

L'ESPAGNOL.

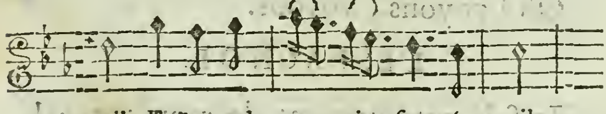
EN fai-sant ma ronde, u- ne nuit, Je vois

sa porte à de- mi clo-se; J'entre & par-viens jus-

qu'au ré- duit Où mon in-hu-maine re- po-

se. D'un cou- rage sans pa- reil, A tout

hazard je m'ex-po-se; El-le goûtoit le som-



meil, Et j'attends en paix son ré- veil.

HEBÉ.

Ah! vous joignez la prudence au courage!

L'ESPAGNOL.

Air : *Il faut l'envoyer à l'école.*

Frappé de ſon divin aſpect,
Je la pris pour une Déeſſe.
Ma tendreſſe
Fit auſſi-tôt place au reſpect.

HEBÉ.

Mais un baiſer du moins ſe vole.

L'ESPAGNOL.

Non ; c'eſt oſer plus qu'il ne faut.

HEBÉ, *à part.*

Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.

(*Haut.*)

Votre Déeſſe fit-elle long-tems durer l'extaſe ?

L'ESPAGNOL.

Ah ! je l'aurois ſouhaité. Qu'Iſabelle me paroiſſoit charmante !

Air : *Joconde nouveau.*

Hélas ! mes regards curieux
Avoient pleine franchiſe.
Elle ouvre enfin ſur moi les yeux ;
Mais quelle eſt ſa ſurpriſe !

Le cœur saisi d'étonnement,
Cette Beauté sévere
N'a pas la force seulement
D'exprimer sa colere.

HEBÉ.

Comment en agîtes-vous avec une colere de cette espéce ?

L'ESPAGNOL.

En téméraire. Isabelle ne s'apperçoit pas que la surprise où elle est, m'offre ses charmes dans un état qui ranime toute la vivacité de mon amour.

Air : *Cher Alain ! quel sujet nous agite ?* De la Chercheuse d'esprit.

J'oublie aussi-tôt les égards,
Et mon ardeur accroît son trouble.
Trop excité par ses regards,
Mon audace à l'instant redouble ;
J'embrasse & presse ses génoux,
En lui disant : souffrez, ma chere,
Souffrez, en ces momens si doux,
Que je vous jure un respect sincere.

HEBÉ.

Quelle témérité ! Eh ! comment prit-elle la chose ?

L'ESPAGNOL.

A cette protestation accompagnée d'une

action auſſi hardie, elle retombe demi-pâmée de courroux & de ſaiſiſſement.

HEBÉ.

Elle a dû vous ſçavoir bon gré de votre modération.

L'ESPAGNOL.

C'eſt tout le contraire : bien loin de rendre juſtice à la nobleſſe de mon procédé, elle ſort de ſa léthargie pour ſe livrer à toute ſa colere, & me voyant gagner l'eſcalier,

Air : *Du haut en bas.*

Elle s'emporte, elle me traite
Du haut en bas.
A peine étois-je au premier pas,
Que, pour mieux hâter ma retraite,
Elle accourt, me pouſſe & me jette
Du haut en bas.

HEBÉ.

Voilà une fille bien indifférente !

L'ESPAGNOL.

Depuis ce tems, elle n'ouvre plus ſes jalouſies pour écouter mes plaintes amoureuſes.

HEBÉ.

Quelle ingratitude !

L'ESPAGNOL.

Mais il me reſte une reſſource.

Air : *Tarare, ponpon.*

Je puis, ſi j'ai le Prix, toucher ſon cœur barbare ;
Je puis, ſi j'ai le Prix,
Surmonter ſes mépris.
Alors de ma Guitarre
Le tendre & joli ſon
L'adoucira.

HEBÉ.

Tarare,
Ponpon !

Il eſt tems de vous déſabuſer, mon cher. Le Prix n'eſt pas pour vous.

L'ESPAGNOL.

Comment ! Un Amant qui ſait retenir la bride à ſes deſirs par excès d'amour ; conſtant malgré les rigueurs, & dont les égards. . . .

HEBÉ.

Tout cela vous nuit.

Air : *Pour bien peindre une femme*, ou *au Bal du Cours, les Dames.*

Le trop d'égards nous glace,
Et d'un tems précieux,
Tout autre, à votre place,
Eût profité bien mieux.

Un Amant ennuyeux
De notre cœur s'efface.
Sçachez, Amant transi,
Qu'ici,
Un timide respect,
Suspect,
Fâche plus que l'audace.

L'ESPAGNOL.

Mais. . . .

HEBÉ.

Il suffit, je m'y connois; j'ai prononcé.

Air : *Alain, Alain, je sommeille.* De la Chercheuse d'esprit.

Quand l'Espagnol, plaintif Amant,
Soupire & pleure son tourment,
On sommeille.
J'aime mieux un François actif,
Quoique souvent un peu trop vif :
Cela réveille.



SCENE V.

HEBÉ, UN FRANÇOIS, UNE FRANÇOISE.

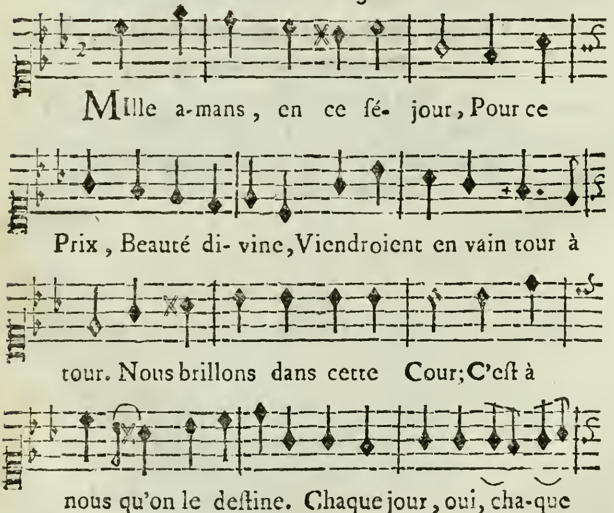
LE FRANÇOIS.
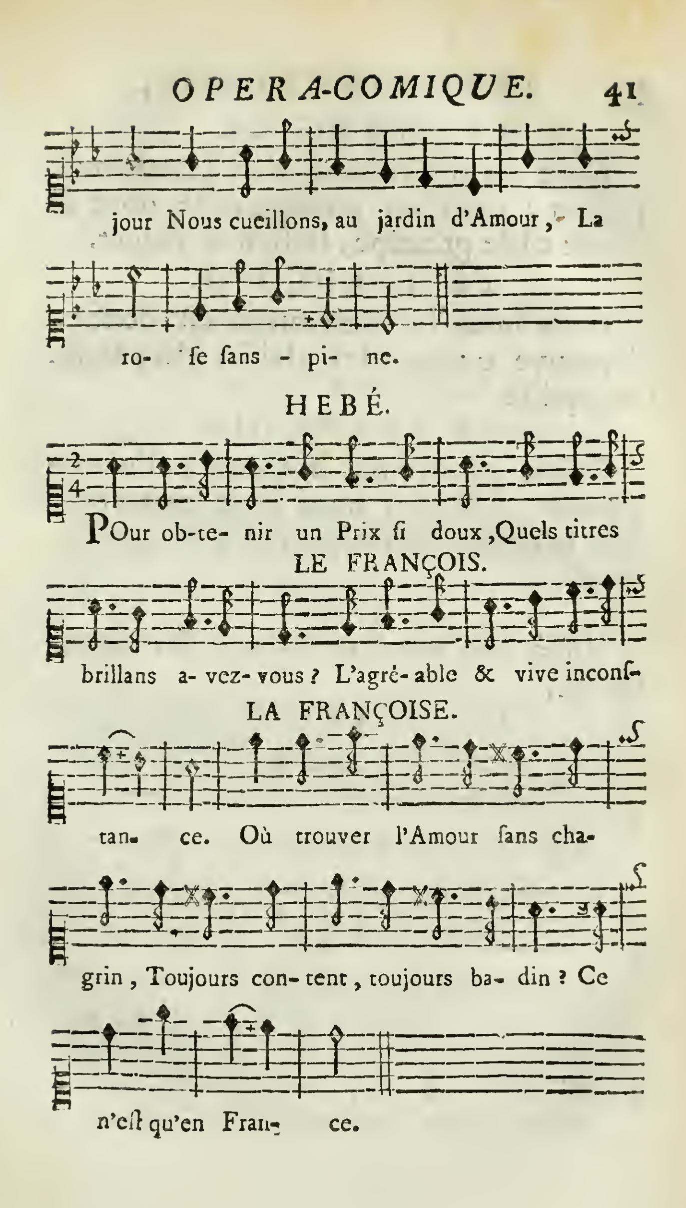
SERVITEUR, Déesse : nous sommes François, vous le voyez ; qu'on nous donne le Prix.

HEBÉ.

Il faut subir un petit examen.

LA FRANÇOISE.




jour Nous cueillons, au jardin d'Amour, La
ro- ſe ſans - pi- ne.
HEBÉ.
POur ob-te- nir un Prix ſi doux, Quels titres
LE FRANÇOIS.
brillans a- vez- vous? L'agré- able & vive inconſ-
LA FRANÇOISE.
tan- ce. Où trouver l'Amour ſans cha-
grin, Toujours con- tent, toujours ba- din? Ce
n'eſt qu'en Fran- ce.

LE FRANÇOIS.

Chez nous l'Amour n'eſt jamais une paſſion ; mais un arrangement dont le plaiſir eſt le principe, le lien & l'objet.

LA FRANÇOISE.

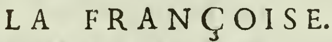
Chez nous la déclaration eſt douce ; l'épreuve courte, les plaiſirs vifs, la fin tranquille.

LE FRANÇOIS.

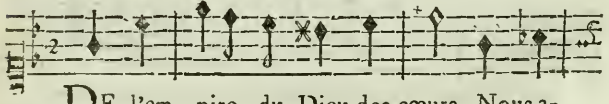
J'aime aujourd'hui Madame, elle m'idolâtre ; demain, nous nous quitterons ſans jalouſie, ſans dépit, ſans éclairciſſement.

HEBÉ.

Voilà une maniere d'aimer fort commode.



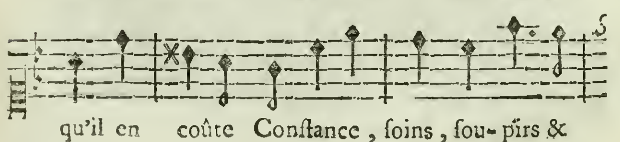
LA FRANÇOISE.



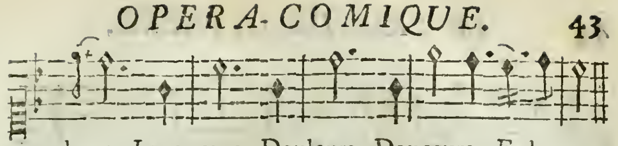
DE l'em- pire du Dieu des cœurs, Nous a-



vons ap- pla- ni la route ; On eſt heureux, ſans



qu'il en coûte Conſtance, ſoins, ſou- pirs &



pleurs, Langueurs, Douleurs, Douceurs, Fadeurs.

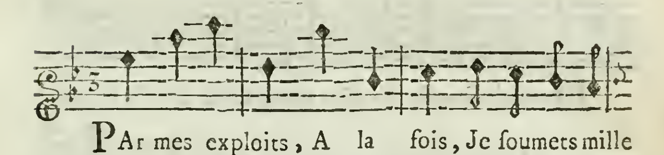
LE FRANÇOIS.

On ne peut nous refuser le Prix sans ingratitude.

LA FRANÇOISE.

MENUETS DE M. DE ROCHET.

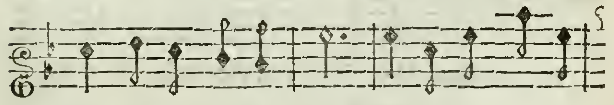
PREMIER MENUET.



PAr mes exploits, A la fois, Je soumets mille



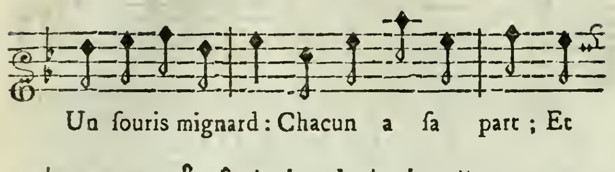
Amans sous mes loix; Du Dieu d'Amour, Chaque
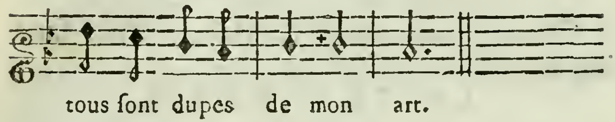


jour, J'augmente la Cour: Il m'en coûte en dé-

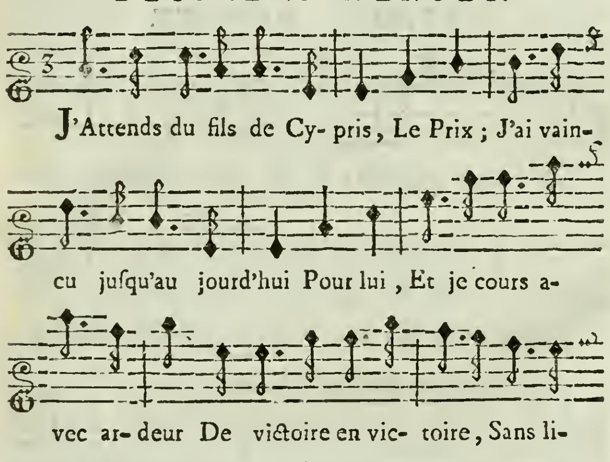


tail, Un coup d'éven- tail, Un tendre re- gard,

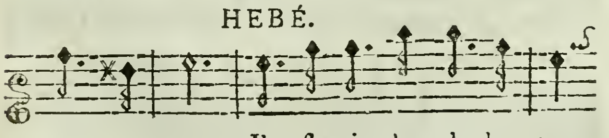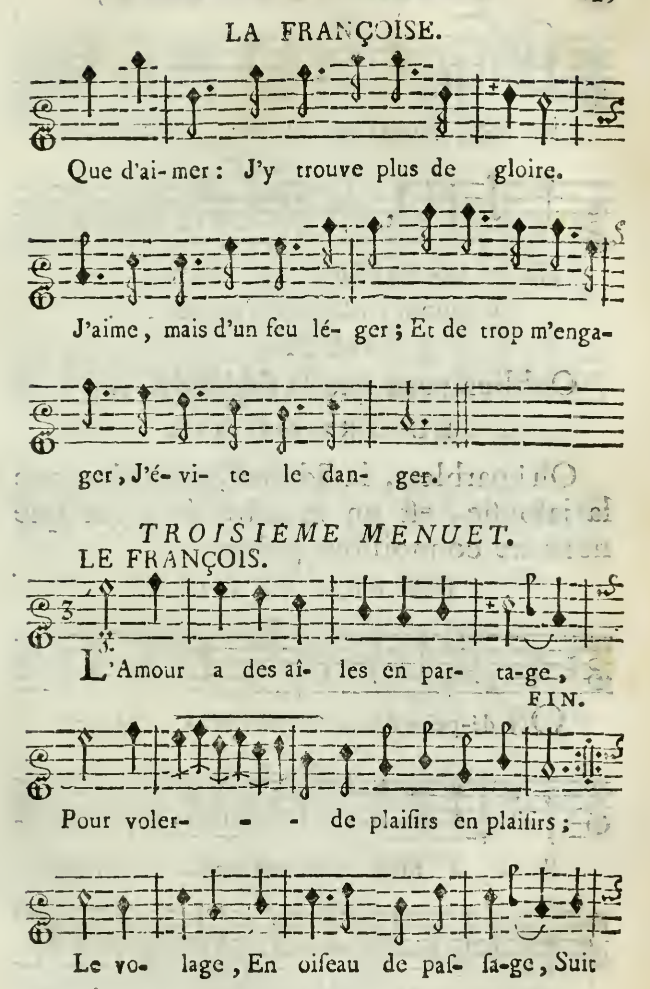




DEUXIEME MENUET.

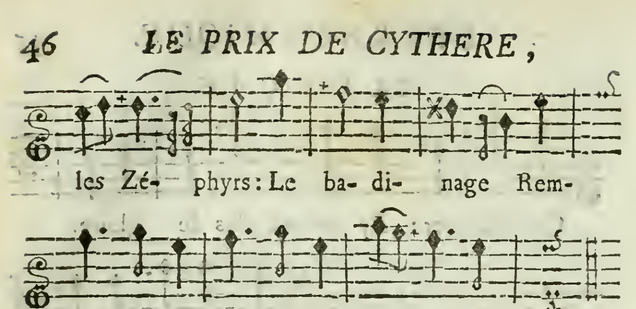


HEBÉ.



LA FRANÇOISE.





L'Amour, &c. *juſqu'au mot* FIN.

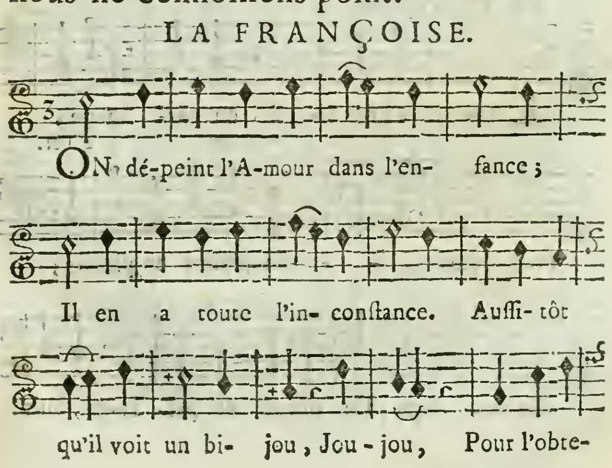
HEBÉ.
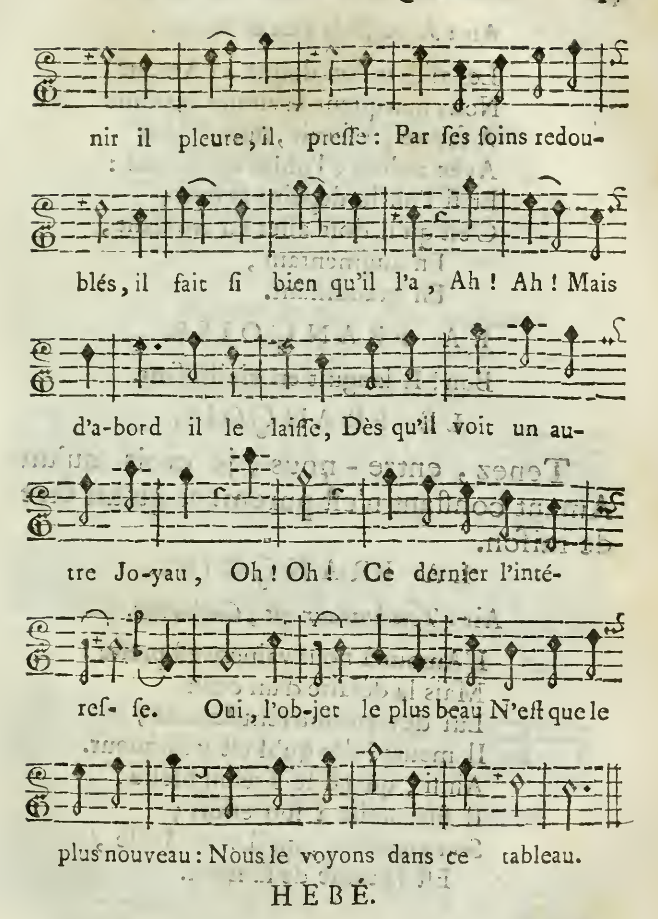
Oubliez-vous que la fidélité? ...

LE FRANÇOIS.

Oh! parbleu, la fidélité, auſſi-bien que la jalouſie, eſt un monſtre étranger que nous ne connoiſſons point.

LA FRANÇOISE.





HEBÉ.

Vous expliquez fort mal les attributs du charmant Dieu de Cythere.

Air : *Je passe la nuit & le jour.*

Les aîles qu'on donne à l'Amour,
Nous marquent sa vîtesse extrême
A suivre, à servir, nuit & jour
Avec ardeur, l'objet qu'il aime :
Et si l'on le dépeint enfant,
C'est qu'il doit aller en croissant,
En augmentant,
En grandissant.

LA FRANÇOISE.

Bon! Il languit en vieillissant.

LE FRANÇOIS.

Tenez, entre-nous, je crois qu'un Amant constant n'est purement qu'un être de raison.

LA FRANÇOISE.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

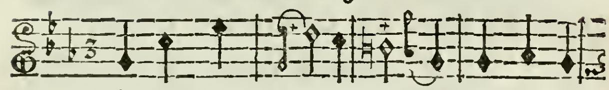
L'Amour à nous vaincre est preste :
Mais la défaite d'un cœur
Lui devient souvent funeste ;
Il meurt, dès qu'il est vainqueur.
Ainsi, quand le Frélon blesse,
Il succombe à son effort ;
Son aiguillon, qu'il nous laisse,
Est la cause de sa mort.

LE FRANÇOIS.

TRIOLET.

» *L'honneur de paſſer pour conſtant*
» *Ne vaut pas la peine de l'être.*
» *Doit-on briguer ſincerement*
» *L'honneur de paſſer pour conſtant?*
» *Près de l'objet le plus charmant,*
» *C'eſt bien aſſez de le paroître.*
» *L'honneur de paſſer pour conſtant*
» *Ne vaut pas la peine de l'être.*

LA FRANÇOISE.



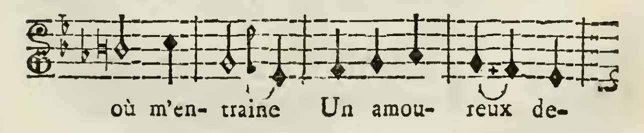
AInſi qu'une Hiron- del-le, Par cent dé-



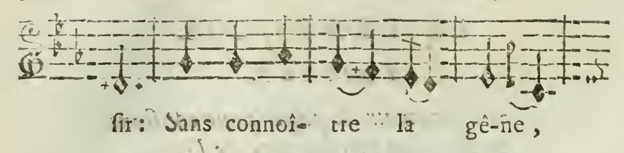
tours nouveaux, Friſe du bout de l'aiſle

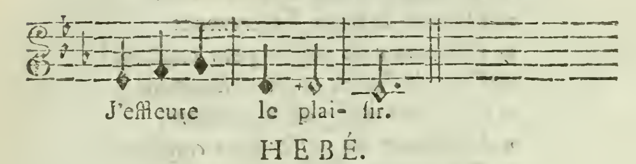


La ſur- fa- ce des eaux; Je voltige



où m'en- traine Un amou- reux de-





HEBÉ.

Vous aurez peine à faire goûter ici votre ſyſtême : il faut qu'une ardeur mutuelle ait pour but une union ſolide.

LA FRANÇOISE

Ah! Ciel! Que dites-vous-là? Voudriez-vous inſinuer le mariage?

HEBÉ.

Pourquoi non?

LE FRANÇOIS.
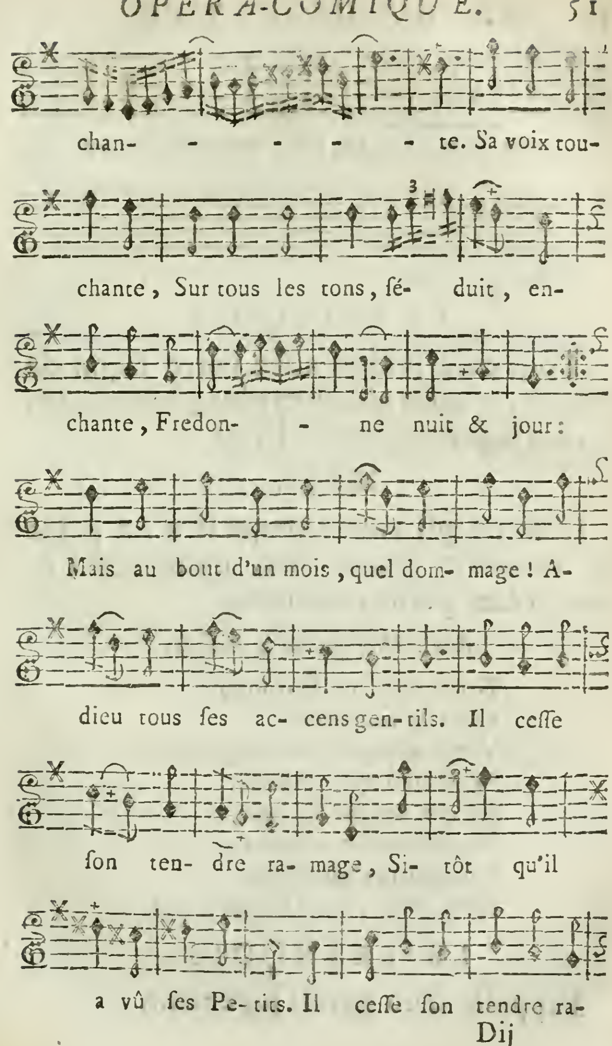
L'Hymen & l'Amour ſont les deux extrêmes : tout le monde ſçait cela.

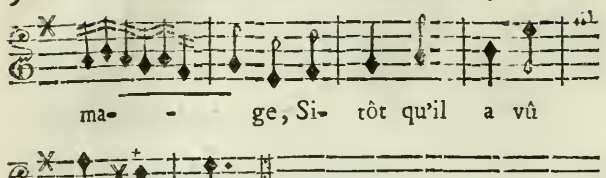
LA FRANÇOISE.

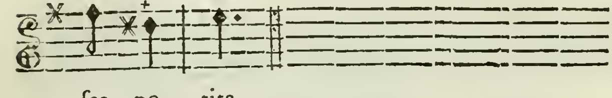
Nous en avons mille preuves dans la nature.



LE Roſſi-gnol qui fait l'amour, Toujours


chan- - - - - te. Sa voix tou-
chante, Sur tous les tons, sé- duit, en-
chante, Fredon- - ne nuit & jour:
Mais au bout d'un mois, quel dom- mage! A-
dieu tous ses ac- cens gen- tils. Il cesse
son ten- dre ra- mage, Si- tôt qu'il
a vû ses Pe- tits. Il cesse son tendre ra-





LE FRANÇOIS.

Tout cela juſtifie aſſez notre façon de penſer ; & vous n'héſitez plus, ſans doute, à nous juger dignes du Prix ?

HEBÉ.

C'eſt ce qui vous trompe Il n'y a point de véritable amour ſans conſtance ; & vous n'êtes point amoureux.

Air : *Une faveur, Liſette.*

Notre Prix ne ſe donne
Qu'à la ſincérité.
Votre amour, ma mignonne,
N'eſt rien que vanité ;
Et cet Amant folâtre,
En ſervant vos appas,
Soi-même s'idolâtre.
Non, non, vous n'aimez pas.

LE FRANÇOIS.

J'appelle d'un pareil jugement.

LA FRANÇOISE.

Je voudrois bien ſçavoir à qui vous reſervez le Prix ? Ah ! ah ! Eſt-ce à ces figures qui ſe préſentent ?

HEBÉ.

Il faut les examiner. Ce ſont des Sauvages.

SCENE VI.

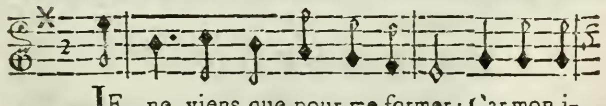
HEBÉ, LE FRANÇOIS, LA FRANÇOISE, UN SAUVAGE, UNE SAUVAGESSE.

HEBÉ, *aux Sauvages.*

NE fuyez pas. Prétendez-vous au Prix, mes enfans ?

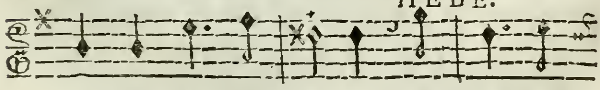
LE SAUVAGE.

Ma chere Aurore peut le remporter.

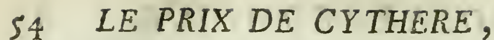


JE ne viens que pour me former ; Car mon i-

HEBÉ.



gnorance eſt pro- fonde. Qui ſçait plai-





re, qui sçait ai- mer, A tout l'esprit du mon-



de. Qui sçait plai- re, qui sçait ai- mer, A



tout l'es- prit du mon- de.

LA SAUVAGESSE.

Mon cher Ytis, toi seul mérites le Prix: c'est à moi de prendre pour modele l'Amante qui le remportera, afin de t'aimer autant que tu es digne d'être aimé.

LE SAUVAGE ET LA SAUVAGESSE, *ensemble.*

Duo d'Issé. C'est moi qui vous aime.

C'est moi, c'est moi qui t'aime le moins tendrement.

LA FRANÇOISE.

Ah! ah! ah! les drôles d'Amoureux. Ils prennent le contrepied de l'Opera!

LE FRANÇOIS.

Voilà un Amour bien sauvage.

LA SAUVAGESSE.

Ne cherche pas à aimer davantage, Ytis; ne m'aimes-tu pas de tout ton cœur?

LE SAUVAGE.

Air : *Prends, mon Iris, prends ton verre.*

Oui, je t'aime, je t'adore :
Est-ce assez de tout mon feu ?
Tu mérites plus, Aurore ;
J'en dois faire ici l'aveu. (Fin.)
Mais l'Amour, l'Amour lui-même,
Dont l'ardeur doit être extrême,
T'aimeroit encor trop peu.
Oui, je t'aime, &c.

LA FRANÇOISE.

Comment donc ? Il n'a pas tant de tort.

LE FRANÇOIS, *examinant la Sauvagesse.*

La friponne est jolie.

HEBÉ.

(*A la Sauvagesse.*)

Interrogeons-les. Belle Aurore, pourquoi aimez-vous Ytis?

LA SAUVAGESSE.

Parce qu'il est aimable.

HEBÉ, *au Sauvage.*

Et toi, pourquoi l'aimes-tu?

LE SAUVAGE, *montrant Aurore.*
Regardez-la.

HEBÉ.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Mais, en faisant un tel choix,
N'as-tu point cherché la naissance?

LE SAUVAGE.

On naît égaux dans nos Bois.

HEBÉ.

N'as-tu point cherché l'opulence?

LE SAUVAGE.

Nos cœurs, en formant leur lien,
Ne connoissent ni tien, ni mien.
La nature est tout notre bien;
Elle ne nous refuse rien.

HEBÉ.

Air : *Il étoit un Moine blanc.*

Aurore a de la beauté.
L'aimes-tu par vanité?

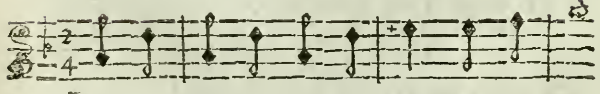
LE SAUVAGE.

Je l'aime pour elle-même.

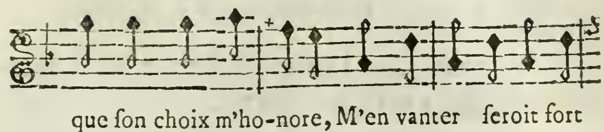
LA SAUVAGESSE.
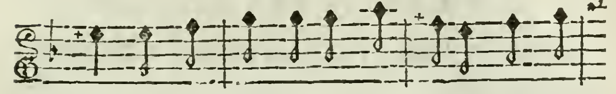
J'aime Ytis aussi de même.

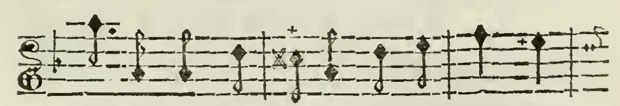
LE SAUVAGE.
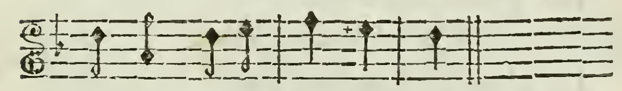


LUi plaire est mon princi- pal; Et quoi-









LA FRANÇOISE.

J'avoue qu'on doit être flatté d'un pareil hommage.

LE FRANÇOIS, *à la Françoiſe.*

Madame, permettez-moi de déranger un peu leur petite inclination.

LA FRANÇOISE.

J'y penſois. Déeſſe, nous allons vous montrer un échantillon de notre pouvoir.

HEBÉ.

Je ne m'y oppoſe point.

LE FRANÇOIS, *à la Sauvageſſe.*

Venez-çà, la belle Enfant : on a des deſſeins ſur votre perſonne.

LA FRANÇOISE, *au Sauvage.*

Beau garçon, regardez-moi : on vous veut du bien.

LA SAUVAGESSE, *ſe jettant dans les bras du Sauvage avec une eſpéce de crainte.*

Mon cher Ytis.

LE SAUVAGE, *la ſerrant dans les ſiens.*

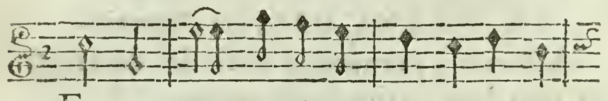
Ma petite Aurore.

LE FRANÇOIS.
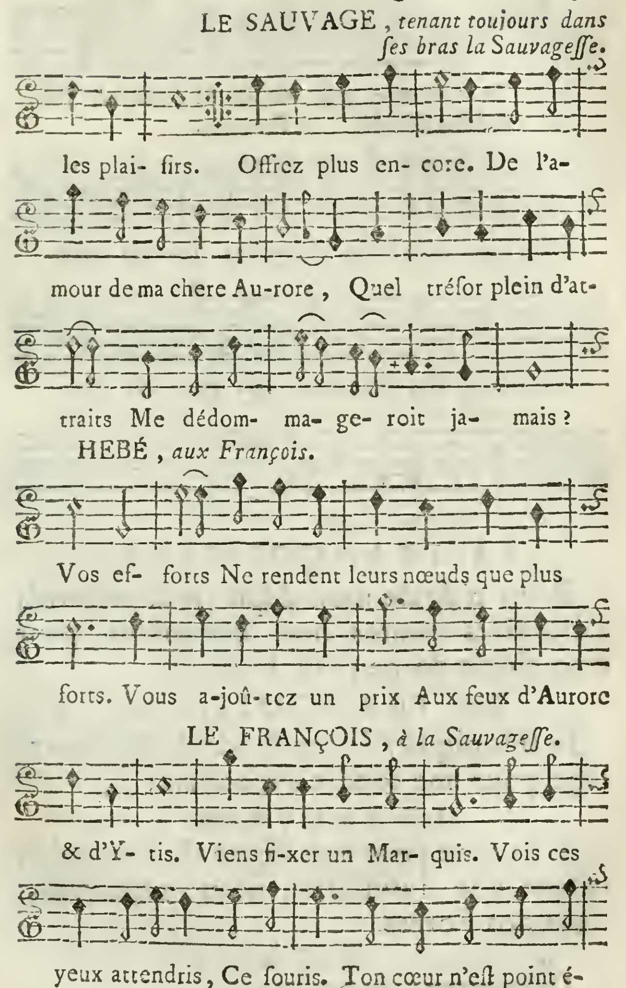
Ils ne nous écoutent pas.

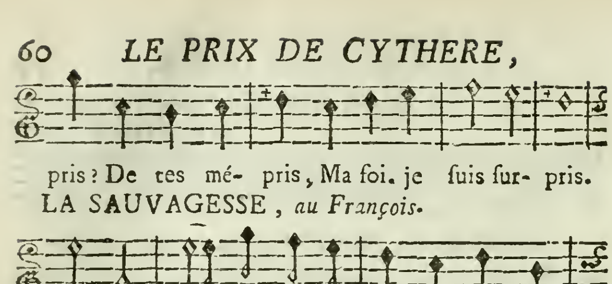
LA FRANÇOISE.

Ils ſe carreſſent, ſans daigner nous répondre.

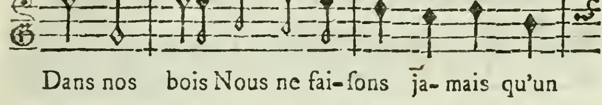




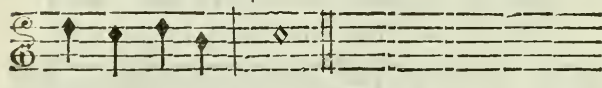

LE SAUVAGE, *tenant toujours dans ſes bras la Sauvageſſe.*
les plai- ſirs. Offrez plus en- core. De l'a-
mour de ma chere Au-rore, Quel tréſor plein d'at-
traits Me dédom- ma- ge- roit ja- mais ?
HEBÉ, *aux François.*
Vos ef- forts Ne rendent leurs nœuds que plus
forts. Vous a-joû-tez un prix Aux feux d'Aurore
LE FRANÇOIS, *à la Sauvageſſe.*
& d'Y- tis. Viens fi-xer un Mar- quis. Vois ces
yeux attendris, Ce ſouris. Ton cœur n'eſt point é-



LA SAUVAGESSE, *au François.*







LA FRANÇOISE, *à part.*

Rien n'égale mon dépit : je sacrifierois volontiers toutes mes conquêtes pour être aimée de ce petit homme.

LE FRANÇOIS, *à part.*

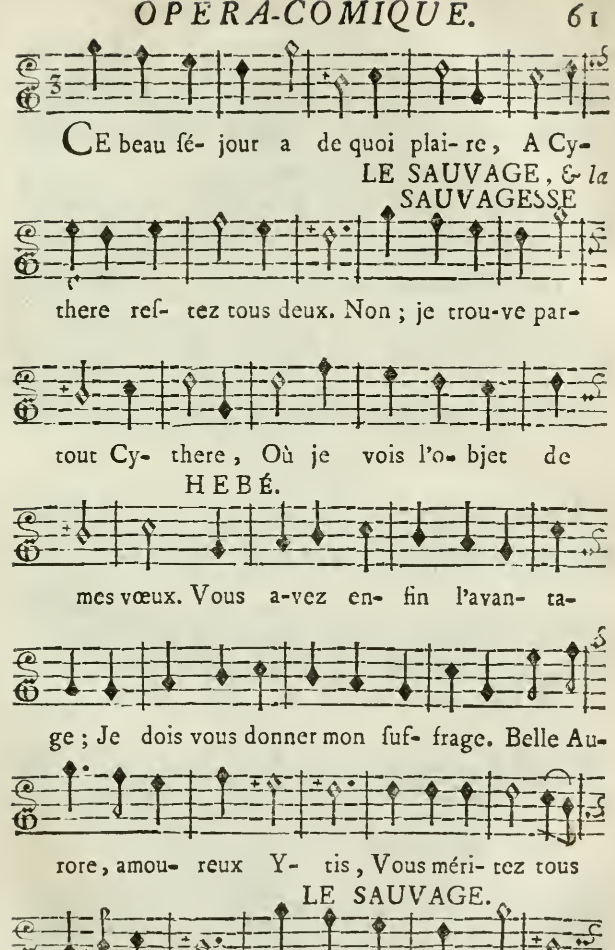
Je suis piqué : il n'en faudroit pas davantage pour me rendre inconstant.

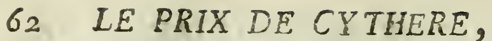
LE SAUVAGE.

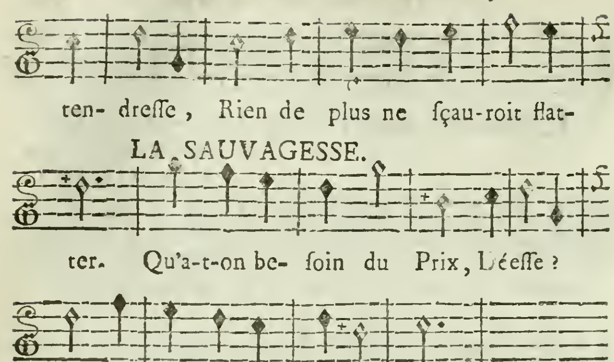
Si l'on ne peut être digne du Prix qu'en faisant une infidélité, nous retournons dans nos Forêts.

HEBÉ.

Demeurez, demeurez.

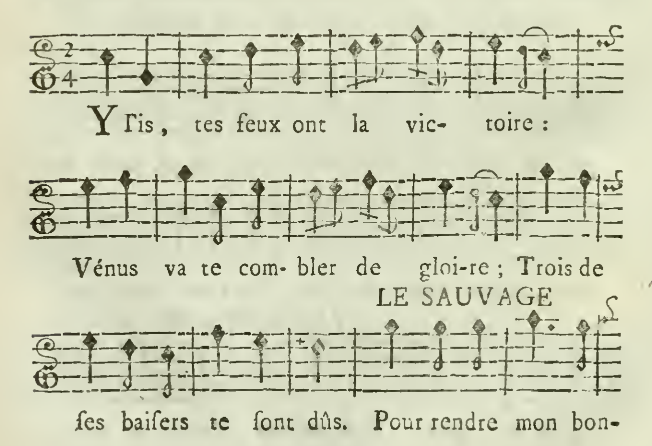

CE beau sé- jour a de quoi plai- re, A Cy-
LE SAUVAGE, & la SAUVAGESSE
there ref- tez tous deux. Non ; je trou-ve par-
tout Cy- there, Où je vois l'o- bjet de
HEBÉ.
mes vœux. Vous a-vez en- fin l'avan- ta-
ge ; Je dois vous donner mon ſuf- frage. Belle Au-
rore, amou- reux Y- tis, Vous méri- tez tous
LE SAUVAGE.
deux le prix. Lorſque l'on s'aime a- vec



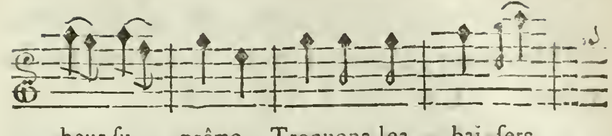


HEBÉ.

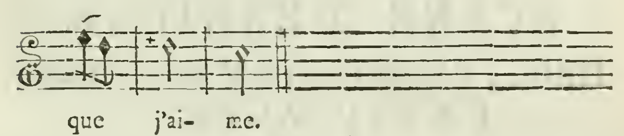
Vous ignorez apparemment l'un & l'autre la récompenſe qui vous attend.











HEBÉ.

Aurore ne ſera pas ſi difficile : l'Amour lui réſerve le don de plaire univerſellement.

LA SAUVAGESSE.

Oh ! qu'il garde ſon préſent pour une autre.

HEBÉ.

Air : *Non, je ne ſerai pas.*

Eh ! quoi ! vous refuſez un bien ſi déſirable ?

LA SAUVAGESSE.

Ce n'eſt qu'aux yeux d'Ytis que je veux être aimable.

HEBÉ.

Vous verrez tous les cœurs ſoumis à votre loi.

LA SAUVAGESSE.

Le cœur de mon Amant eſt l'univers pour moi.

LE FRANÇOIS.

Madame, l'amour naïf l'emporte ſur le nôtre. LA FRANÇOISE.

Il faut s'en conſoler, & nous dédommager à force de conquêtes; dépeuplons Cythere d'Amans fidéles. Suivez-moi.

SCENE DERNIERE.

HEBÉ, L'AMOUR, LE SAUVAGE, LA SAUVAGESSE.

HEBÉ.

AMOUR, voilà les ſeuls Amans que vous devez récompenſer; mais ils refuſent le Prix.

L'AMOUR.

Ils en ſeroient indignes, s'ils l'avoient accepté; j'ai pris ſoin moi-même de les inſpirer. Air : *Du Cap de Bonne-Eſpérance.*

Des ardeurs toûjours nouvelles
Rendront leurs jours fortunés.
Que ces Amans pour modeles
A Cythere ſoient donnés.
Que les Graces les couronnent;
Que les Jeux les environnent.
Venez, venez jeunes cœurs,
Reconnoître vos vainqueurs.

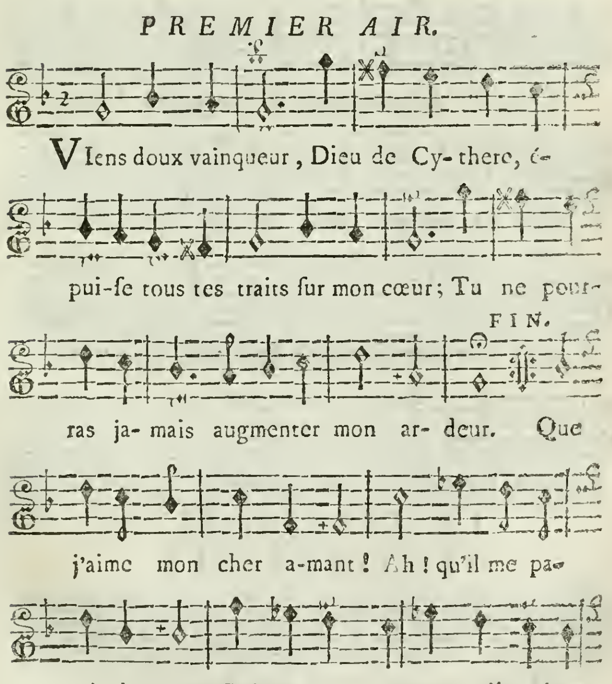
DIVERTISSEMENT.
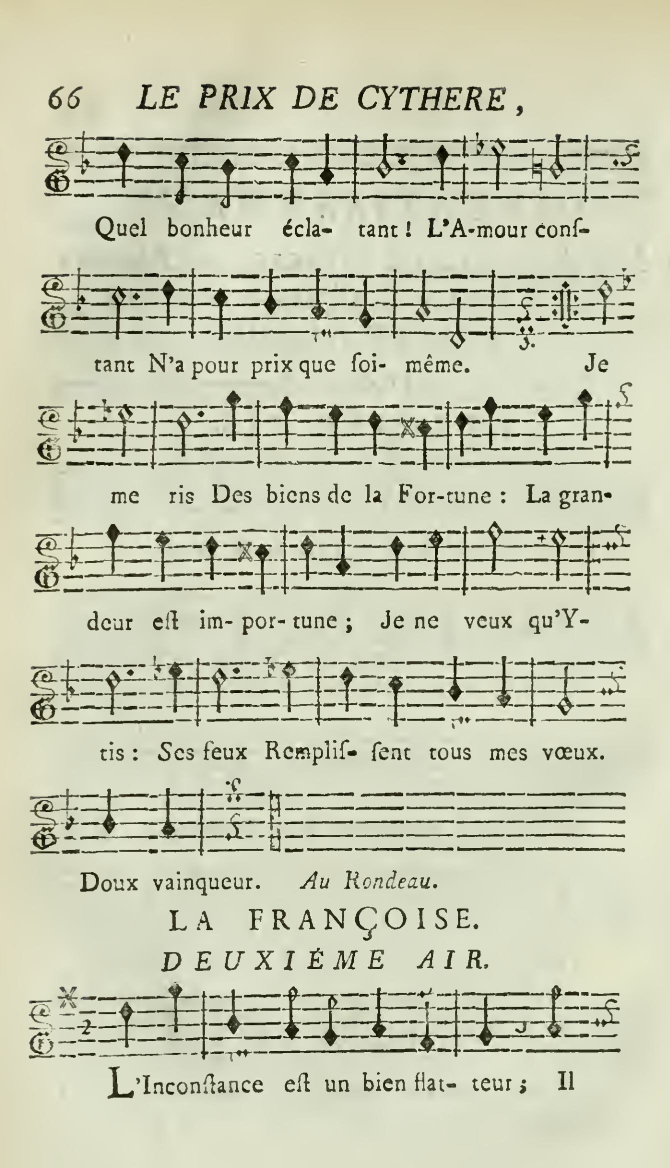
DIVERTISSEMENT.
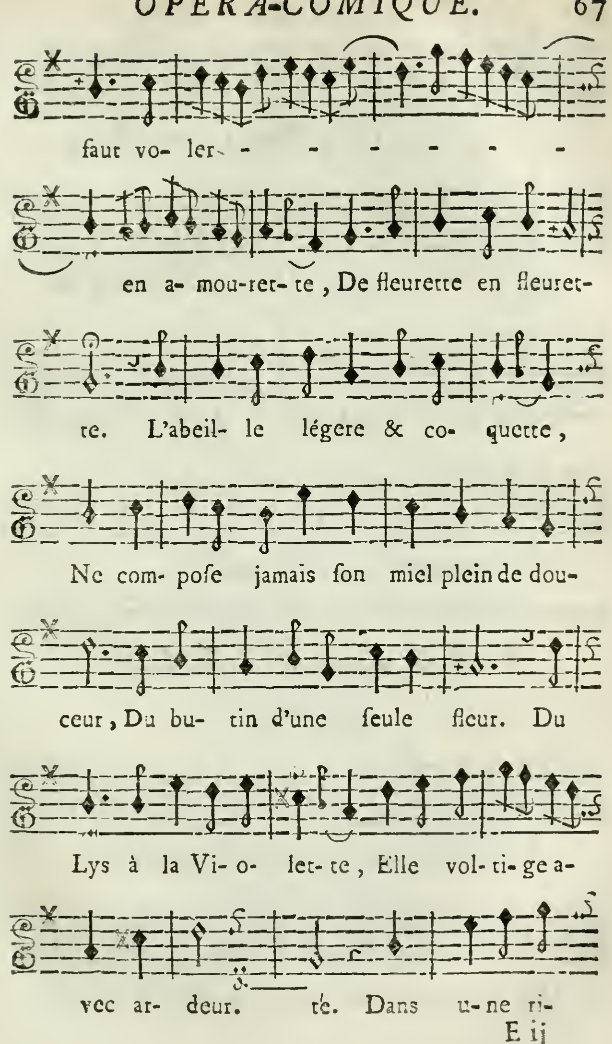
LES AMOURS, LES GRACES, LES AMANTS ET AMANTES *viennent couronner* YTIS ET AURORE.

AURORE.

PREMIER AIR.




Quel bonheur écla- tant ! L'A-mour conf-
tant N'a pour prix que foi- même. Je
me ris Des biens de la For-tune : La gran-
deur eſt im- por- tune ; Je ne veux qu'Y-
tis : Ses feux Rempliſ- ſent tous mes vœux.
Doux vainqueur. Au Rondeau.
LA FRANÇOISE.
DEUXIÉME AIR.
L'Inconſtance eſt un bien flat- teur ; Il


faut vo- ler - - - - - - -
en a- mou-ret- te , De fleurette en fleuret-
te. L'abeil- le légere & co- quette ,
Ne com- pofe jamais fon miel plein de dou-
ceur , Du bu- tin d'une feule fleur. Du
Lys à la Vi- o- let- te , Elle vol- ti- ge a-
vec ar- deur. té. Dans u- ne ri-

an-te prai- ri-e, Fleu- ri- e, Brille
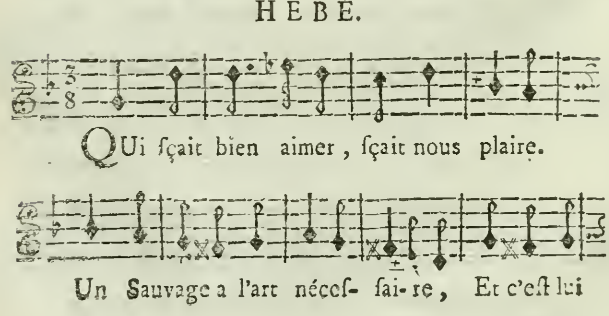
plus d'u-ne cou-leur : U-ne Belle, dans le jeu-

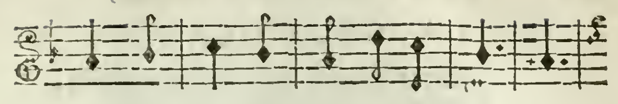
ne â- ge, En- ga-ge A sa suite

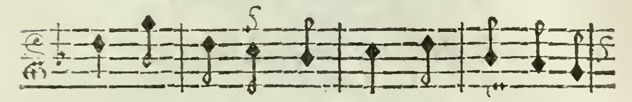
plus d'un cœur. *Au Rondeau.*

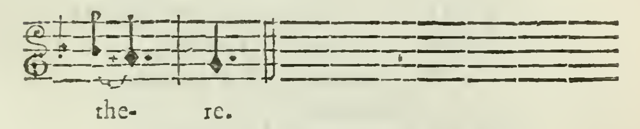
VAUDEVILLE.

HEBÉ.









LA HOLLANDOISE.

Sans goûter li plaisirs folâtres,
Dont François li sont idolâtres,
Moi vais au but, & de vingt fils
L'y être mere.
N'ai-je pas bien gagné sti Prix
De Cythere.

LE TURC.

Vingt Beautés regnent sur mon ame ;
A ma voix l'Amour les enflâme.
Au milieu des Jeux & des Ris,
Pour me plaire,
Toutes viennent m'offrir le Prix
De Cythere.

LA GÉORGIENNE.

Chaque Amant a droit de me plaire,
Sans jamais m'éprouver contraire;
Je n'ai ni haine, ni mépris,
Ni colere;
Et j'accorde toujours le Prix
De Cythere.

L'ESPAGNOL.

Vain reſpect, tu n'es qu'une injure;
Je ſerai plus hardi, j'en jure.
On eſt, quand on eſt bien épris,
Téméraire.
Je ne manquerai plus le Prix
De Cythere.

LA FRANÇOISE.

Tous mes jours ſont des jours de Fêtes,
Chaque inſtant étend mes conquêtes;
Dans tous les cercles de Paris
Je ſçais plaire;
N'eſt-ce pas obtenir le Prix
De Cythere?

LE FRANÇOIS.

Volupté douce & paſſagere,
Je t'atteins d'une aîle legere.
Au milieu des Jeux & des Ris,
Sans myſtere,
Je cueille à tout moment le Prix
De Cythere.

LE SAUVAGE, *à la Sauvagesse.*

On couronne, charmante Aurore,
Un amour que tu fis éclore ;
Sans toi, peut-on bien être épris ?
O ma chere !
C'est à toi que je dois le Prix
De Cythere.

LA SAUVAGESSE.

L'un à l'autre jamais contraire,
Nous cherchons en tout à nous plaire ;
Le beau feu qui nous rend épris
Est sincére :
Notre amour est pour nous le Prix
De Cythere.

Appliquez-vous, beau Mousquetaire ;
A bien aimer, plûtôt qu'à plaire ;
Etre fidelle à son Iris,
Et se taire :
C'est ainsi qu'on obtient le Prix
De Cythere.

Un Epoux adjudicataire,
De sa femme est propriétaire ;
Mais quelqu'un de ses bons amis,
Locataire,
A son insçû, cueille le Prix
De Cythere.



Belles, dont le cœur mercénaire
Ose abuser du don de plaire,
Qui met les faveurs de Cypris
A l'enchere,
N'a pas droit de prétendre au Prix
De Cythere.

✕

Si tu sers un Objet sévere,
Tendre Amant, sois soumis, espere;
Pour triompher de ses mépris,
Persévere.
Un jour vient qu'on obtient le Prix
De Cythere.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregistré le 16 Mai suivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

DON QUICHOTE
CHEZ
LA DUCHESSE,
BALLET COMIQUE
EN TROIS ACTES;

Représenté pour la premiere fois par l'Académie Royale de Musique, le 12 Février 1743.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 24 sols, avec la Musique.



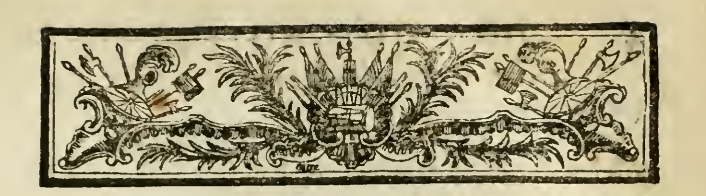
A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

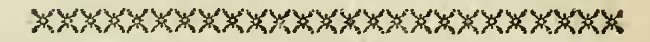


ACTEURS.

DON QUICHOTE.
SANCHO.
ALTISIDORE, *Suivante de la Duchesse*
UNE PAYSANNE.
CHASSEURS ET PASTRES.
SUIVANTES DE LA DUCHESSE.
DOMESTIQUES DE LA DUCHESSE,
Représentant,
MERLIN, } *Enchanteurs.*
MONTESINOS, }
AMANS ET AMANTES *enchantés.*
DÉMONS.
JAPONNOIS.
JAPONNOISES.



DON QUICHOTE CHEZ LA DUCHESSE, *BALLET COMIQUE.*



ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

Bruit de chaſſe, SANCHO *pourſuivi par un Ours.*

AU ſecours, au ſecours.
Un monſtre en furie,
Veut trancher mes jours;
Fuyons, fuyons ſa barbarie.

Au ſecours, au ſecours.
(*Appercevant l'Ours.*)
Je le vois ! ... Tout mon ſang ſe glace.
Ah ! malheureux Sancho ! ciel ! où fuir ? où courir ?
Je vais périr.
Ah ! la maudite chaſſe !

SCENE II.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *tuant l'Ours.*

EXPIRE ſous mes coups, diſcourtois Enchanteur.
Mon bras au défaut du tonnerre,
De monſtres ſçait purger la terre.

SANCHO, *fierement.*

Tout cede à notre valeur.

SCENE III.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *à ALTISIDORE.*

J'AI vaincu le Géant; vivez, Altiſidore ;
Jamais en vain on ne m'implore.

ALTISIDORE.

Un Géant !

SANCHO.

Ces Géans malins
A leur gré changent de figure ;
Un jour transformés en moulins,
Ils nous ont disputé l'honneur d'une aventure.

ALTISIDORE.

Pour ce triomphe, heureux vainqueur,
Non, ce n'est pas assez de ma reconnoissance.
(A part.)
Feignons, pour l'arrêter, une amoureuse ardeur.
(Haut.)
Un sentiment plus doux vous rend cher à mon cœur.

DON QUICHOTE.

La gloire d'un bienfait en est la récompense :
Adieu, je pars content.

ALTISIDORE & SANCHO.

<table><tr><td rowspan="2">Quoi !</td><td>Vous quittez</td><td rowspan="2">ces lieux !</td></tr><tr><td>Nous quittons</td></tr></table>

DON QUICHOTE.

Je pars en Héros glorieux.

ALTISIDORE & SANCHO.

<table><tr><td rowspan="2">Quoi !</td><td>Vous quittez</td><td rowspan="2">ces lieux !</td></tr><tr><td>Nous quittons</td></tr></table>

ALTISIDORE.

Où regnent les plaisirs ;

SANCHO.

Où regne l'abondance ?

DON QUICHOTE.

Je suis de mes exploits comptable à l'Univers ;
Dans le sein du repos je ternirois ma gloire.
Non, non, je dois voler de victoire en victoire,
Les plaisirs sont pour moi plus honteux que les fers.
Je vais remplir ma destinée.

SANCHO.

Il n'est rien tel que de jouir.

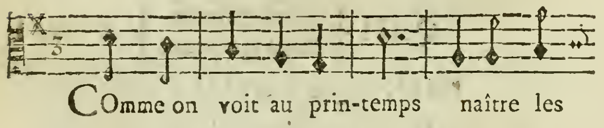
DON QUICHOTE.
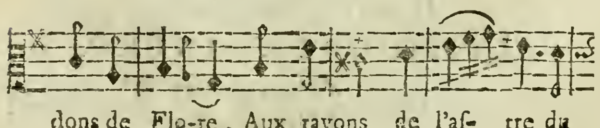
Je vais mériter Dulcinée.
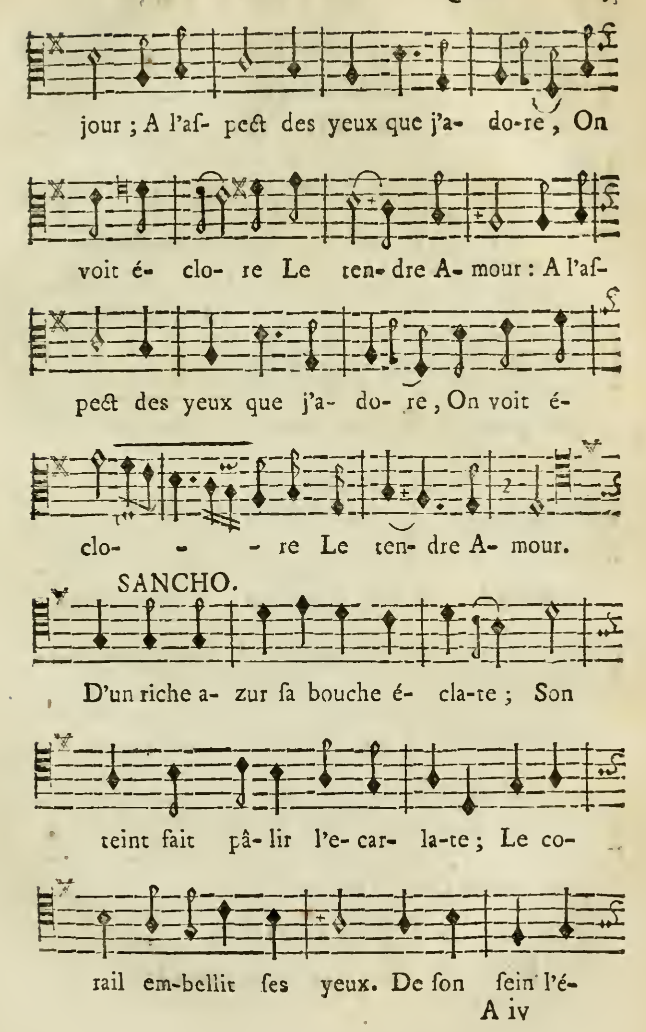
ALTISIDORE, *tendrement.*

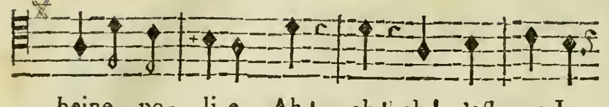
Eh ! quoi ! tout autre bien ne peut vous éblouir !

DON QUICHOTE.

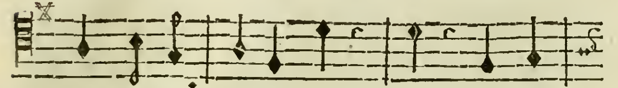




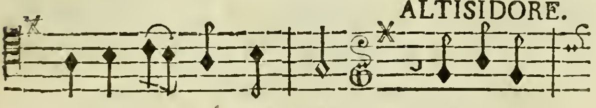

jour ; A l'aſ- peɛt des yeux que j'a- do-re, On
voit é- clo- re Le ten- dre A- mour : A l'aſ-
peɛt des yeux que j'a- do- re, On voit é-
clo- - - re Le ten- dre A- mour.
SANCHO.
D'un riche a- zur ſa bouche é- cla-te ; Son
teint fait pâ- lir l'e- car- la-te ; Le co-
rail em-bellit ſes yeux. De ſon ſein l'é-



beine po- li-e... Ah ! ah ! ah ! c'eſt une In-
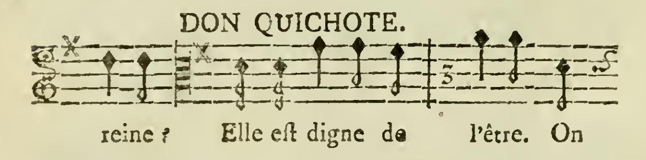


fante accom- pli- e. Rien , rien , rien n'eſt



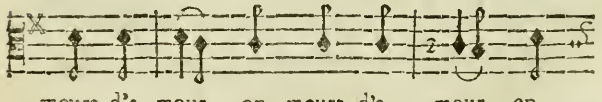
ALTISIDORE.

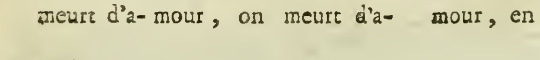
ſi par- fait ſous les cieux. Eſt- elle



DON QUICHOTE.

reine ? Elle eſt digne de l'être. On





meurt d'a- mour , on meurt d'a- mour , en



la voyant pa- roître.

ALTISIDORE.

Hélas ! que ſon ſort eſt heureux !

(A Don Quichote.)
Mais s'il faut en ce jour que le ciel nous ſépare,
Du moins voyez les jeux
Que la Ducheſſe vous prépare.
Habitans de ces forêts,
Du vainqueur célébrez la gloire;
Son bras plus ſûr que nos traits,
Remporte une illuſtre victoire.

SCENE IV.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO, PASTRES.

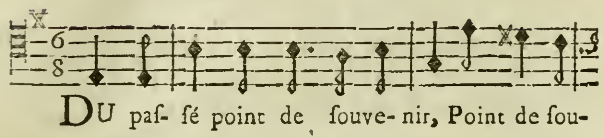
CHŒUR.

CHANTONS tous
Un Héros indomptable,
Auſſi vaillant qu'aimable;
Rien n'échape à ſes coups.
Ce vainqueur
Eſt le rempart des Belles;
Et des Géans rebelles
Son bras eſt la terreur.
Dans nos bois,
Célébrons mille fois
Et ſon amour, & ſes brillans exploits.
La beauté qui l'enflamme
Regne ſeule en ſon ame;
Il ne la vit jamais.

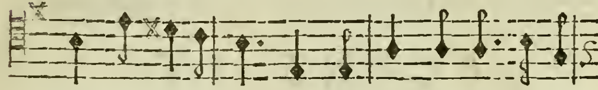
C'eſt la fleur des amans parfaits.
Chantons tous, &c.

(On danſe.)

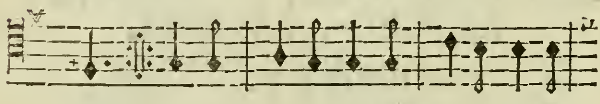
SANCHO.



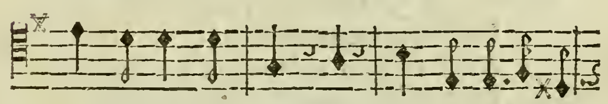
DU paſ- ſé point de ſouve- nir, Point de ſou-



ci pour l'ave- nir, Au préſent il faut s'en te-



nir. Je veux ri-re, je veux boire, Aimer



quand le cœur m'en dit: Bon, bon; cela me ſuf-



fit. Bien moins de gloire, Plus de pro- fit.

(On danſe.)



SCENE V.

Les Acteurs précédens, UNE PAYSANNE.

SANCHO, *à Don Quichote, appercevant la Paysanne.*

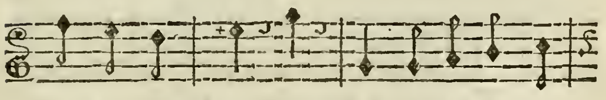
SEIGNEUR, ô favorable jour !
L'Infante Dulcinée arrive avec sa Cour.

ALTISIDORE & DON QUICHOTE.
L'Infante Dulcinée !

SANCHO, *bas à Altisidore.*
Il faut user d'adresse
Pour le fixer en ce séjour.
(*A la Paysanne*)
Recevez mon hommage, adorable Princesse.

LA PAYSANNE.







DON QUICHOTE.

C'eſt une villageoiſe !

SANCHO.

O ciel ! les Enchanteurs
A vos yeux cachent-ils ſes charmes ?

DON QUICHOTE.

Quoi ! c'eſt l'objet divin à qui je rends les armes !

SANCHO.

Dulcinée enleve les cœurs.

SANCHO ET LE CHŒUR.

Son éclat éblouit, tout reſſent ſon empire.

LA PAYSANNE.

Finiſſez, je ne veux pas rire.

ALTISIDORE.

Que d'attraits ! que d'eſprit !
Malgré moi, je l'admire.
Ah ! mon cœur en ſoupire
De honte & de dépit.
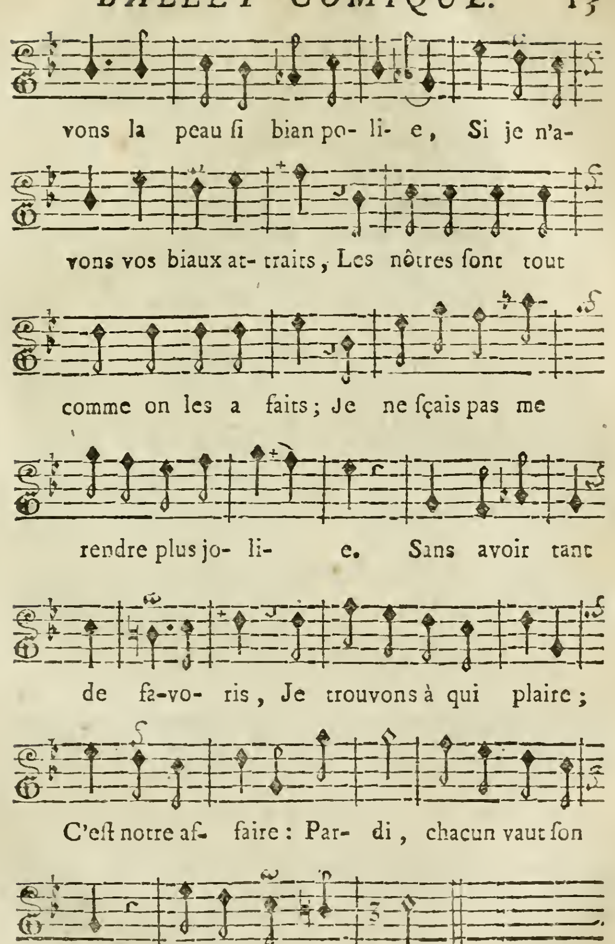
LA PAYSANNE.



TRe-dame ! Ma- dame, Point tant de mé-
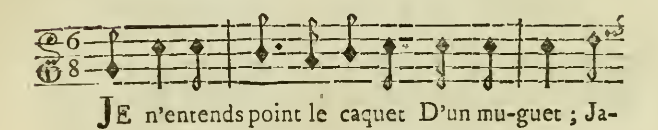


pris ; Chacun vaut ſon prix. Si je n'a-


vons la peau si bian po- li- e, Si je n'a-
vons vos biaux at- traits, Les nôtres sont tout
comme on les a faits; Je ne sçais pas me
rendre plus jo- li- e. Sans avoir tant
de fa-vo- ris, Je trouvons à qui plaire;
C'est notre af- faire: Par- di, chacun vaut son
prix, chacun vaut son prix.

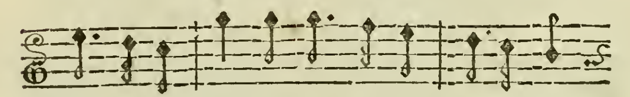
DON QUICHOTE, *se jettant aux genoux de la Paysanne.*

O miracle de la Nature !
Malgré l'effort d'un Enchanteur,
Don Quichote vous jure
Une éternelle ardeur.
Vous guidez mon bras & mon cœur,
Ce fer confondra l'imposture.
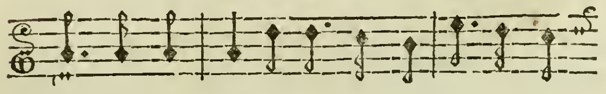
LA PAYSANNE.



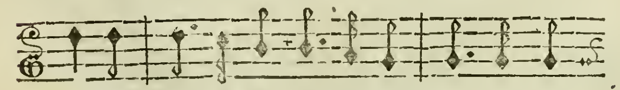
JE n'entends point le caquet D'un mu-guet ; Ja-



mais frelu- quet Coquet N'enti- cha ma var-
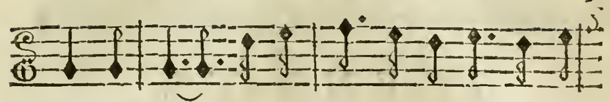


tu D'un fê tu. Je suis sans re- proche ; Si



l'on m'approche, Je poche Les yeux ; Adres-

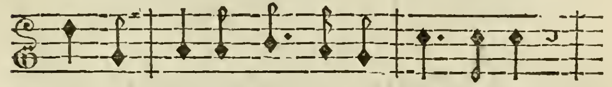




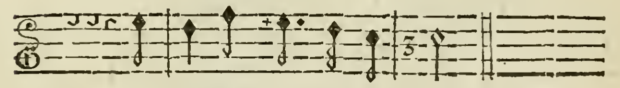
ſez-vous mieux. Les Biau-tés de la vil-le, D'hi-



meur plus ci- vile, Plus poliment Recevront un ga-



lant. Je n'avons point ce ta- lent : Vraiment !



Je n'avons point ce ta- lent.

DON QUICHOTE.

Vous fuyez ! ô douleur mortelle !
Je vous ſuivrai par-tout, cruelle.

SCENE VI.

MERLIN, DON QUICHOTE, SANCHO, ALTISIDORE, LE CHŒUR.

MERLIN, *à Don Quichote.*

ARRÊTE, tu pourſuis en vain
Une Princeſſe infortunée ;
Reconnois la voix de Merlin,
Va, chez Monteſinos, délivrer Dulcinée.
Mille coups redoublés ſur le brave Sancho,
Déſenchanteront cette Belle.
Eſpere tout d'un Ecuyer fidéle,
Qui va faire éclater ſon zéle
Pour l'Infante du Tobozo.



SCENE

SCENE VII.

SANCHO, DON QUICHOTE, ALTISIDORE, LE CHŒUR.

SANCHO.

NENNI, nenni ; ce n'eſt qu'un badinage :
Monſieur Merlin, chacun répond pour ſoi.

CHŒUR.

Quel honneur pour Sancho! quel brillant avantage!

DON QUICHOTE.

Mon ſort ne dépend que de toi.

SANCHO.

Bon ! bon ! ce n'eſt qu'un badinage.

DON QUICHOTE.

Une Iſle ſera ton partage.

SANCHO.

Quand vous me feriez Prince ou Roi,
En pareil cas, chacun répond pour ſoi.

DON QUICHOTE.

Mon bras va te punir d'un refus qui m'outrage.

SANCHO.

Aie, aie, aie.

ALTISIDORE, *retenant Don Quichote.*

Arrêtez.

SANCHO, *tremblant de peur.*

Qu'exigez-vous de moi ?

DON QUICHOTE.

Mon bonheur ſera ton ouvrage.

SANCHO.

J'enrage.

CHŒUR.

Quel honneur pour Sancho! quel brillant avantage!

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre répréſente l'entrée de la caverne de MONTESINOS.

SCENE PREMIERE.

DON QUICHOTE.

SÉJOUR funeſte, où regne la terreur;
Devenez, s'il ſe peut, plus redoutable encore;
Vous ne m'inſpirez point d'horreur:
Vous renfermez la Beauté que j'adore.

SCENE II.

SANCHO, DON QUICHOTE.

SANCHO.

TOus vos malheurs vont prendre fin.
Je viens d'xécuter moi-même,

L'ordre inhumain
De Merlin,
J'en ſens encore une douleur extrême.

DON QUICHOTE.

Ami Sancho, le ſuccès eſt certain.

SCENE III.

ALTISIDORE, DON QUICHOTE, SANCHO.

ALTISIDORE.

SEIGNEUR, quel deſſein téméraire
Vous fait braver les horreurs du trépas?
Fuyez ces lieux.

DON QUICHOTE & SANCHO.

La gloire a pour {moi / nous} trop d'appas.

ALTISIDORE.

Arrêtez, arrêtez, je ne dois plus vous taire
Un feu trop longtemps combattu;
L'amour eſt foibleſſe ou vertu,
Tout dépend du choix qu'on ſçait faire.
La victoire & l'honneur illuſtrent votre bras;

Des rivages brillans, où se leve l'Aurore,
Le bruit de vos exploits m'attire en ces climats;
Et sous le nom d'Altisidore,
La Reine du Japon vous offre ses États.

SANCHO.

Seigneur, ne les refusons pas.

DON QUICHOTE.

Qu'entends-je! ô Reine infortunée!

ALTISIDORE.

N'exposez point vos jours, oubliez Dulcinée.

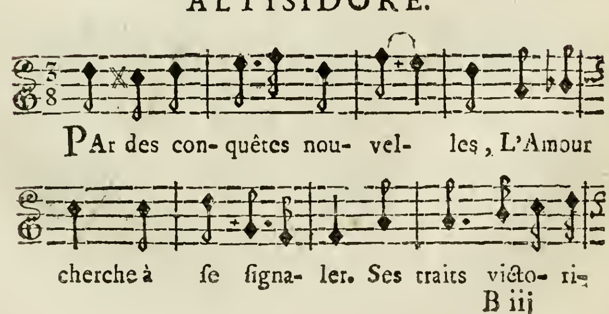
DON QUICHOTE.
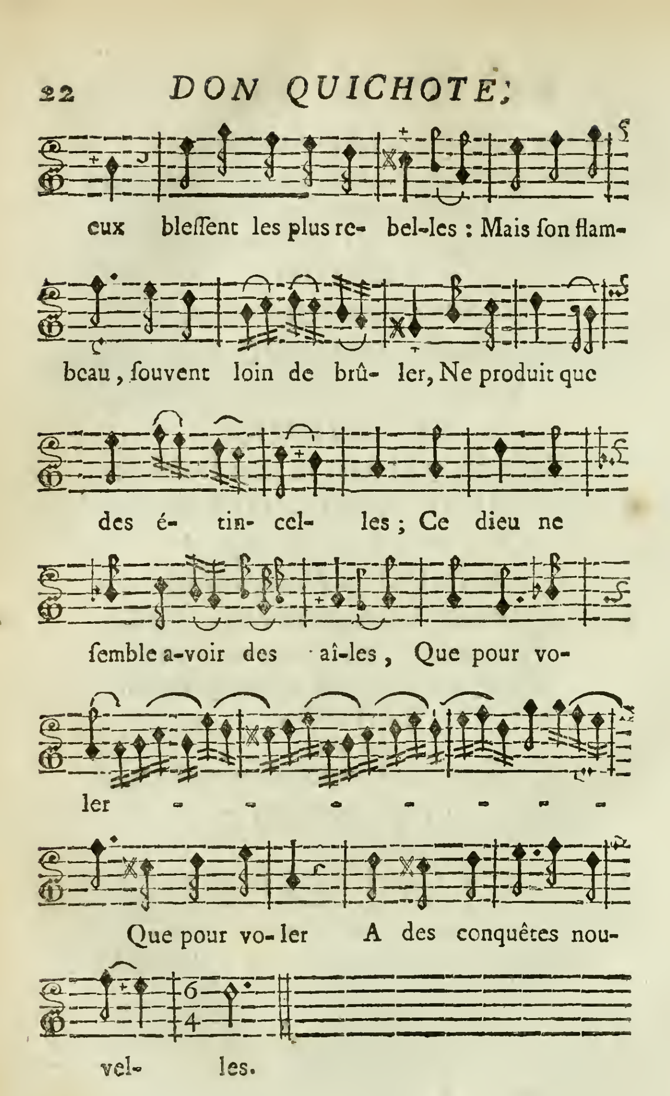
Qui peut oublier ses appas?

SANCHO, *à Don Quichote.*

D'un vain espoir, votre grand cœur s'amuse;
Vous perdez tout, songez-y bien.
Quelque chose vaut mieux que rien.
Qui refuse,
M'use;
Quelque chose vaut mieux que rien.

ALTISIDORE.




eux blessent les plus re- bel-les : Mais son flam-
beau, souvent loin de brû- ler, Ne produit que
des é- tin- cel- les ; Ce dieu ne
semble a-voir des aî-les, Que pour vo-
ler - - - - - - -
Que pour vo- ler A des conquêtes nou-
vel- les.
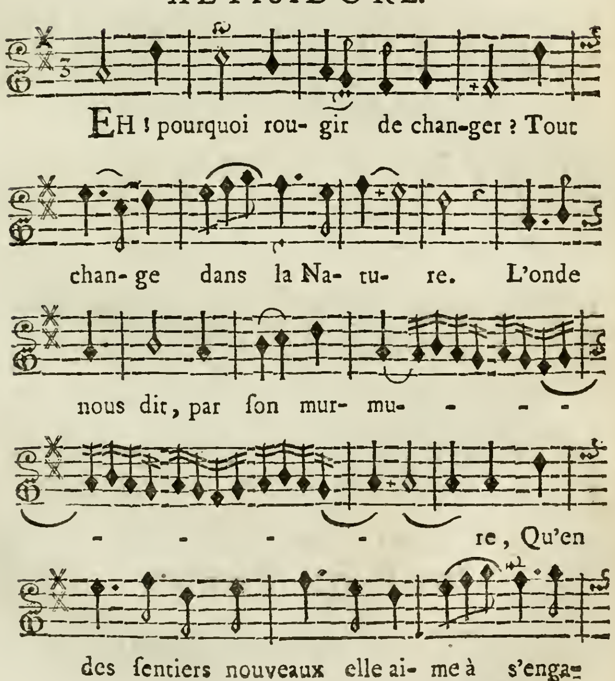
SANCHO, *à Don Quichote.*
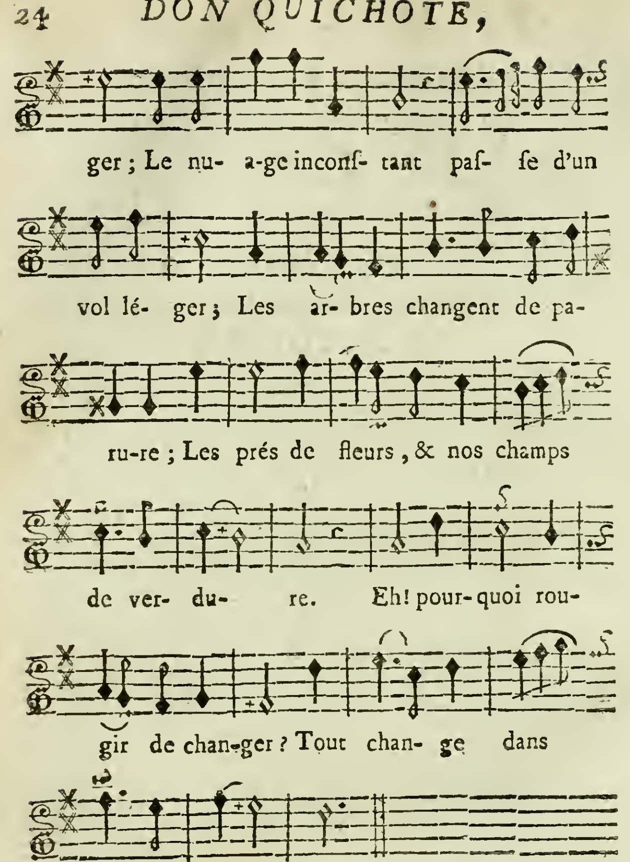
La Fortune à nous vient s'offrir,
Ne ſuivons plus une chimere :
Cette Princeſſe eſt votre affaire,
Il vaut mieux tenir que courir.

DON QUICHOTE.

Je ne ferai jamais parjure.

ALTISIDORE.





DON QUICHOTE.

Non, rien ne peut me dégager.

ALTISIDORE.

C'en eſt aſſez, Ingrat ; inſulte à ma tendreſſe :
Mais, crains ma fureur vengereſſe.
Que, juſqu'au tombeau,
La Lune gouverne
Toujours ton cerveau ;
Qu'à tes yeux tout château
Se change en taverne ;
Que l'on y berne
Ton Ecuyer Sancho,
Et périſſe dans la caverne
Ton Infante du Toboſo.

DON QUICHOTE.

Quelle fureur !

SANCHO.

Quel vertigo !

SCENE IV.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE.

QUE je plains ſa foibleſſe ! ... (*A Sancho.*) Achevons l'aventure.

SANCHO.

Je ſuis, pour vous ſervir, plein d'audace & d'ardeur.

(*Appercevant un Nain.*)
O Ciel! Quelle horrible figure!
Sauvons-nous.

DON QUICHOTE.

Un Nain te fait peur!
Combats ce vil objet que ma valeur méprise.

SANCHO, *mourant de peur.*

Il n'appartient qu'à vous de finir l'entreprise :
A tout Seigneur,
Tout honneur.

DON QUICHOTE.

Lâche, que devient ton audace ?

SANCHO, *tirant son épée.*

Allons donc.... A bon chat, bon rat.
Mais quel charme nouveau m'arrête en cette place?
L'Enchanteur ne veut pas que je sois du combat.

DON QUICHOTE.

Eh! bien, ouvrons-nous un passage.
(*Des flammes s'opposent à Don Quichote, & le Nain devient Géant.*)
Je trouve un ennemi digne de mon courage.

SANCHO, *épouvanté.*

Un vrai Géant! C'est fait de nous.
(*Il allonge de grandes estocades en se reculant.*)
Ferme, Seigneur; je suis à vous :
Point de quartier; fort bien : nous avons l'avantage.

SCENE V.

MONTESINOS, AMANS ET AMANTES *enchantés*, DON QUICHOTE, SANCHO.

Le Géant disparoît au bruit du tonnerre, & le Theátre représente l'intérieur de la caverne de Montesinos ; on y voit une figure de Paysanne. Les Amans & les Amantes paroissent enchantés dans differentes attitudes.

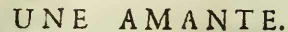
(*Symphonie qui annonce un désenchantement.*)

MONTESINOS.

DON Quichote est vainqueur, un nouveau jour me luit.
Amans, qui languissez dans un triste esclavage,
Renaissez, le charme est détruit.
(*Les Amans & les Amantes s'animent au bruit d'une symphonie douce.*)
A ce Héros rendez hommage.

CHŒUR *des Amans & des Amantes.*

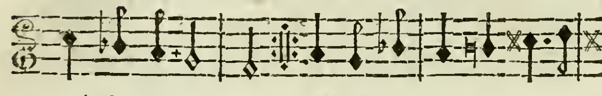
Liberté, liberté.
A ce Héros rendons hommage ;
Il triomphe & nous dégage
D'une affreuse captivité.
Liberté, liberté. (*On danse.*)



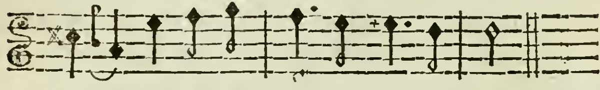
UNE AMANTE.
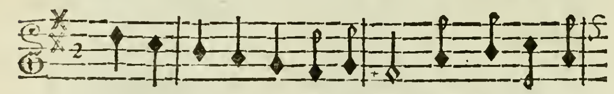


DE tous les amans du vieux temps, La constance é-



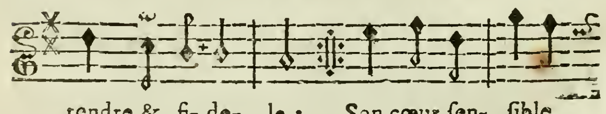
toit le parta- ge. L'Amour ne suit plus cet u-



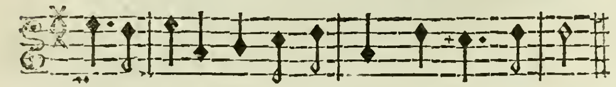
sa-ge ; On ne voit plus de longs romans.



Ainsi que les preux Ama- dis, Don Quichote est



tendre & fi- de- le : Son cœur sen- sible

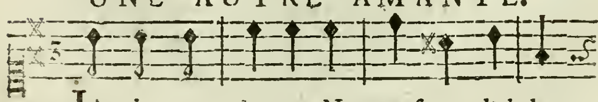


se mo-dele Sur les A- mans du temps ja- dis.

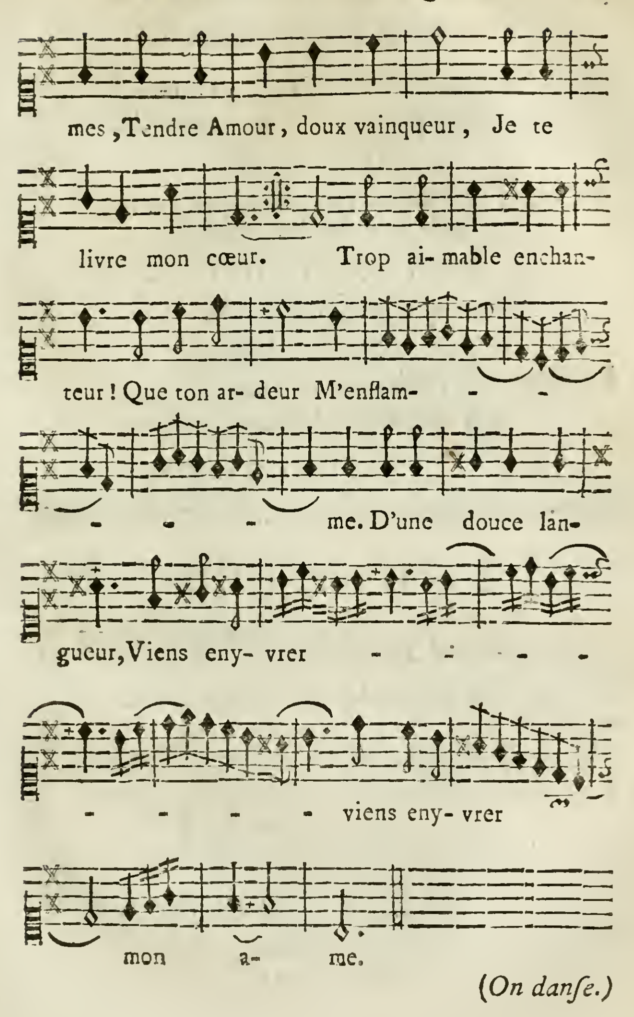
(On danse.)



UNE AUTRE AMANTE.



JAmais tes charmes Ne causent d'al- lar-


mes, Tendre Amour, doux vainqueur, Je te
livre mon cœur. Trop ai- mable enchan-
teur! Que ton ar- deur M'enflam- - -
- - - me. D'une douce lan-
gueur, Viens eny- vrer - - - - -
- - - - viens eny- vrer
mon a- me.

(On danse.)

DON QUICHOTE.

Vos jeux n'ont rien qui m'intéresse ;
Je n'y vois point l'objet de ma tendresse.

MERLIN.

Infortuné vainqueur, ton espoir est trahi ;
Sancho n'a point obéi.

DON QUICHOTE.

Il faut que le traître périsse.

MERLIN.

Laisse-moi le punir.

SANCHO, *à Don Quichote.*

Seigneur, ne croyez pas....

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, DÉMONS.

MERLIN, *à Don Quichote.*

Tous ces Démons, au défaut de son bras,
Vont servir tes amours, & faire son supplice.
(Aux Démons.)
Qu'il frémisse,
Gémisse ;
Frappez, frappez fort ;
Qu'il tombe,
Succombe

Sous votre effort.
Frappez, frappez fort.
(Les Démons battent Sancho.)

CHŒUR DE DÉMONS.

Qu'il frémisse,
Gémisse,
Frappons, frappons fort;
Qu'il tombe,
Succombe
Sous notre effort.
Frappons, frappons fort.

SANCHO, *tombant sous les coups.*
A l'aide, je suis mort.

DON QUICHOTE.
D'où vient qu'en ce moment le charme dure encore?

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, ALTISIDORE.

ALTISIDORE, *tenant une baguette magique à la main.*

INGRAT, connois Altisidore.
Accourez à ma voix, Ministres des Enfers,
Transportez Dulcinée au bout de l'Univers.
(Des Démons enlevent la figure de la Paysanne.)

Aux Enchanteurs , aux Démons , aux Amans & Amantes.

Fuyez , obéissez à mon pouvoir suprême.

SCENE VIII.

ALTISIDORE, DON QUICHOTE, SANCHO.

ALTISIDORE, *à Don Quichote.*

Je vais l'exercer sur toi-même ;
(A Sancho.)
Prends la forme d'un Ours; & toi, d'un Singe affreux.
(Elle les touche de sa baguette.)

SANCHO.

Hélas ! qu'ai-je fait, malheureux !

DON QUICHOTE.

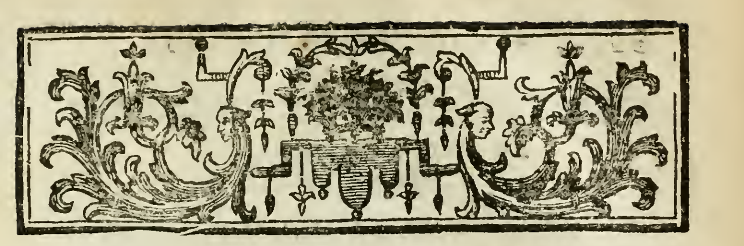
Quelle rigueur extrême !

ALTISIDORE.

Vous seuls reconnoîtrez vos traits ;
Allez, monstres nouveaux , errer dans les forêts.

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

Le Théâtre repréſente les Jardins de la DUCHESSE.

SCENE PREMIERE.

SUIVANTES DE LA DUCHESSE, *qui feignent de prendre Sancho pour un Singe* ; SANCHO.

CHŒUR *des Suivantes de la Ducheſſe.*

LE gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

SANCHO.

Je ne ſuis plus Sancho, fatale deſtinée !
Hélas ! je fuis, ſans ſçavoir où.

CHŒUR.

Le gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

SANCHO.

Maudite ſoit la Dulcinée,
Dont mon maître eſt devenu fou.

CHŒUR.

Le gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

UNE SUIVANTE *de la Ducheſſe.*

Voyons, voyons ce qu'il ſçait faire :
Aimable Singe, approchez-vous :
Sautez, ſautez ; il paroît aſſez doux.
Sautez pour Dulcinée.* Ah ! qu'il eſt en colere !

* *Sancho paroît en fureur au nom de Dulcinée.*



SCENE II.

Les Acteurs précédens, DON QUICHOTE.

CHŒUR, *appercevant Don Quichote.*

Un Ours en fureur vient à nous !
Fuyons tous.

DON QUICHOTE.

Que mon destin est déplorable !

CHŒUR.

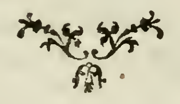
Quel heurlement épouventable !

DON QUICHOTE.

Tout tremble à mon aspect !

CHŒUR.

Fuyons tous, fuyons tous.



SCENE III.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE.

EN vain l'Enfer me déclare la guerre :
Qu'Altisidore allume le tonnerre ;
Brillant Soleil de mes amours ,
C'est vous que j'aimerai toujours.

SANCHO.

Voilà le fruit de votre ardeur constante.
Que m'importoit , hélas !
La liberté de votre Infante ?
Sur moi tous les Démons ont exercé leurs bras :
Pour comble de maux on m'enchante.

DON QUICHOTE.

N'aigris point mes douleurs.

SANCHO.

Pouvez-vous , sans remords ,
Accabler de mépris la Reine des Pagodes ,
Qui vient exprès des Antipodes ,
Pour nous offrir son cœur & ses trésors ?

DON QUICHOTE.

Des Géans j'excite l'envie ;

Des Reines j'excite l'amour.
Tel eſt le deſtin de ma vie.

SANCHO.

Un trône offert mérite du retour.

DON QUICHOTE.

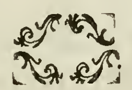
Je renonce au diadême,
S'il faut trahir ma foi.
La couronne eſt au Sort, mes vertus ſont à moi :
Je ne devrai ma grandeur qu'à moi-même.

SANCHO.

Quel vain ſcrupule vous retient ?
Il faut aimer, quand on nous aime :
Le plaiſir eſt le bon ſyſtême ;
Prenez le temps comme il vient.

DON QUICHOTE.

Mais j'apperçois Altiſidore.



SCENE IV.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *à Altiſidore.*

AH ! rendez moi la Beauté que j'adore.

ALTISIDORE.

Non, non, ne l'eſpere jamais ;
Je viens jouir de tes regrets.

SANCHO.

Permettez que pour moi du moins je vous implore.

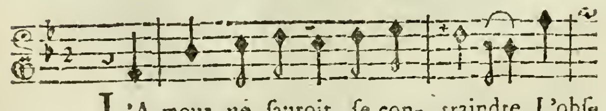
ALTISIDORE.

Non, non, ne l'eſpere jamais.

DON QUICHOTE.

Si j'ai ſauvé vos jours, quel prix de mes bienfaits !

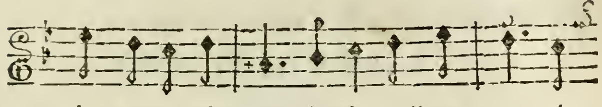
ALTISIDORE.



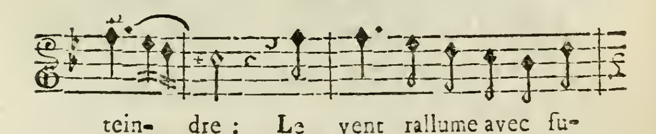
L'A-mour ne ſauroit ſe con- traindre, L'obſ-



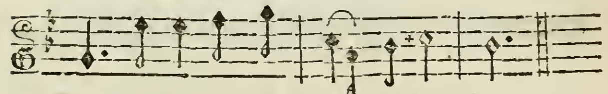
tacle irrite encor l'ar- deur ; Le vent ral-



lume a-vec fu reur Le feu qu'il ne peut é-



tein- dre : Le vent rallume avec fu-



reur Le feu qu'il ne peut é- tein- dre.

Vous allez habiter des déserts pleins d'horreur.

SANCHO.

Nous y mourrons de faim, de soif, & de frayeur.

DON QUICHOTE.

Mon amour m'y suivra.

SANCHO.

Fortune trop cruelle !

ALTISIDORE.

Vengeons-nous mieux d'un cœur rebelle.

(A Don Quichote.)

Crains pour l'objet de tes amours.

DON QUICHOTE.

En dût-elle périr, je l'aimerai toujours.

SANCHO.

Mais nous périrons avec elle ;
Vous nous assassinez par votre amour constant :
Aimez la moins, puisque vous l'aimez tant.

ALTISIDORE, *feignant de la surprise.*

Ciel ! Merlin en ces lieux s'avance !

SCENE V.

MERLIN, DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

MERLIN, *à Altisidore.*

CESSE d'opprimer l'innocence.
(Montrant Don Quichote.)
Contente-toi des maux qu'il a soufferts,
Et respecte un Héros utile à l'Univers.

(Il touche Don Quichote & Sancho de sa Baguette.)

ALTISIDORE.

Quel charme détruit ma puiſſance !

MERLIN.

Merlin protege les Héros.

SANCHO.

Monſieur Merlin, vous venez à propos ;
Mais ne me chargez plus des deſtins d'une Infante.

MERLIN, *à Don Quichote.*

Ta flamme ſera triomphante.
Tu peux punir qui vouloit t'ourrager :
Que l'ingrate à ſon tour gémiſſe.

DON QUICHOTE.

Ce n'eſt qu'en pardonnant que l'on ſçait ſe venger,
Et les cœurs criminels renferment leur ſupplice.

ALTISIDORE.

Un trait ſi généreux me force à t'admirer ;
Mes yeux s'ouvrent enfin ; je vois mon injuſtice :
C'eſt à moi de la réparer.

ALTISIDORE, ET MERLIN.

Fidele amant, ta peine ceſſe,
Et ton amour triomphe après tant de combats :
Vas au Japon retrouver ta Princeſſe,

Avec cette Beauté, regne sur {mes / ses} États.

Merlin montre Altisidore.

DON QUICHOTE.

O bel Astre ! ce jour finit notre martyre.

MERLIN.

Calmons aussi le trouble de Sancho ;
Avec l'Isle qu'il désire,
Un jour il obtiendra l'Infante de Congo.

DON QUICHOTE.

On te donne une Infante, & j'obtiens un Empire ;
Rends grace à ma valeur.

SANCHO.

Tel maître, tel valet.
Si ma fortune est un peu mince,
Si je ne suis ni Roi ni Prince,
Je ne serai pas moins le fait
De ce rare & charmant objet.
La renommée
N'est que fumée ;
Tout ce qui reluit n'est pas or :
Mon cœur tout seul vaut un trésor.

ALTISIDORE, *à Don Quichote.*

Ma suite va vous rendre hommage :
Moi-même avec plaisir je suivrai votre loi.
Habitans du Japon, connoissez votre Roi ;
Chantez ses feux, célébrez son courage.

SCENE XVI. *& derniere.*

Les acteurs précédens, JAPONNOIS, JAPONNOISES.

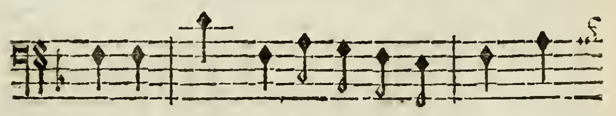
CHŒUR.

CHANTONS ſes feux, célébrons ſon courage :
Que la gloire de ſes exploits
Vole d'âge en âge.
Qu'il regne & nous donne des loix.

UN JAPONNOIS.
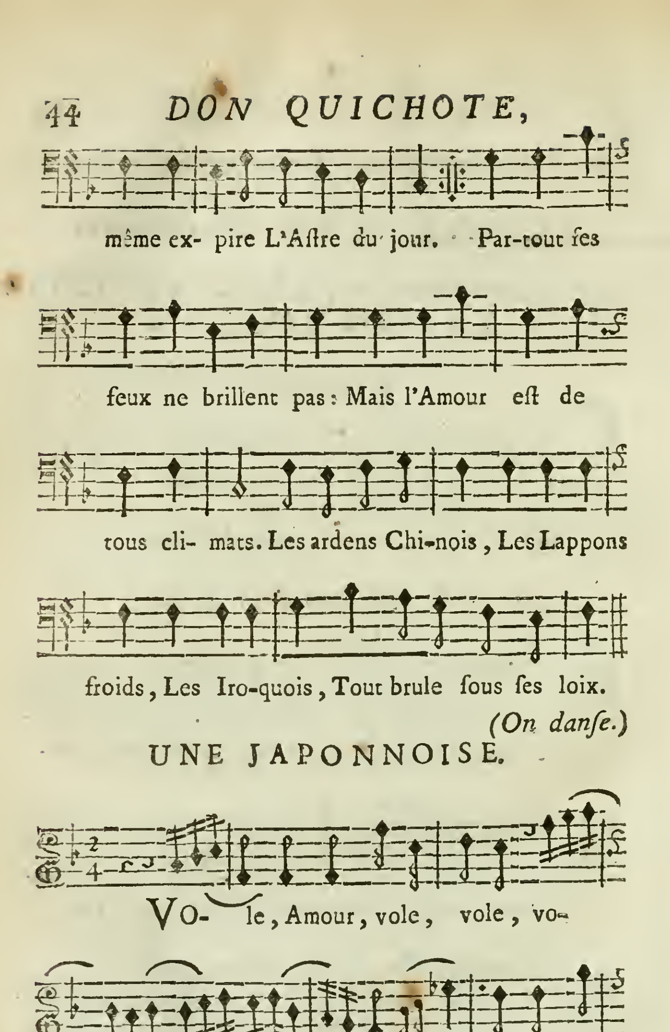


FLambeau des cieux, ta fé- conde chaleur A-



nime moins qu'une amoureuſe ar- deur ; Tout
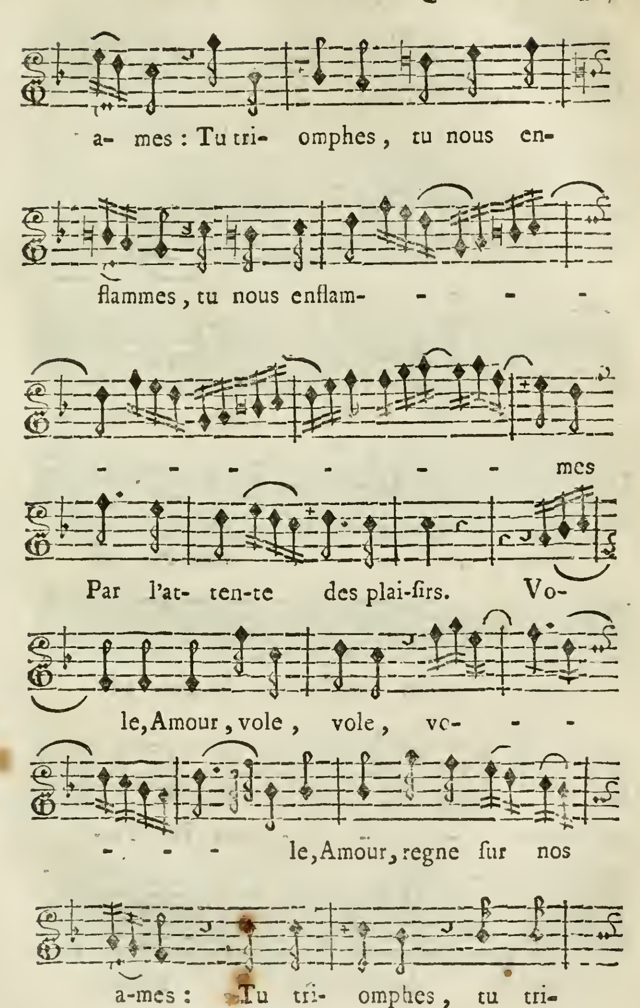


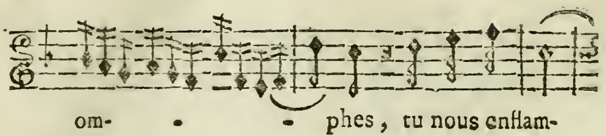
reconnoît l'em- pire De l'A- mour, Où



(On danſe.)

UNE JAPONNOISE.


a- mes : Tu tri- omphes , tu nous en-
flammes , tu nous enflam- - - - -
- - - - - - mes
Par l'at- ten-te des plai-firs. Vo-
le, Amour , vole , vole , vo- - -
- - - le, Amour, regne fur nos
a-mes : Tu tri- omphes , tu tri-



om- - - phes, tu nous enflam-

- - - - - -

- - mes, Vole, vole, tu nous en-

flam- - - - mes Par l'at-

ten- te des plai- ſirs, Tu nous en-

flam- - - - mes Par l'at-

ten- te des plai- ſirs. Fais du-



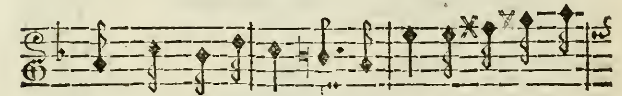
rer longtemps notre y-vreſſe ; L'art char- mant de



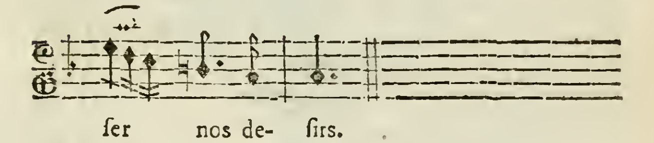
la ten- dreſſe Eſt l'art d'amu- ſer nos de-



ſirs ; L'art char- mant de la ten- dreſſe



Eſt l'art d'amu- ſer nos de-ſirs , Eſt l'art d'amu-



F I N.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

Catalogue de Musiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amusement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 Parties,	12 l.
La Toilette de Vénus dressée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre Danses, Vaudevilles, 10 Parties,	12 l.
Le Passe-tems agréable & divertissant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres. 10 Parties,	12 l.
Les Desserts des petits Soupers de Madame de ... 10 Parties,	12 l.
L'Année Musicale, contenant un Recueil de jolis Airs, Parodies, en 20 Parties formant 2 vol *in*-8°.	24 l.
Les mille & une Bagatelles en 28 Parties,	33 l. 12 f.
Les Thémiréïdes, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 Parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant,	3 l. 12 f.
Amusemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chansons nouvelles à danser, 2 Parties,	2 l. 8.
Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danses, Parodies chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique, & de l'Opera-Com. 17 Parties, chaque Partie se vend séparément,	1 l. 4 f.
Recueil de Menuets, Contre Danses & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoise & Italienne, 13 parties.	15 l. 12 f.
Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Musique,	3 l. 12 f.
Airs choisis des Troqueurs,	1 l. 4 f.
Ariettes du Médecin d'Amour,	2 l. 8 f.
Ariettes de l'Heureux Déguisement,	2 l. 8 f.
La Musique de la Pipée,	1 l. 10 f.
Ariettes de Blaise le Savetier,	1 l. 4 f.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé,	1 l. 4 f.
Le Recueil de Chansons de Vadé, noté.	1 l. 4 f.
Le Dessert des petits Soupers agréables, ou le Postillon sans chagrin,	1 l. 4 f.
Ariettes de la Bohemienne de la Comédie Italienne, 2 parties.	5 l. 12 f.
Airs choisis de la Bohemienne de l'Opera Comique,	1 l. 4 f.
Ariettes du Chinois,	2 l. 8 f.
La Musique de la Fille mal gardée,	1 l. 16 f.
Vaudevilles & Ariettes des Indes dansantes,	1 l. 4 f.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Rosette,	1 l. 10 f.
Vaudevilles d'Omphale, & de Bastien & Bastienne,	1 l. 4 f.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties.	6 l. 18 f.
Musique de la Soirée des Boulevards,	1 l. 4 f.
Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards,	1 l. 4 f.
La Folie du jour, ou les Portraits à la Mode, Vaudeville & Contre-Danse,	12 f.
Musique des Airs d'Acajou,	2 l. 8 f.
Musique des Nymphes de Diane,	2 l. 8 f.
Musique de Cythere assiegé,	1 l. 16 f.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danses, 4 parties.	4 l. 16 f.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties.	3 l. 12 f.
Amusemens en Duo pour les Vielles, Musettes, Haut-bois, Violons, Flutes, en 6 parties,	7 l. 4 f.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boissi.	1 l. 4 f.
Choix de différents morceaux de Musique, 2 parties.	2 l. 8 f.
L'Yvrogne corrigé en partition, in fol.	9 liv.

Le volume se vend 12 livres, *& le cahier* 24 sols; *le tout, séparément.*

LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA COMIQUE.

Par Monſieur FAVART.

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théatre du Fauxbourg Saint Germain, le 31 Mars 1743.

Prix vingt-quatre ſols.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Libraire, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. D. CC. LII.
AVEC PERMISSION.

LE COCQ
DE VILLAGE,
OPERA COMIQUE.

ACTEURS.

Madame FROMENT.

Madame RAPE'.

LE TABELLION.

THE'RESE.

PIERROT.

GÔGO.

MATHURINE.

COLETTE.

FILLES DU VILLAGE.

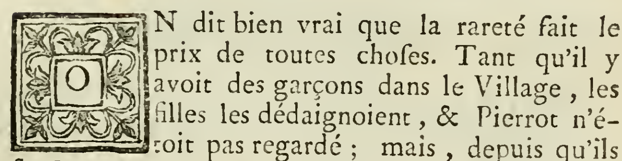


LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.



ON dit bien vrai que la rareté fait le prix de toutes choſes. Tant qu'il y avoit des garçons dans le Village, les filles les dédaignoient, & Pierrot n'étoit pas regardé ; mais, depuis qu'ils ſe ſont tous enrollés volontairement par un motif de gloire, & qu'il ne reſte que Pierrot, toutes nos filles lui font la cour ; c'eſt à qui l'aura : & voilà mon filleul devenu le Cocq du Village. Je voudrois bien profiter de l'occaſion pour lui procurer un bon établiſſement.

SCENE II.

PIERROT, LE TABELLION.

LE TABELLION.

AH ! Te voilà, garçon ! Mais, que de bouquets ! Que de rubans ! Te voilà plus brave qu'un épouſeux.

PIERROT.

Morgué, mon parein, gnia braverie qui tienne ; je ne puis plus y réſiſter.

LE TABELLION.

Qu'as-tu donc ?

PIERROT.

Ce que j'ai ? Tenez, vous voyez bian tous ces bouquets, tous ces rubans, ce ſont les filles du lieu, qui me les ont baillés à cauſe que c'eſt aujourd'hui la fête du Village.

LE TABELLION.

Cela te fait honneur, mon enfant.

PIERROT.

Oui ; &, à cauſe que c'eſt la fête du Village, alles voulont auſſi que je les faſſe danſer tretoutes aujourd'hui.

LE TABELLION.

Cela ſe doit.

PIERROT.

AIR : *Le branle de Metz*.

Comment danſer
Sans ſe laſſer

Avec une douzaine ?
A peine vian-je de cesser,
Que l'on me fait recommencer.
Morgué, que j'ai de peine !
Et l'on ne veut pas me laisser
Le tems de prendre haleine.

LE TABELLION.

Il faut avoir des complaisances, mon ami.

PIERROT.

Oh, dame, mon parein, je ne suis pas de fer, je ne puis pas répondre à toutes.

AIR.

La petite Lise
Veut que je la conduise
De buissons en buissons,
Pour chercher des Pinçons.
Fanchon, dans la plaine,
Veut que je la méne;
Pour cueillir des fleurs
De toutes les couleurs.
Il faut, pour Nanette,
Graver une houlette,
Et, de mon flageolet,
Accompagner Babet,

Il n'y a pas jusqu'à la fille de Madame Froment, ste petite Gogo, qui viant tous les matins me faire endêver pour avoir des noisettes.

LE TABELLION, *riant.*

Que je te plains !

PIERROT.

Oui, riez. Alles sont après moi pis que des enragées; l'une me baille une taloche, l'autre une mornifle, stelle-là tire le cordon de ma freize, stelle-ci fait choir mon chapeau; & tout ça parce qu'alles m'aimont, voyez vous.

LE TABELLION.

Cela eſt bien terrible !

PIERROT.

Non, queuquefois gnia de certains momens où je m'enrollerois itou volonquiers, ſi ce n'étoit queuque choſe qui m'en empêche.

LE TABELLION.

AIR : *Amis, ſans regretter Paris.*

J'entens, c'eſt faute de valeur.

PIERROT.

Qualle erreur eſt la votre !
Je ſons François, j'avons du cœur ;
L'un ne va pas ſans l'autre.

LE TABELLION.

Qu'eſt-ce donc qui te retient ?

PIERROT.

AIR : *Je ſuis, je ſuis malade d'amour.*

Hélas ! Tant la nuit que le jour,
Un Lutin me poſſede ;
Je ſens mon cœur chaud comme un four.
Mourrai-je faute d'aide ?
Je ſuis, je ſuis malade d'amour :
Thérefe eſt le remede.

LE TABELLION.

Comment ? Tu aime Thérefe ?

PIERROT *d'un air timide.*

Oui, mon parein.

LE TABELLION.

Et Thérefe t'aime t'elle ?

PIERROT *gaiment.*

Oui, mon parein. Alle ne m'a pourtant pas dit que je ſuis ſon amoureux, je ne lui ai pas dit non plus qu'alle eſt ma maîtreſſe, mais je devinons tout ça.

LE TABELLION.

AIR. *Non, je ne veux pas rire, non.*

Comment donc as-tu réuſſi ? (*bis.*)

PIERROT.

Je la lorgnons toujours ainſi.
A l'voit que je l'admire,
Et pis al ſe met à rire,
Et pis je me mets à rire auſſi ;
Et pis j'nous mettons à rire.

LE TABELLION.

Tu ne t'es jamais expliqué plus clairement.

PIERROT.

Jarnicoton, je n'ai jamais pû.

AIR : *Pierrot, rabotine, rabotine-moi.*

Quand je vois cette belle enfant,
Mon cœur tambourine, tambourine tant,
Que ça me ſuffoque à l'inſtant.
Alors Pierrot
Reſte tout ſot.
Mon cœur tambourine,
Tambourine, tambourine ;
Je ne puis ma fine,
Lâcher un mot.

LE TABELLION.

Ah ! Ah ! Ah ! Le nigaud !

PIERROT.

Oh ! Ce n'eſt pas tout. Je li fais des révérances en tournant mon chapeau ; & ma politeſſe la rend toute honteuſe. Alle badine d'une main avec le coin de ſon tablier, & de l'autre alle cache ſes yeux, mais alle me regarde au travers des doigts, & je m'apperçois à ſon mouchoir de cou, que ſon petit eſtomac n'eſt pas plus tranquille que le mien.

LE TABELLION.

Enſuite.

PIERROT.

Il viant toujours queuque importun qui nous ſépare.

LE TABELLION *riant.*

Ah, ah, ah. Il n'y a pas grand mal à tout cela (*d'un grand ſerieux*) Ecoutez-moi, Pierrot : Thérese ne vous convient pas, ce n'eſt qu'une petite Bergere qui n'a que ſa gentilleſſe.

PIERROT.

C'eſt juſtement ſte gentilleſſe-là qui me fait plaiſir, mon parein.

LE TABELLION.

Il faut s'attacher au ſolide. Vous êtes le ſeul garçon du Village, vous pouvez choiſir un parti plus convenable.

PIERROT.

Oh ! Tenez, mon parein, ſi je n'épouſe pas Thérese, j'aurai bian de l'or & bian de l'argent, mais je ne ſerai pas riche, & je mourrai de chagrin.

AIR : *Vlà c'que c'eſt qu'd'aller au bois.*

Je deviens triſte & langoureux.

LE TABELLION.

Vlà c'que c'eſt qu'd'être amoureux.
Tù vas faire le douloureux
Pour une Bergere ;
Ta bourſe eſt légere :
Ton ventre plat, ton cerveau creux,
Vlà c'que c'eſt qu'd'être amoureux.

PIERROT.

Meme Air.

En s'aimant bian, l'on eſt heureux ;

Vlà c'que c'eſt qu'd'être amoureux.
Par cent petits mots doucereux,
Ma chere maîtreſſe
Fera ma richeſſe.
J'aurons tous le monde à nous deux :
Vlà c'que c'eſt qu'd'être amoureux.

LE TABELLION.

Je m'intéreſſe à ce qui te fait plaiſir, mon filleul, Si les Tantes de Théréſe vouloient lui rendre compte du bien de ſon pere, ta petite maîtreſſe ſeroit un parti aſſez ſortable ; mais il ne faut pas l'eſpérer, les bonnes femmes ſont trop tenaces.

PIERROT.

Ce n'eſt pas ça ; c'eſt qu'alles avons itou envie de ma perſonne ; ſur-tout Madame Froment, parce que je ſis ſon valet de Farme, & qu'alle connoît bian mon mérite. Tenez, morgué, ne les vlà t-ils pas encore qui me reluquent ? Je me ſauve, mon parein. Amuſez-les tandis que je vas charcher Thérese.

LE TABELLION.

Je vais leur parler ; je verrai ce qu'il y aura à faire pour toi.

PIERROT *embraſſant le Tabellion.*

Ah, mon cher parein !



SCENE III.

Madame RAPE', Madame FROMENT, LE TABELLION, PIERROT.

Me RAPE' & Me FROMENT *appellant Pierrot.*

PIerrot! Pierrot.

PIERROT *en s'en allant.*

Oui, Pierrot, Pierrot.

REFREIN.

Pierrot reviendra tantôt,
Tantôt reviendra Pierrot.

SCENE IV.

Madame RAPE', Madame FROMENT, LE TABELLION.

Me RAPE'.

IL me ſemble ma ſœur, que votre amoureux ne vous écoute gueres.

Me FROMENT.

Qu'appellez-vous mon amoureux, Madame Rapé? Je ſonge bien à Pierrot, vraiment. C'eſt bien plutôt le vôtre.

Me RAPE'.

Je ne voulons pas aller ſur vos briſées, Madame Froment.

Me FROMENT.

Eh ? Qu'eſt-ce qui m'empêcheroit d'épouſer Pierrot, ſi j'en avois envie ?

Me RAPE'.

AIR : *Tout à la bonne franquette, ſe partagera.*

Il ne tient qu'à vous, peut-être,
D'avoir ce garçon ;
Il fait déja bien le maître
Dans votre maiſon.

Me FROMENT.

Il ſera, ſi je l'en ſomme
Prêt à m'épouſer.

Me RAPE'.

Je le crois trop honnête homme
Pour vous réfuſer.

Me FROMENT.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît ?

LE TABELLION.

Eh, mes Comeres, tout doux, vous vous piquez mal à propos. Je ne crois pas que la plus riche Laboureuſe du canton ; & la Maîtreſſe de la plus fameuſe hôtellerie, ayent deſſein d'épouſer Pierrot.

Me RAPE'.

Oh ! Vraiment, vraiment, vous ne la connoiſſez pas. Il faut li en faire honte.

AIR : *En miſtico, en dardillon*

C'eſt pour Pierrot qu'alle ſe pare
En miſtico, en dardillon, en dar, en dar, dar, dar, dar, dare,
Qu'à déjeuner elle prépare,

Toujours avant qu'il ſoit miſtificoté,
Levé.

Me Froment.

Air : *T'a-t'il taté tes têtons.*

Et vous, depuis un tems, plus brave,
Vous ne regardez que Pierrot ;
Chaque matin il boit un pot
Tout du meilleur de votre cave.

Me Rapé.

C'eſt qu'il aide à ſerrer mon vin.
On ne m'oblige pas en vain.

le Tabellion.

Eh, Madame Froment !

Me Froment.

Air : *C'eſt pour le badinage.*

Toujours vous l'emmenez,
Quand je vais au Village ;
Et vous le retenez
Une heure ou davantage,
Pour faire votre ouvrage.
Vous ſervez-vous de lui :
Nani.
C'eſt pour le badinage.

Me Rapé.

Je ne vous reſſemblons pas.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Un jour qu'il dormoit au frais,
Vous lui jettites une orange ;
Ça l'éveillit : puis après
Vous vous enfuites dans la grange ;
Mais, avant, vous vous fites voir,

Me Froment.

Peut-on avoir
L'eſprit plus noir ?

Me Rapé.

Oui, vous couriais-là vous cacher,
Afin qu'il vous y vint charcher.

le Tabellion.

Ma Comere Rapé, à quoi bon vous faire ces reproches? Vous êtes toutes deux fort éloignées de vous remarier.

Air : *A présent je ne dois plus feindre. De la Chercheuse d'Esprit.*

Vous connoissez tout l'avantage
Que l'on peut tirer du veuvage.
Cet état libre est d'un grand prix.
Vous en faites l'expérience.
Pour avoir besoin de maris,
Vous avez trop d'intelligence.

Vous songez-bien plutôt à pourvoir votre niéce Thérese; cela est louable.

Me Froment.

Thérese? Oh! ça ne presse pas, Monsieur le Tabellion.

le Tabellion.

Air : *Je sçaurois bien le déboucher.*

Elle a quinze ans.

Me Froment.

Je n'en puis mais.
Qu'on cesse d'y prétendre.

Me Rapé.

Alle a le tems d'attendre.

le Tabellion.

Mais
L'ennui pourroit la prendre.
Fille nubile n'a jamais
Le tems d'attendre.

Croyez-moi, rendez-lui ce qui lui revient, & je lui donne Pierrot.

Me FROMENT, & Me RAPE'.

Pierrot?

Me FROMENT.

Je suis votre servante, Monsieur le Tabellion; Thérese n'est point à marier.

Me RAPE'.

Ça ne sera pas; j'avons des raisons pour ça.

LE TABELLION.

Quelles raisons?

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Je vous les dirai.

Me RAPE' *bas au Tabellion.*

Vous les saurez.

Me FROMENT *bas au Tabellion.*

Dégoûtez ma sœur de Pierrot.

Me RAPE' *bas au Tabellion.*

Faites-là renoncer à votre filleul.

LE TABELLION

Mais, à la fin, vous me feriez soupçonner que vous voulez garder Pierrot pour vous-mêmes.

Me FROMENT.

Fi donc encore une fois, je n'ai pas de sentimens aussi bas que ceux de ma sœur.

Me RAPE'.

Pardi, je n'avons pas, comme vous, épousé un valet. Est-ce que votre défunt Nicolas Froment ne servoit pas cheux nous quand il vous épousit?

LE TABELLION.

Encore vous quereller?

Me FROMENT.

Me. FROMENT.

C'eſt mon pere qui fit ce beau mariage-là.

Me. RAPE'.

AIR. *Ma tourlourette ; par amourette.*

Mon pere en agit comme il faut,
En obligeant ce gros lourdaut
De vous épouſer au plutôt,
Ma tourlourette,
Par amourette,
Pour avoir à votre corſet
Oſé prendre un bouquet.

LE TABELLION.

Il n'y a pas ſi grand mal.

Me. RAPE'.

Ah, ah, ſe dit-il, quand un garçon uſe de ſte liberté-là avec une fille, il s'émancipe queuquefois davantage. Marions Cataut.

Me. FROMENT.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

Pouvois-je empêcher Nicolas ?
Vous en allez juger, hélas !
C'eſt à tort qu'on m'accuſe,
Quand ce fripon prit mon bouquet ;
Je dormois ſur le ſerpolet.

LE TABELLION.

C'eſt une excuſe.

Laiſſez-la dire. Changeons de propos. Je vois ce qui vous excite l'une contre l'autre, c'eſt que chacune craint de devenir la belle-ſœur d'un ſimple Valet de Ferme.

Me. FROMENT.

Ce n'eſt pas autre choſe.

Me. RAPE'.

Sans doute. Ce que j'en dis, n'est que pour l'honneur de la famille.

LE TABELLION.

En ce cas ; pour faire la paix, promettez-vous réciproquement de ne point épouser Pierrot.

Me. FROMENT.

AIR : *De tous le Capucins du monde.*

A lui de grand cœur je renonce.

LE TABELLION *à Madame Rapé.*

Et vous ?

Me. RAPE'.

Je fais même réponse.

Me. FROMENT.

Ce garçon-là n'est pas mon fait :
De plus, il n'aime pas l'ouvrage.

Me. RAPE'.

Ce n'est qu'un petit fréluquet
Qui se pardroit dans mon minage.

Me. FROMENT.

Vlà ce que je demandois.

Me. RAPE'.

Je suis charmée que vous pensiez comme ça.

LE TABELLION.

Et moi, je vous félicite de vous voir des sentimens si raisonnables. (*à part.*) Voilà déja un grand point de gagné sur leur esprit.

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Monsieur le Tabellion, si vous pouvez me faire épouser Pierrot, je vous donne trois muids de bled.

LE TABELLION.

Oh, oh !

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Si par votre moyen je deviens la femme de Pierrot, je vous fais présent de quatre bonnes piéces de vin.

LE TABELLION.

Fort bien.

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Proposez-lui la chose sans en parler à Madame Rapé, de crainte qu'elle ne me nuise. (*haut.*) Au revoir ; Monsieur le Tabellion. (*elle s'en va.*)

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Touchez-lui deux mots de ça, sans en rien dire à ma sœur. (*haut.*) Sans adieu, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon, nous voilà bien avancés ! Ah ! Pierrot ; Pierrot, adieu tes espérances.

SCENE V.

LE TABELLION, GOGO.

GOGO.

BOn jour, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon jour, Gogo, bon jour.

GOGO.

Je sçai bien ce que ma mere & ma tante vous veulent.

LE TABELLION.

Comment le ſavez-vous ? (*à part*) Faiſons-la jaſer.

GOGO.

J'étois cachée dans ce coin ; elles vous diſoient tout haut qu'elles renonçoient à Pierrot, & tout bas qu'elles y prétendoient.

LE TABELLION.

Sur quoi penſez-vous-cela ?

GOGO.

AIR. *Voyelles anciennes.*

Quand Pierrot tarde trop long-tems
A revenir le ſoir au gîte,
Tout auſſi-tôt on eſt aux champs,
Il faut l'aller chercher bien vîte.
Ma mere, tant qu'il eſt abſent,
Contre lui braille ;
Et d'ennui baille :
Dès qu'il paroît, tout dans l'inſtant,
Loin de rien dire,
On la voit rire.

AIR. *Tomber dedans.*

Et ma Tante d'une autre part,
N'a que Pierrot dans la cervelle,
Quand elle me voit par hazard,
Avec ardeur elle m'appelle :
Elle s'enquête de Pierrot.
N'ira-t-il pas aux champs tantôt ?
Que fait Pierrot ?
Que dit Pierrot ?
Nous ne parlons que de Pierrot ?

AIR. *Eh ! allons donc jouez, violons.*

Mais de ma Mere & de ma Tante,
Gardez-vous de remplir l'attente :
Chaque fille en murmureroit.

LE TABELLION.

Vous pencheriez donc pour Thérefe ?

GOGO.

Fi donc, Monfieur, elle eft trop niaife ;
Le mariage l'ennuiroit.

LE TABELLION.

Pour Babet ?

GOGO.

Cela lui nuiroit.

LE TABELLION.

Colette ?

GOGO.

Eft trop brufque & trop retive :

LE TABELLION.

Et Maturine ?

GOGO.

Elle eft trop vive.
Pierrot n'eft point leur fait.

LE TABELLION.

Pourquoi ?

GOGO.

C'eft qu'il faut le garder pour moi.

AIR. *L'Amour eft de tout âge.*

Toutes fe le difputent fort.
Si je puis devenir fa femme,
Cela va les mettre d'accord :
Je ferai fort bien la Madame ;
Il ne me faudra pas long-tems
Pour me mettre au fait du ménage.

LE TABELLION.

Vous n'avez pas encore onze ans.

GOGO.

L'amour eſt de tout âge.

LE TABELLION.

AIR : *Je le ſçai bien.*

L'amour vous rend l'ame attendrie.
Qu'eſt-ce que l'amour je vous prie ?

GOGO.

Je n'en ſçai rien.
Qu'importe-t'il de le connoître ?
Dès que je vois Pierrot paroître,
Je le ſens bien.

AIR : *Mon petit doigt me l'a dit.*

De plus, une fille ſage
N'eſt heureuſe qu'en ménage.

LE TABELLION.

Vous me rendez interdit.
D'où ſavez-vous donc, morveuſe ?
Qu'un mari peut rendre heureuſe ?

GOGO.

Mon petit doigt me l'a dit.

LE TABELLION.

Peſte ! Vous êtes déja bien ſavante.

GOGO.

C'eſt que ma mere m'a menée pluſieurs fois à Paris ; c'eſt-là que l'eſprit ſe forme : on n'eſt que des bêtes au Village.

LE TABELLION.

Servez-vous donc de votre eſprit pour prendre patience.

GOGO.

Vous ne voulez donc pas me donner votre filleul ?

LE TABELLION.

Allons, allons, vous êtes trop jeune.

GOGO.

Oh bien, je ſai ce que je ferai.

LE TABELLION.

Que ferez-vous ?

GOGO.

Rien, rien ; n'en parlons plus. A propos, Monſieur le Tabellion, ce que ma tante vous diſoit, eſt-il vrai ?

LE TABELLION.

Quoi ?

GOGO.

AIR : *De tous les Amans.*

J'écoutois de-là ſon caquet.
Elle vous diſoit que mon pere.
Fut contraint d'épouſer ma mere,
Pour avoir volé ſon bouquet.

LE TABELLION.

Oui, cela eſt vrai. Pourquoi ?

GOGO *fait une revérence au Tabellion, & s'en va.*

Adieu, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Ouais ! Voilà une petite friponne bien alerte.



SCENE VI.

PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

MOn Parein, je n'ai pas encore pû parler à Thérefe parce qu'alle étoit aux champs, mais je vians de l'appercevoir, & je lui ai fait figne d'acourir ici.

LE TABELLION.

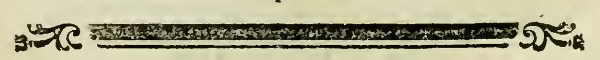
Ah mon pauvre enfant ! Madame Froment & Madame Rapé veulent abfolument t'époufer.

PIERROT.

Quoi ! toutes les deux.

LE TABELLION.

Je vais les trouver chacune en particulier pour faire une nouvelle tentative, & tâcher de leur perfuader de t'accorder Therefe. Mais il faut que tu y renonces fi je n'y réuffis pas.



SCENE VII.

THERESE, PIERROT.

PIERROT.

V La Therefe ; oh ! oh !

Air : *Laſſi laſſon laſſon bredondame.*

Morgué qu'alle eſt gentille,
Je ſens, je ſens mon cœur qui ſautille;
Morgué qu'alle eſt gentille,
Déja mon eſtomac
Fait tictac, tictac tac.

Venez-ça, Thereſe.

Air : *Mon voiſin a pris ſon orge.*

J'ons un ſecret à vous dire,
Mais je n'oſerois,.

THERESE.

Pourquoi ?

PIERROT.

Je ſis muet quand je vous voi,
Faut pourtant vous inſtruire,
Oh dame auſſi c'eſt qu'vous allez vous mocquer de moi.
Je vous vois déja rire.

THERESE.

Eſt-ce que je peus me mocquer de vous, Pierrot ? Parlez, parlez ?

PIERROT *embaraſſé.*

Thereſe, c'eſt que je... je.

THERESE.

Hébien !

PIERROT.

Vous me regardez ?

THERESE.

Air. *Oh Pierre, oh Pierre.*

Pourquoi tant de miſtere ?

PIERROT.

Tournez la tête,

THERESE.

Hé bien ?

Il faut vous satisfaire :
Parlez ne craignez rien ?

PIERROT.

Ma chere
Bergere,
C'est que je vous aime bien.

(*Il se cache avec son chapeau.*)

THERESE.

Pierrot, vous m'aimez bien ?

PIERROT.

Oui, Therese. (*à part.*) Ouf, ça me pesoit sur la poitrene. (*à Therese.*)

Air : *Fille qui voyagez en France.*

Quand m'en direz-vous de même !

THERESE.

Oh, jamais.

PIERROT.

Cœur de rocher.

THERESE.

Moi dire que je vous aime.

PIERROT.

Qui peut vous en empêcher ?

THERESE.

La bienséance.
Je dois même vous cacher
Que je le pense.

PIERROT.

Eh ! pourquoi me cacher ça ?

THERESE.

Air : *Si ma Philis vient en vendange.*

Pierrot, cela doit vous suffire ;
Pourquoi ces aveux superflus ?

Hélas! assez souvent on aime sans le dire;
Quand on le dit souvent on n'aime plus.

PIERROT.

Hé bien ne me le dite pas, mais faites-le moi connoître par quelque chose?

THERESE.

Comment cela?

PIERROT.

En me laissant baiser votre main.

THERESE.

Baiser ma main!

PIERROT.

Vous vous fâcheriez de ça?

THERESE.

Ne savez-vous pas qu'il faut qu'une fille se fâche quand on lui fait plaisir? Par exemple, à quoi bon me dire que vous m'aimez? A présent que je le sai; voyez, je serai obligée de vous fuir.

PIERROT.

Tout de bon!

THERESE.

Sans doute, une fille sage doit fuir tous ceux qui l'aiment, il faut encore par bienséance que je vous défende de me voir.

PIERROT.

Et vous me le défendez?

THERESE.

Vraiment oui, Pierrot.

PIERROT.

Sérieusement?

THERESE.

Très-sérieusement.

PIERROT.

Pargué, j'avons bian affaire de ſte peſte de bienſéance-ià. Auſſi c'eſt mon Parein qui eſt cauſe de ça; voyez, il s'eſt mocqué de moi à cauſe que je ne vous avois pas dit ça, & pis me vla bien avancé, allez je ne vas pas mal li chanter pouille, il va voir. (*Il fait quelque pas pour s'en aller, Thereſe le rappelle.*)

THERESE.

Pierrot.

PIERROT.

Plait... Plait-il, Thereſe.

THERESE.

Je vous défends de me voir.

PIERROT.

Il faut donc que je ne voye plus rien.

THERESE.

Mais vous n'êtes pas obligé de m'obéir, vous.

PIERROT. *gayement.*

Air : *Quand le peril.*

Oh ce mot change ma fortune,
Je déſobéis en ce cas :
Mais vous ne m'en voudrez donc pas ?

THERESE.

Je n'ai point de rancune.

Mais à quoi ſerviroit l'amour que j'aurions l'un pour l'autre ?

PIERROT.

Je trouverons moyen de l'employer. Mon Parein va faire ſon poſſible pour que je vous épouſe, y conſentirez-vous ?

THERESE.

Je ne ſerois plus obligée de vous rien défendre.

PIERROT.

Ni moi de vous déſobéir. Mais en attendant il faut que je vous déſobéiſſe encore une petite fois, en baiſant ſte main-là malgré-vous.

THERESE.

Oh ! ce ne ſera pas malgré-moi ! Doucement, Pierrot.

PIRRROT *lui baiſant la main.*

Bon, bon, ce n'eſt pas votre faute. Je ne la lâcherai point que vous ne payais ſa rançon.

THERESE.

Que vous faut-il ?

PIERROT.

Vot Bouquet.

THERESE.

Vous en avez tant d'autres.

PIERROT.

Air. *Quelle eſt jolie ma brunette.*

Que votre eſprit ma poulette
N'en ſoit point jaloux ;
Je ſuis prêt belle brunette
De les donner tous :
Pour une ſimple fleurette
Qui viendroit de vous.

(*Il donne tous ſes bouquets.*)

Tenez, tandez vot tablier, vla celui de Madame Froment, vla celui de Madame Rapé, vla ceux de Maturine, de Colette, de Babet, & de toutes les Filles du Village....

THERESE *lui donnant le ſien.*

Et vla le mien.

PIERROT.

Les belles fleurs ! elles sont pu vives & pu fraîches depis que vous les avez cueillies !

THERESE.

Paix ; vla Gogo qui vient.

PIERROT.

On ne voit que ste petite espionne-là.

THERESE.

Air : *C'est la Servante de chez nous ; mon Dieu quel est jolie.*

Adieu, devant elle ; Pierrot ;
Ne faites rien paroître ;
Dans le Valon j'yrai tantôt
Mener mes moutons paître.

PIERROT.

De qu'eu côté,

THERESE.

C'est par là-bas.

PIERROT.

Oh, oh, oh, oh, oh. Ah, ah, ah, ah, ah.

THERESE.

J'vous défens d'y suivre mes pas.

(Elle s'en va.)

PIERROT.

J'n'y manquerai pas.
J'n'y manquerai pas.

SCENE VIII.

GOGO, PIERROT.

PIERROT.

SEs Oeillets ont été ſur le ſein de ma Bergere ; qu'ils ſentent bon !

Air : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux d'une douceur parfaite.*

Eſt-il de plus douce odeurs ,
D'où vient que je ſoupire !
L'Amour s'eſt niché dans ces fleurs ,
C'eſt lui que je reſpire ;
Le biau Bouquet. . . Mais quel ardeur
Je me ſens tout de braiſe ;
C'eſt qu'il étoit contre le cœur
De ma chere Thereſe.

Qu'il reſte contre le mien.

GOGO.

Pierrot, vous avez-là un beau Bouquet ?

PIERROT.

Ne voudriais-vous pas déja l'avoir ? Vous avez envie de tout.

GOGO.

Air : *Allons la voir à ſaint Cloud.*

Le mien eſt plus beau cent fois ,
Regardez-le , je vous prie ,
De ces fleurs j'ai fait un choix ,
Moi-même dans la Prairie.

PIERROT.

Ce Bouquet a bian plus d'apas ;

GOGO.

Vraiment je ne troquerois pas
Le mien contre le vôtre,

PIERROT.

Je sommes contens du nôtre.
Je ne le donnerois pour un Jardin tout entier.

GOGO.

Voyons le donc ?

PIERROT.

Tout bellement.

GOGO.

Avez-vous peur qu'on ne le mange, il est vrai qu'il est charmant, que je le sente. (*Pierrot approche le bouquet de Gogo, elle s'avance comme pour le flairer & le lui arrache.*) Ah ! il embaume.

PIERROT.

Hé bien, hé bien Gogo.

GOGO.

Ah le nigaud, qui se laisse attraper comme ça.

PIERROT

Voulez-vous bian me rendre mon Bouquet.

GOGO.

Mocquez vous de lui.

Air : *Baise-moi donc me disoit Blaise.*

Je vais le dire à votre mere,

GOGO.

Allez ,allez, oh je ne le crains guere,
De Therese c'est le Bouquet,
A ce nom votre cœur soupire;
Pour vous rabattre le caquet,
Je pourrois moi-même le dire.

PIERROT.

PIERROT.

J'endeve. (*haut.*) Hé, ma petite Gogo rendez-le moi, vous ſerez bien gentille, & je vous aimerons bien.

GOGO.

Comme il veut m'engeoler !

PIERROT *dépité.*

Voulez-vous bian me donner mon Bouquet, à la fin je me fâcherai.

GOGO.

Prr.... qu'il eſt méchant !

PIERROT.

Je l'aurai bien malgré vous.

GOGO *en cachant le Bouquet.*

Ah ouiche, ah ouiche.

PIERROT.

Nous allons voir.

GOGO.

AIR : *De la beſogne.*

Je m'en vais tout le chifonner,
Plus-tôt que de vous le donner.

PIERROT *prenant le Bouquet de Gogo.*

Hé bian vous n'aurez pas le vôtre
Que vous ne m'ayez rendu l'autre.

GOGO.

Ah ! ah ! Monſieur Pierrot, vous me prenez donc mon Bouquet. C'eſt fort joli !

PIERROT.

Rendez-moi le mien.

GOGO.

Oui, oui, vous faites fort bien, je ne deman-

dois que çà, adieu Monſieur Pierrot, vous aurez de mes nouvelles.

PIERROT.

Ecoutez, écoutez-donc.

SCENE IX.

Madame RAPE', Madame FROMENT, PIERROT.

Me RAPE'.

Pierrot, Pierrot.

PIERROT *les apperçevant.*

Bon en vlà d'autres aſtheure.

Me FROMENT *à Madame Rapé.*

Ah! ah! Pierrot, Pierrot, je vous y prens encore, qu'il me ſuive, j'ai affaire de lui.

Me RAPE'.

Non, non, qu'il reſte, j'ai deux mots à lui dire, vous avez renoncé à lui tantôt en préſence de Monſieur le Tabellion.

Me FROMENT.

Oui, oui, j'y ai renoncé & vous auſſi.

Me RAPE'.

Ca eſt vrai, mais toutes réflexions faites je me trouve dans la valonté de remplacer le défunt.

AIR: *Un peu d'aide fait grand bien.*

Seul il menoit mon commerce,
Depuis ſa mort je l'exerce,

Mais j'ons du mal comme un chien :
Il faut qu'à tout je réponde ;
J'ai beſoin qu'on me ſeconde :
Un peu d'aide fait grand bien.

Me FROMENT.

Je vous vois venir.

Me RAPE'.

Comme il n'y a que Pierrot dans le Village, vous voyez bian que je ſuis obligée de le prendre.

(*Elle tire Pierrot à elle.*)

PIERROT.

C'eſt fort commode.

Me RAPE'.

Vous direz & vous ferez tout ce qu'il vous plaira.

Me FROMENT.

Oui, c'eſt comme çà ? Oh ! je vous approuve, il eſt juſte que vous ſouteniez votre Hôtellerie.

AIR : *Tu n'as pas le pouvoir.*

Pour empêcher le décri
Il vous faut un mari ;
Ma ſœur il m'en faut un auſſi,
Et je prens celui-ci.

(*Elle tire auſſi Pierrot de ſon côté.*)

PIERROT.

Me vla pris des deux côtés.

Me FROMENT.

Vous direz auſſi tout ce que vous voudrez.

AIR : *Oh la Jean voir.*

Pierrot, qu'eſt-ce qui t'arrête ?
Confond-là, déclare-toi.
Il ſera tous les jours fête.
Quand j'aurai reçu ta foi ;
Plus content qu'un petit Roi,

Tu ſera chez nous le maître,
Tu voudras nuit & jour être
Près de moi.

Me RAPE'.

AIR : *Dans nos vignes vignettes.*

Un bon menage je ferons,
Dans nos Vignes tous deux j'irons
Soir & matin je danſerons
Dans ces Vignes vignettes,
Dans ces Vignes vignons
Allons donc Violons
Viollettes,
Dans ces Vignes je danſerons.

Me FROMENT.

AIR : *Mon Berger je ne puis ſans vous mener mes moutons paître.*

Le ſoir après le labourage
Tu te referas,
D'un Poulet bien gras,
Accompagné d'un bon potage ;
De ta peine j'aurai pitié :
Si tu fais trop d'ouvrage,
J'en ferai par bonne amitié
Du moins la moitié.

Me RAPE'.

AIR : *Toujours va qui danſe.*

L'argent ne te manqueras pas,
Tu feras de la dépenſe ;
Bonne chere à tous les repas,
Du vin en abondance ;
Mon ami par deſſus tout ça
Grande réjouiſſance,
La, la, la, la, la, la, la, la,
Toujours va qui danſe.

Me FROMENT.

Ah, ah, ah, vla une drole de mijaurée, pour

faire tant la ranchairie!

PIERROT *bas.*

Esquivons-nous pendant leur débat.

Me FROMENT & Me RAPE', *ensemble en se saisissant de Pierrot.*

Me FROMENT.

Vous êtes une impertinente, je ne céderai point Pierrot, & je l'étranglerois plutôt.

Me RAPE'.

Vous avez beau dire, tout ci, tout ça, j'aurai Pierrot, dussiez-vous en crever de dépit.

PIERROT.

Au secours, miséricorde!

SCENE X.

MATURINE, PIERROT, Me FROMENT, Me RAPE'.

MATURINE.

QU'est-ce qu'il y a? Queu tapage vous faites?

PIERROT.

On m'étrangle à force d'amiquié.

Me FROMENT.

Suis-je obligée d'endurer les sottises d'une cadette?

Me RAPE'.

Dois-je souffrir les arrogances d'une aînée?

MATURINE.

La, la, tout doux, patience. Faut-il se cha-

mailler comme ça, tenez on me diroit toutes choses au monde que je ne m'en échaufferois pas davantage.

Me FROMENT & Me RAPE'.

Elle veut épouser Pierrot.

AIR : *Ah Madame Anrou.*

Oh ! j'aurai Pierrot,
Oui je veux tantôt
Terminer l'affaire !
Oh ! j'aurai Pierrot,
Il m'est nécessaire,
C'est mon vrai balot.

MATURINE.

Moi je dis en un mot, *bis.*
Que s'il ne me préfere.]
Il ne sera qu'un sot.

Toutes trois ensemble.

Oh, oh, oh, oh; oh,
J'aurai Pierrot,
Il m'est nécessaire,
C'est mon vrai balot.

SCENE XI.

MATURINE, PIERROT, Me FROMENT, Me RAPE', COLETTE, FILLES DU VILLAGE.

COLETTE.

AIR : *Il est pourtant tems, pourtant tems.*

C'Est moi qui prétend,
Qui prétend, tant, tant,

C'eſt moi qui prétend
L'avoir à l'inſtant.

PIERROT.

Je ſuis perdu. Ah ! mon Parein, venez vîte ; vla tout le Village qui veut m'pouſer malgré moi.

SCENE XII.

MATURINE, PIERROT, Me FROMENT, Me RAPE', COLETTE, LE TABELLION.

Me FROMENT.

MOnſieur le Tabellion c'eſt une choſe décidée, il faut qu'il ſoit mon mari, vous ſavez-bien ce que je vous ai propoſé.

Me. RAPE'.

Vous vous ſouvenez bien de ma promeſſe, il eſt tems de me ſervir.

MATURINE.

AIR : *Chacun à ſon tour.*

De quel droit oſez-vous mes Dames,
Demander Pierrot pour époux ?
Puiſque vous avez été femmes,
De votre ſort contentez-vous.
C'eſt voler le bien d'une fillette,
Vous avez jadis fait l'amour,
Chacune à ſon tour
Liron, lirette,
Chacune à ſon tour.

Me FROMENT.

Je lui fais des avantages qui le détermineront.

Me RAPE'.

Peut-il choisir un meilleur parti que moi.

MATURINE.

AIR : *Tambourin de Jephté.*

Pierrot aujourd'hui
N'est plus à lui,
C'est mon systême,
Nous avons nos droits,
Il ne peut faire un pareil choix :

COLETTE.

Pierrot, en effet,
Pour nous est fait,
Non pour lui-même.

COLETTE & MATURINE.

Perdez tout espoir,
Nous prétendons l'avoir.

PIERROT.

Mon Parein, adjustez donc ça, je ne puis pas les épouser toutes.

LE TABELLION.

Laissez du moins à Pierrot la liberté du choix.

MATURINE.

Non, non, cela feroit des jalouses; il faut entre nous autres filles que le sort en décide.

LE TABELLION.

Attendez.

AIR : *Les filles sont si sottes.*

Cela me fait naître d'abord
Un projet qui vous plaira fort.

Me FROMENT.

Quel est-il, je vous prie ?

LE TABELLION.

C'est qu'il faut dès ce même jour.
Faire une Lotterie d'amour,
Faire une Lotterie.

Chacune tirera son billet elle-même.

Me FROMENT.

Mais...

LE TABELLION.

Laissez-moi dire, il est juste que les Filles ayent la préférence, mais je vais rendre toutes choses égales; comme Pierrot n'est pas riche, j'imagine un moyen de lui faire une dot, qui le rendra plus agréable à celle qui l'aura.

PIERROT.

Comment donc, mon Parein?

LE TABELLION.

Paix Pierrot.

AIR: *Tâtez-en tourelouririettes.*

Ce point est de grande importance,
Celle à qui tournera la chance
Aura Pierrot & le profit;
Pour tirer comme ces Fillettes,
Financés tourelouririettes
Si le cœur vous en dit.

Commencez, Mesdames, par donner chacune cinq cent livres pour acheter ce droit.

MATURINE.

Soit, nous les recevons à cette condition-là.

Me. FROMENT.

Vous vous mocquez, Monsieur le Tabellion?

Me. RAPE'.

Mais, mais, mais!

LE TABELLION.

Il faut en passer par-là.

Me RAPE'.

S'il le faut absolument, j'en avons le moyen.

Me FROMENT.

AIR : *Le seul Flageolet de Colin.*

Pour obtenir un droit si beau
Ce n'est pas une affaire ;

COLETTE.

Moi je n'ai rien que mon Troupeau,
Mais il m'est nécessaire ;

MATURINE.

Moi je n'ai rien que mon troupeau
Avec mon sçavoir faire.

LE TABELLION.

On ne taxera point les Filles en faveur de leurs privileges, consentez-vous à ce que je propose ?

Toutes.

Oui.

PIERROT *bas au Tabellion.*

Mais Thérese ?

LE TABELLION *bas à Pierrot.*

Taisez-vous petit sot (*haut*) Allez donc vous arranger pour cela, vous viendrez chez moi signer les conventions, ne tardez pas ?

Me RAPE'.

J'y suis dans l'instant ; sans adieu, Pierrot.

Me FROMENT *à Pierrot.*

Vois ce que je risque pour toi.

(*Toutes se retirent en faisant des caresses à Pierrot.*)

SCENE XIII.

PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

VOus voulais donc qu'on me tire au ſort, mon Parein : Hé que deviendra Théreſe ? Je lui ait dit enfin que je l'aime, elle penſe itou qu'elle m'aime.

AIR : *Il étoit un Moine blanc.*

J'avons un amour ardent,
Qui s'augmente à chaque inſtant
Si je n'en faiſions uſage,
Ce ſeroit un grand dommage.

LE TABELLION.

Je crains que cet amour-là ne te porte malheur.

PIERROT.

Oh ! tous les malheurs du monde ne ſont rien auprès du plaiſir qu'on a d'aimer Théreſe ! Si l'on prétend m'en donner une autre, j'enverrai tout au berniquet. Arrangez-vous là-deſſus.

LE TABELLION.

Ne déſeſpere de rien, le ſort peut tomber ſur elle, envoye la moi ſi-tôt que tu la verras; mais ſur-tout prends garde de ne point faire ſoupçonner ton amour à ſes tantes.

PIERROT.

Paſſe pour ça, je vas la charcher.

SCENE XIV.

PIERROT.

AIR : *Charivari de Ragonde.*

DEs Veuves je crains la tendresse ;
A leur âge prendre un mari ,
Charivari , charivari.
Chaque fille aussi me caresse ,
Et pour m'avoir , fait à l'envie
Charivari , charivari.
Si je n'ai ma maîtresse ,
Moi je vais faire aussi
Charivari , charivari.

La voilà qui arrive ; ne l'envoyons pas tout d'abord à mon Parein.

SCENE XV.

PIERROT, THERESE.

PIERROT.

AIR : *Ma Bergere sur la fougere.*

AH ! Therese ,
Que je suis aise ,
Quand je vois
Votre minois !

Du moment que je l'apperçois,
Tout le chagrin que j'ai s'appaiſe.
Ah Thereſe!
Que je ſuis aiſe,
Quand je vois
Votre minois!

THERESE.

Eſt-ce que vous aviez du chagrin?

PIERROT.

Oui. Toutes les femelles d'ici avont envie de moi, & moi je n'ai envie que de vous.

THERESE.

AIR: *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

Les plus riches vous font la cour:
Elles attendent du retour
Comment me flatter en ce jour
D'avoir la préférence?
Moi qui n'ai rien que mon amour,
Avec mon innoncence.

PIERROT.

AIR: *Vaudeville de l'Iſle des Talens.*

Votre biauté, ma chere,
Vous met à leur nivau.

THERESE.

Qui, moi ſimple Bergere.
Moi qui ne ſait rien faire
Que ſoigner un troupeau?

PIERROT.

Le talent le plus beau
Eſt le talent de plaire.

Ah! Thérefe, la jolie choſe que de s'aimer! Depuis que je vous ai ouvert mon cœur, je ſis tout autre.

AIR : *Ingrat Berger, qu'eſt devenu.*

Je penſe mieux, je parle mieux.

THERESE.

Moi, loin de fuir, j'écoute.

PIERROT.

Vous m'animez par vos biaux yeux.
La premiere fois coûte.
Mais tenez, Thereſe,
Quand on a dit un mot d'amour,
On en veut parler nuit & jour.

THERESE.

Avez-vous vû Monſieur le Tabellion ?

PIERROT.

Oui. Il s'eſt aviſé d'une drôle de choſe ; il fait une lotterie ; c'eſt moi qui ſerai le gros lot. Les filles tireront comme à la milice ; & ſtellà qui attrapera le billet noir, m'aura.

THERESE.

Vous aura ?

PIERROT.

Oui, avec l'argent de la lotterie, à ce que dit mon Parein : mais je ſai qu'en penſer, moi. Il faudra toujours que vous y mettiez un billet. Mon Parein veut vous parler pour ça.

AIR : *On n'aime point dans nos Forêts.*

Qu'avez-vous donc, mon cœur ?

THERESE.

Hélas

PIERROT.

Cela vous rend triſte & rêveuſe.

THERESE.

Non, Pierrot, je n'y mettrai pas :
Je ne ſuis pas aſſez chanſeuſe.

PIERROT.

Thérefe, je ferons heureux.
La fortune aide aux amoureux.

Allez, mon Parein eſt bon & ſage ; & ſi vous ne gagnez pas, perſonne ne gagnera.

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Ne craignez rien, ma chere.

THERESE.

Quoi, ſans aucun égard,
Mon amitié ſincere
Vous devroit au hazard ?

PIERROT.

Eh bien, quoiqu'on en gronde ;
Je vous préférerons ;
Oui, malgré tout le monde,
Je nous épouſerons.

THERESE.

On nous en empêcheroit bien, & je ſuis trop ſage pour m'attirer des reproches. Adieu, Pierrot.

PIERROT.

Faut-il comme ça jetter le manche après la coignée. Un peu de patience.

THERESE.

On ne permettra pas que je ſois à vous. Pourquoi vous ai-je vû ? Oubliez-moi, & me rendez le bouquet que je vous ai donné tantôt. Vous ne l'avez plus.

PIERROT *embaraſſé.*

Thereſe.....

THERESE.

Qu'en avez-vous fait ?

PIERROT.

Thereſe, on me l'a pris.

THERESE.

Et vous l'avez laiſſé prendre ? Allez, je vois bien que vous ne me conſerveriez pas mieux votre cœur.

AIR : *Non, vous ne m'aimez pas.*

De mon bouquet, volage
Vous avez fait préſent ;
Et celui-ci, je gage,
Vous plaît mieux à préſent.

PIERROT.

Non, pour donner le vôtre,
J'en faiſois trop de cas.

THERESE.

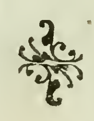
Vous en avez un autre.
Ah ! vous ne m'aimez pas.

PIERROT.

Ecoutez-moi.

THERROT.

Je n'écoute rien. Je vais trouver le Tabellion, mais c'eſt pour lui dire que je ne ſuis pas de ſa lotterie, & que je renonce pour jamais à un perfide comme vous. (*Elle s'enſuit.*)



SCENE

SCENE XVI.

PIERROT.

THerese... Therese... C'est Gogo... Elle s'en fuit tout de bon. Que je suis malheureux !

AIR : *J'ai perdu ma liberté, sans cesse je soupire.*

Comment sortir d'embarras ?
Ah ! je me désespere.
Je me vais, la tête en bas,
Jetter dans la riviere.
Non, je ne verrois plus, hélas ;
Les yeux de ma Bergere.

SCENE XVII.

PIERROT, MATURINE, UNE FILLE *qui bat le tambour.*

PIERROT.

OH Ciel ! Vlà les filles qui s'assemblent.

MATURINE.

AIR : *Entre vous, jeunes filles, qui êtes à marier, au gué.*

Qu'ici toutes les filles
S'assemblent promptement,
Raplan.

Laides comme gentilles
Ont droit également,
Raplan.
Accourez au ſon du tambour,
Accourez dans ce beau ſéjour,
On doit à la milice d'amour,
Chacune en ce jour,
Tirer à ſon tour.

SCENE XVIII.

LE TABELLION, PIERROT, THERESE, Madame RAPE', Madame FROMENT, MATURINE, FILLES DU VILLAGE.

PIERROT *bas au Tabellion.*

AH! mon parein, ſi vous n'avez pitié de moi, je ſuis mort.

LE TABELLION *bas à Pierrot.*

Encore? Ne t'aviſe pas de faire le mutin, ſi tu ne veux perdre entierement l'eſpérance d'être à Thérèſe.

PIERROT.

Voyons donc juſqu'où cela ira.

LE TABELLION *bas à Thérèſe.*

Vous, n'ayez plus de colere contre Pierrot, & faites ce que je vous ai dit. (*haut*) Allons, tout eſt prêt; il y a dans ce chapeau autant de billets que vous êtes d'aſpirantes.

AIR : *Suivons, ſuivons, tour à tour, Bacchus & l'Amour.*

Tôt, tôt, que toutes s'avancent,
Que l'on n'ait point de débats :
Ça, que les filles commencent,
En faveur de leurs appas :
La jeuneſſe, en pareil cas :
Doit avoir le pas.

AIR : *Fi de la Loterie.*

Cette loterie
Sera ſans tricherie.
Tirez, je vous prie ;
Chacune à votre rang.
Allons, Claudine,
Vous, Maturine.

PIERROT *à part.*

On m'aſſaſſine.

MATURINE *ouvrant ſon billet.*

J'ouvre en tremblant,
Hélas ! j'ai pris un billet blanc.

Mé. FROMENT *regardant les billets des autres.*

Ceux-ci ſont de même.

Me RAPE'.

Ça va bien.

LE TABELLION.

A vous, Thérefé.

PIERROT *à part,*

Nous y voilà.

LE TABELLION.

AIR : *Tatitaté tes têtons.*

A la loterie amoureuſe
Venez tirer, ma belle enfant ;

Nous allons voir à l'inftant
Si vous avez la main heureufe.

PIERROT *bas à Therefe.*

Tachez d'amener Pierrot,
Vous n'aurez pas un mauvais lot.

THERESE.

AIR : *Nanon dormoit.*

Non, non, Monfieur,
Il n'eft pas néceffaire.

LE TABELLION.

Quelle froideur ;

THERESE.

Un autre fait lui plaire.

PIERROT *bas à Therefe.*

Vous me défefperez.
Tirez, tirez ;
Mon cœur me dit que vous m'aurez.

Me FROMENT.

Elle ne veut point ; cela fuffit.

Me RAPE'.

Cela ne doit pas arrêter.

LE TABELLION.

Pardonnez-moi ; il faut que toutes les filles tirent avant vous : on eft convenu de cela ; & Therefe fera comme les autres.

MATURINE.

Sans doute il ne faut pas qu'elle laiffe empiéter fur nos droits ?

Me FROMENT.

Dépêchez, dépêchez donc, puifqu'il le faut.

Me RAPE'.

C'eft bien néceffaire.

LE TABELLION.

AIR : *Dans notre Village chacun vit content.*

Allons donc, ma fille,
Pourquoi faire ainsi ?
Approchez ici.
N'êtes-vous pas assez gentille
Pour tirer aussi ? *bis.*

THERESE.

Hé bien, j'obéis ; mais je ne veux pas seulement regarder le billet. (*Elle le déchire avec ses dents.*)

LE TABELLION.

AIR : *Je n'en dirai pas d'avantage.*

Arrêtez-donc.

PIERROT.

Que faites-vous ?
Vous me portez les derniers coups.

LE TABELLION *frappant du pied.*

Pierrot !

PIERROT.

C'est le gros lot qu'elle déchire.

MATURINE.

Il faudra donc que l'on retire ?

LE TABELLION.

Non, non, Therese, ne renonce à rien.

PIERROT *bas.*

Alle soupire ; ça me donne un peu courage.

LE TABELLION *bas aux Veuves.*

Vous ne voulez pas que l'on recommence ? Il y auroit bien plus de risque pour vous.

Me FROMENT.

Vous dites bien. Continuons.

Me RAPE'.

Ma sœur, entre nous le débat. Je tire avant vous, comme cadette. (*tirant un billet.*) Stici sera bon.

AIR : *Ah! que Colin l'autre soir me fit rire.*

Pierrot n'est dû qu'à ma vive tendresse ;
J'en ons déja le cœur plein d'allegresse.

(*Elle ouvre le billet.*)

Ah ! Juste ciel ! Que vois-je là !

Me FROMENT *riant.*

Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! &c.

Me RAPE'.

Je suis au désespoir.

LE TABELLION.

Il n'y a plus qu'un billet.

PIERROT.

AIR : *J'ai demandé à ma mere.*

C'est ce dargnier qui décide
De ma vie ou de ma mort.

Me FROMENT.

Le tendre amour qui me guide,
Pour moi fait pencher le sort.

LE TABELLION.

Nous l'allons bien-tôt voir.

Me FROMENT *à Pierrot.*

C'est moi qui vas t'avoir.
Dans ce charmant espoir,
Je pâme d'aise.

(*En ouvrant son billet.*) Ah !
Je n'ai pas le billet noir.

LE TABELLION, PIERROT, Me RAPE', MATURINE, *ensemble.*

C'est donc Therese.

PIERROT.

C'eſt elle. Que je ſis joyeux !

Me FROMENT.

Comment donc, petit perfide !

PIERROT.

Dam, oui, c'eſt Thérefe que j'aime. Mon parein, vous me permettez de dire à préſent tout ce que je penſons : ma chere amie !

AIR : *Mon honneur alloit faire naufrage.*

Le ſoupçon à tort vous effarouche.
J'ai pour vous une fidele ardeur.
Par piquié, que mon amour vous touche.

THERESE.

Votre excuſe eſt moins dans votre bouche,
Que dans mon cœur,

Si mes tantes conſentent que je vous épouſe.

LE TABELLION.

Il faut bien qu'elles y conſentent.

SCENE XIX.

LE TABELLION, PIERROT, THERESE, Me RAPE', Me. FROMENT, MATURINE, FILLES DU VILLAGE, GOGO.

GOGO.

DOucement ; je m'y oppoſe, moi. Tout ce que Monſieur le Tabellion vient de faire là ne vaut

rien ; & je cherchois ma tante & ma mere pour leur apprendre la tricherie.

LE TABELLION.

Que veut-elle dire ?

GOGO.

Oui, oui ; il n'y avoit que des billets blancs dans sa loterie. Il disoit à ma cousine ; Therese, faites semblant d'être encore fâchée contre Pierrot, & déchirez le billet que vous tirerez, sans l'ouvrir, afin qu'on croye que c'est le noir qui vous est échû.

LE TABELLION.

Ah ! le petit Serpent !

GOGO.

Ils ne savoient pas que je les écoutois.

Me FROMENT.

Puisqu'il y a de la tricherie, recommençons.

GOGO.

Non, non ; c'est moi qui épouse Pierrot.

AIR : *Amis, sans regretter Paris.*

Il m'appartient, en vérité.

Me RAPÉ.

Eh ? Pourquoi donc ?

GOGO.

Oh, dame !

Il est dans la nécessité
De me prendre pour femme.

Me FROMENT.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PIERROT.

Pargué, je n'en sçai rien.

GOGO.

AIR. *Voilà comment, sans le sçavoir.*

J'ai des droits sur sa personne ;
Il me doit sa foi, qu'il me la donne.

Me FROMENT.

Comment donc, petite friponne ?

GOGO.

Il m'a pris mon bouquet, vraiment.

LE TABELLION.

Bon, bon ; ce n'est qu'un badinage.

GOGO.

Voilà comment,
Sans le sçavoir,
Sans le vouloir,
On s'engage.

AIR : *Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en.*

Un beau jour, dans son corcet,
Pour avoir pris un bouquet,
Mon pere épousa maman ;
Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en.
Que l'on m'épouse à l'instant,
Car on m'en a fait autant.

PIERROT.

Pourquoi m'a-t-elle arraché celui de Therese ? C'est-elle au moins.

LE TABELLION.

Vous voyez bien que c'est un enfant qui parle.

Me FROMENT.

Retirez-vous, petite fille.

GOGO.

Mais, ma mere....

Me FROMENT.

Vous osez répliquer ?

GOGO *en s'en allant.*

Allez, c'eſt bien injuſte de m'empêcher de faire comme vous.

Me RAPE'.

Il faut que l'on tire de nouveau.

Me FROMENT.

Je le prétens bien.

MATURINE.

C'eſt mon avis.

PIERROT.

Ce n'eſt pas le mien. Gnia qu'à leur rendre tout ce qu'alles ont donné; mais je garde Thérefe.

AIR : *L'autre jour, deſſous un hormeau.*

Je m'engage à toi pour jamais,
Sois-moi conſtante :
De leurs biens & de leurs attraits,
Rien ne me tente :
Tu vas m'en dédommager.
Sans vignes ni vergers,
J'aurons l'ame contente.
Mes tréſors & mon bonheur
Sont au fond de ton cœur.

Si l'on me chicane encore, j'irai ſi loin que l'on ne me reverra jamais.

LE TABELLION.

Ne crains rien, Pierrot; j'ai leurs ſignatures, & les mille francs qu'elles ont donnés, ſont ce qui revient à Thérefe.

Me RAPE'.

Je ne vous aurois jamais cru capable d'un pareil tour.

Me FROMENT.

Qu'ils ſe marient, mais qu'ils ne ſe préſentent

plus devant moi. Vous êtes un grand fripon, Monsieur le Tabellion.

PIERROT.

AIR : *Ici je fonde une Abbaye.*

C'eſt à ce coup que je ſuis aiſe.

THERESE.

Ah ! Que mon cœur eſt ſatisfait !

MATURINE.

J'aimons mieux qu'il ſoit à Thérèſe,
Que de le perdre tout-à-fait.

LE TABELLION.

Allons mes enfans, faiſons la nôce, & que l'on célébre le Cocq du Village.

FIN.

LES

BATELIERS

DE

SAINT CLOUD,

OPERA COMIQUE

*De Monsieur F***.*

Le prix est de 24 sols.



A BRUXELLES.

M. DCC. XLIV.

ACTEURS.

COLETTE.

MATURINE.

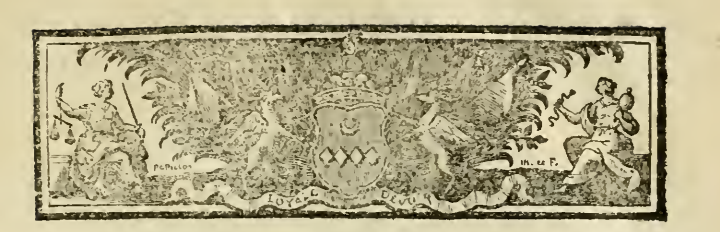
CLITANDRE.

Me THOMAS.

THOMAS.

NICOLAS.

La Scène est à S. Cloud.



LES BATELIERS

DE

SAINT CLOUD.

SCENE PREMIERE.

MATURINE, COLETTE.

MATURINE.

QU'AS-TU donc, Cousine, il semble que tu veuilles m'éviter.

COLETTE *d'un ton d'impatience.*

Tien, je t'avourai franchement que j'attens queuqu'un.

MATURINE.

Dont la Compagnie te plaît mieux que la mienne.

COLETTE.

Tu l'as deviné.

MATURINE.

Gramerci, ma Cousine.

COLETTE.

La tienne me fait plaisir aussi, mais dam, c'est bian differant.

MATURINE.

J'entens, c'est queuque Amoureux.

COLETTE.

Il ne faut pas encore que mon pere & ma mere sachent ça.

MATURINE.

Est-ce queuqu'un du Village ?

COLETTE.

Du Village, da ? C'est bian un Monsieur de Paris : Monsieur Clitandre.

AIR, *J'étois malade d'amour.*

Il est galant & fait au tour,
A nul autre il ne cede ;
Il m'a dit, je perdrai le jour,
Si je ne vous possede,
Je suis, je suis malade d'amour,
Apportez-y remede.

MATURINE.

Eh ! Quel remede demande-t'il ?

COLETTE.

Belle queſtion , de m'épouſer , & il veut que ça ſe faſſe au plutôt.

MATURINE.

Prens-y garde , Colette , il y a comme ça des Epouſeux ſi preſſés ſi preſſés d'épouſer, qu'ils ne ſe donnont pas la patience d'attendre la çarimonie.

COLETTE.

Oh ! je n'ai rien à craindre de Mr Clitandre.

MATURINE.

AIR: *Daphnis le vit , Philis le vit,*

Eſt-il bian çartain , Couſine ,
Qu'il veut te donner la foi ?

COLETTE.

Oui ſans doute , Maturine ,
Il eſt trop charmé de moi ;
D'abord que nous nous vîmes ,
Il s'attendrit , je m'attendris , & nous nous attendrimes.

MATURINE.

C'eſt aller bian vîte.

COLETTE.

AIR : *Mr. en verité vous avez bien de la bonté.*

Il me prit la main poliment,
Avec un air ſi tendre.

MATURINE.

Et tu le ſouffrois !

COLETTE.

Oui vraiment,
Je n'oſois m'en défendre ;
Doit-on montrer de la fiarté
Aux gens qui nous font politeſſe ?
Quelle rudeſſe !

MATURINE.

Colette, en verité.
Vous avez bien de la bonté.

COLETTE.

AIR, *Ton petit vilain Mouton,*

Tout en jaſant, tout en cauſant,
Il baiſe ma main doucement,
Si joliment, ſi drolement,
Puis il me la preſſe, ma Chere,
En me regardant tendrement,
Et moi, ſans y panſer, je ſerre
La ſienne auſſi.

MATURINE.

Coufine, tu fis mal.

COLETTE.

Moi ! je fis mal ? Tout au contraire ;
Mais un plaifir fans égal.

Ça le rendit fi joyeux, qu'il me dérobit un baiſer.

MATURINE.

Et tu ne lui donnis pas tape.

COLELTE.

Eh pourquoi donc ? il ne me faifoit pas mal non plus lui : Oh dam ! je ne fai pas rendre le mal pour le bien.

MATURINE.

C'eſt ce qui me paroît, Enfuite ?

COLETTE.

Oh enfuite, il me dit bien des jolies chofes, me fit bien des fermens, quil n'en auroit jamais d'autre que moi, & tout cela, pendant que ma mere étoit occupée à voir tirer les fufées volantes ; car pour moi j'étois fi troublée, fi troublée, que je ne voyois rien.

MATURINE.

Voyez ce que c'eſt.

COLETTE.

Je nous féparimes, & il envoyit exprès à S. Cloud, pour me rendre ce Billet...... Ah ! je l'ai perdu.

MATURINE.

Et si queuqu'un le trouve.

COLETTE.

Nia pas de risque, il n'est ni mâle ni fumelle, écoute, je le sai par cœur : „ Faites choix d'un „ endroit où je puisse vous parler sans temoin, „ le tumulte de la Fête nous favorisera, j'ai bien „ des choses à vous dire, qui concernent notre „ Amour : V'la tout.

AIR, *Nâge toujours & ne t'y fi' pas.*

Tu vois que ce Monsieur la,
M'aime pour le mariage,
C'est pour m'assurer cela,
Qu'il doit venir au Village.

MATURINE.

Vas, vas, vas toureloure, vas,
Nâge toujours & ne t'y fi' pas.

COLETTE.

Aprés tout, s'il m'attrapoit, je m'en apperceverois bien, je ne sis pas dupe.

AIR, *Bon tems dure long-tems.*

Je veux d'un sur engagement,
Et qu'un Mari toujours Amant,
Ait pour moi de ces feux ardens,
Qui durent, durent long-tems.

MATURINE.

Pour plus de fureté, je ne te quitte pas, & je t'aiderai à découvrir fes fentimens.

COLETTE.

Et fi ça lui fait de la peine de te voir avec moi?

MATURINE.

Oh ! tampis pour lui; mais à propos, que deviendra donc ce pauvre Nicolas?

COLETTE.

Bon, ne voudrois-tu pas que j'époufiffe un fot?

MATURINE.

Pardi, ce feroit autant de fait.

SCENE II.

NICOLAS, COLETTE, MATURINE.

NICOLAS *chante dans la Coulisse.*

Refrain.

AS-TU vû l'feu, Girofme, as-tu vû l'feu,
Girofme, as-tu vû l'feu?

COLETTE.

AIR, *Car je fuis tout embarelificorelicoté.*

Ah! Maturine, te voilà!

Eloignons-nous vite.

NICOLAS *les arrêtant.*

Tout doucement, demeurez là,
Colette m'évite,
Quand je fis tout embarelificorelicoté
De son merite,
Quand je fis tout embarelificorelicoté
De sa biauté.

MATURINE.

Oh! nous n'avons pa le tems de t'écouter.

COLETTE.

Laissez-moi, Nicolas.

NICOLAS.

AIR, *Entre vous, jeunes filles.*

Qu'avez-vous donc, Colette?
Vous m'avez l'air piqué.
Oh guai!
Suivez-nous, ma Poulette,
Je rirons, jarnigué.
Oh guai!
Nous irons nous promener tous deux,
Nous jouerons à de petits jeux.
Ça, point de rigueur, mon petit Cœur.
Mettez-vous donc de belle humeur.
Palsangué, le jour d'aujourd'hui n'arive pas

tous les jours, il faut en profiter, pour se divertir com'les autres.

AIR, *Je suis un bon Jardinier.*

Mais quoi! vous parlez tout bas,
Et ne me répondez pas,
Pour vos biaux apas,
Vous savez. Helas!
Que l'amour me tourmente,
En voyant ce Minois si doux,
Je le sens qui s'augmente pour vous,
Je le sens qui s'augmente.

Mam'selle Colette, dites-nous donc queuque chose?

COLETTE.

Que veux-tu que je te dise?

MATURINE.

Eh! dis lui..... qu'il s'en aille.

NICOLAS.

Com'vous êtes rude au Monde [à COLETTE] parguene, écoutez-nous?

COLETTE.

Hebien! parle, j'écoute.

AIR, *Quand je partis de la Rochelle, ma Lirette.*

Je viens comme un Alumette,
Vos yeux gresillent tout mon cœur,
Ma Lirette,

Pernez, piquié de mon ardeur.

✿

Quand je vous vois, belle Brunette,
Le feu se prand à mon jabot,
Ma Lirette,
Vous m'enflamez comme un fagot.

✿

Dans la riviere je me jette,
Je me baignons vingt fois le jour,
Ma Lirette,
Sans éteindre le feu d'amour.

✿

Pour l'apaiser, chere Colette,
Faut la pompe de vos faveurs,
Ma Lirette;
Car sans vous, Belle, je me meurs.

COLLETTE.

Tu es tout feu, Nicolas: Adieu, adieu, y a trop de risque à t'aprocher.

MATURINE.

J'allons faire sonner le tocsin sur toi.

NICOLAS.

Attendez donc, Mam'selle Colette, vous ne vous en irez pas stefois-ci, sans qu'vous m'ayez avoué dumoins que vous m'aimez.

COLETTE.

Me lairas-tu tranquille aprés?

NICOLAS.

Je vous en donne ma parole.

COLETTE. (*en s'en allant.*)

Eh bian ! oui, je t'aime, au revoir : ah,ah, ah.

NICOLAS.

Jarnigué, queu plaisir, queu satisfation, mais elle me fuit, Maturine.

MATURINE.

C'est qu'elle t'aime, Nigaud.

SCENE III.

NICOLAS.

NICOLAS.

ALLE a raison, Colette me fuit, c'est bon seigne.

AIR, *Tomber dedans.*

Quand Jeane voit son Amoureux,
La fine Mouche rit sous cape.
Li baille une taloche ou deux,
Tout aussitôt de li s'échape,
Et court au Grenier se cacher,

Et le Galant va li charcher.
Va li charcher (*bis*)
Et le Galant va li charcher.

Morgue, c'est un Garçon d'esprit, & je sis un sot de ne pas aller charcher itou Colette.

SCENE IV.

CLITANDRE, NICOLAS.

CLITANDRE.

ENSEIGNEZ moi, mon Ami, la demeure de Me Thomas, Marinier.

NICOLAS.

C'est là. Je sommes à son sarvice, si vous voulez, j'allons l'avartir.

CLITANDRE.

Cela ne presse pas. C'est, dit-on, le Cocq du Village, un homme riche, qui a une Fille & une Niece assez aimable.

NICOLAS.

Ouais, ça m'a l'air d'un Dénicheux de Marles, n'en voudroit-il pas à Colette? Tirons li finement les vars du nez (*haut*) he, he, he, not

Bourgeois, m'eſt avis que vous cherchez plûtôt les Poulettes que le Cocq.

CLITANDRE.

Ce Drole eſt curieux.

NICOLAS.

N'auriez-vous pas déja jetté v ot' plomb ſur Colette, par hazard.

CLITANDRE.

(*à pàrt*) Diſſimulons (*haut*) tu te trompes, mon Ami.

NICOLAS.

Hom.... c'eſt donc ſur Matureine: Ah! je le vois bien, vous rien. En ce cas, touchez-là, je vous accorde ma protection.

CLITANDRE.

C'eſt trés-flateur.

NICOLAS.

C'eſt que j'aime Colette, moi, ſu vot' reſpect.

CLITANDRE.

Vous aimez Colette.

NICOLAS.

Oui, & vous Maturine aparamant.

CLITANDRE.

Comme tu devines (*à part*) faiſons-le jaſer.

NICOLAS.

Je gagerois queuque choſe, qu'il y a longtems qu'vous vous aimez.

CLITANDRE.

Tu gagnerois.

NICOLAS.

Je ſis charmé de l'avanture, par ainſi je nous aïdrons comme Freres, & pargué, com'dit le Magiſter, *Aſinus Aſinum fricaſſe*, je vous rendrons ſarvice auprés de Maturine, en tout bien & tout honneur s'entend, & vous maiderez itou à épouſer Colette.

AIR, *Ventez-vous-en.*

Morgué, je meurs d'amour pour elle.

CLITANDRE.

Et ſur le cœur de cette Belle,
Tu ne produis pas même effet.

NICOLAS.

Oh que ſi fait! (*bis*)
Le Mariage eſt preſque fait.

CLITANDRE.

Pour moi, quelle triſte nouvelle!

NICOLAS.

Jaurons Colette avant un an,
Ventez-vous-en.

Je n'attends pu que le conſentement de ſon pere & de de ſa Mere, & le ſian, & pis c'eſt tarminé.

CLITANDRE.

Ah! je respire.

NICOLAS.

AIR, *Toujours, va qui danse.*

Si je ne sis pas gros Seigneur,
J'aimons de meilleur courage,
J'ons peu d'argent, mais par bonheur,
Je sis propre à l'ouvrage;
Souvent avec ces talens-là,
On a la parfaranse,
Eh! la, la, la, la, la, la, la, la,
Et toujours va qui danse.

CLITANDRE.

Quelle preuve as-tu que Colette t'aime?

NICOLAS.

Alle viant de me l'avouer toute à l'heure, en riant comme une fole.

AIR, *Entrez, entrez petit Oiseau,* ou *j'ai fait l'amour, c'est pour un autre.*

Je nous aimons, que c'est piquié,
Quand je li dis mon amiquié,
Sans m'écouter, alle s'esquive,
Mais c'est afin que je la suive.

CLITANDRE.

Et tu n'y manques pas.

NICOLAS.

Tout franc, je n'ose, sarpedié, Maître Thomas ne se contente pas d'être jaloux de sa femme, il ne veut pas non pu que sa Fille ni sa Niece parlont à personne, mais morgué, tampis pour li, tamieux pour nous, n'y a que patience.

AIR, *Il réveille le Chat qui dort.*

Et malgré cet ordre sévere.
Je serons leux Epoux ;
Pour s'assurer de nous,
Alles feront. . . . laissons les faire ;
Qui gêne une Fille, a grand tort,
Il réveille le Chat qui dort.

Il est bon d'acorder par fois aux Filles queuques petites libartés, crainte qu'alles n'en pregnent de pu grandes.

CLITANDRE.

Tu raisones juste.

NICOLAS.

AIR, *Des Routes du Monde.*

L'honneur dans un jeune Tendron ;
Est morgué, sans comparaison,
Comme un vin nouviau qui travaille,
Si l'on ne li baille un peu d'air,
Il fait écarter la futaille,
Et tout est au diable, & se perd.

CLITANDRE.

Ecoute, ne feroit-il pas à propos que je miſſe Colette dans ma confidence ?

NICOLAS.

C'eſt bien penſé, j'ons mis Matureine dans la nôtre, & je trouvarons tous quatre queque ſtratagême pour rompre les meſures du Daron.

CLITANDRE.

Fais-moi donc au plûtôt parler à Colette ?

NICOLAS.

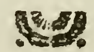
Oh ! trés-évolonquier.

CLITANDRE.

Si mon Mariage réuſſit, tu peux être ſûr qu'elle en ſera la premiere récompenſée.

NICOLAS.

Je vous en remarcie davance pour elle & pour moi, tenez, la v'la, Matureine eſt avec elle.



SCENE V.

CLITANDRE, COLETTE, MATURINE NICOLAS.

COLETTE. (*à Maturine.*)

MA Cousine, v'la Monsieur Clitandre.

NICOLAS.

Approchez, Matureine, c'est vot' Amoureux.

MATURINE.

Mon Amoureux !

NICOLAS.

Et oui, à quoi bon faire la Misterieuse ? je sçavons tout, y a long-tems qu'ous vous connoissez (*à Clitandre*) Cousin allez li parler pu loin, à cause.....

COLETTE.

Qu'est-ce à dire ? je ne souffrirai point qu'il aille avec elle.

CLITANDRE.

Ne vous allarmez point, belle Colette, vous ne nous quitterez pas.

NICOLAS.

Sans doute il a queuque chose à vous dire, Mam'selle Colette, éloignez-vous au plus vîte.

allez-vous entretenir tous trois dans mon Bachot, pendant que je ferons ici ſentinelle pour vous, dénichez.

(*Quand ils ſont partis.*)

Sarpedié, je ſis un fin Marle, com'je liai là tiré ſon ſecret en douceur : V'la la porte de cheux nous qui s'ouvre, ha, ha ! qu'eſt-ce que c'eſt que ſte figure-là ?

SCENE VI.

NICOLAS, THOMAS *en Femme.*

THOMAS.

AIR, *Du pain, de l'eau, elle vit.*

J'Ai la plus mechante Femme,
Dont ſe ſoit chargé Mari ;
Alle veut, comme eune Dame,
Le ragoût d'un Favori :
Il faut enfin que j'éclate,
J'allons la ſuivre par tout :
Tu veux me trahir, Ingrate,
Tu n'en viendras pas àbout.

NICOLAS.

Quoi ! c'eſt vous, not' Maître, he, he, he, comme vous v'la fait ?

THOMAS.

AIR, *Pour danser, Biron.*

Heureux le ſort d'un Garçon,
Ma Femme eſt un vrai Demon ;
La mutine,
Me lutine,
Nicolas,
J'en ſuis las :
J'en ai par deſſus la tête,
Dix pieds au-delà,
Mais que faire à cela ?

NICOLAS.

Baillez-nous donc la ſigniſiance de ce que ça veu dire ?

THOMAS.

Je vians de trouver cheux nous un Billet, qu'un Galant adreſſe, ſans doute, à ma femme Il li demande un rendez-vous pendant le tumulte de la Fête, pour des choſes qui conçarnent leur Amour.

NICOLAS.

Un rendez-vous à Madame Thomas !

THOMAS.

A qui donc ? Colette & Matureine ſont trop bian élevées, & ma jalouſie me baille un ſûr avartiſſement ; mais je ſommes madrés, j'ons

mis le papier où il étoit, & j'ons pris l'habit que vla, pour ſuivre ma Pendarde, ſans qu'alle en ait douttance.

AIR, *je vous la gringole.*

Alle veut ſoir & matin
Que l'on la cageole;
Mais ſi j'aparçois enfin
Qu'alle faſſe la fole,
Je vous la grin, grin, grin, grin,
Je vous la gringole.

NICOLAS.

Oh! ne faut pas en revenir à cet eſtarmité là not' Maître.

THOMAS.

AIR, *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Comme dit çartain Fiſolofe,
Morgué, la femme eſt tout come une étofe,
Fort ſujette à ſe chifonner:
Pour la conſerver, il en coute,
On doit ſouvant la houſſiner,
Crainte que le var ne ſi boute.

NICOLAS.

AIR, *Tant de valeur, tant de charmes.*

Ce Philoſophe eſt une bête;
D'une femme, craignez les droits:
Si vous chargiais ſon dos de bois,
Alle en chargeroit votre tête.

THOMAS.

Tarare.

NICOLAS.

AIR, *Je gage de boire autant qu'un Suisse.*

On dit que la Leune est l'image
De la bonne amiquié du menage,
Entertenez en Mari sage
Toujours votre amour dans son plein,
Sinon il arive du domage,
Et le Croissant suit le déclin.

THOMAS.

Oh! si c,est com'ça, not' amiquié ne tardit guere à décliner : Qûien, croi-moi, Nicolas, ne te risque point dans la chose du mariage n'y à pas pied là, autant vaut se jetter dans un principice.

NICOLAS.

AIR, *Confiteor.*

Vous me surprenez, mais pourtant
Il faut bian vrament que ça plaise,
Puisque l'on se réjouit tant.

THOMAS.

Le premier jour on est bien-aise,
Le second on en fait semblant,
Et el tróisiéme on se repent.

NICOLAS.

AIR, *Nous autres bons Villageois.*

En cessant d'être Garçon,
D'où viant qu'à la joie on se livre.

THOMAS.

J'en sçavons bien la raison;
Car j'avons lû ça dans un livre,
Qui dit que les Epoux nouveaux
Sont du naturel des Chevreaux
Qu'on voit danser & tremousser,
Quand leur bois commence à pousser.

NICOLAS.

Je ne dispute point là-dessus, vous devez savoir ça mieux que moi.

THOMAS.

Par exemple, quand j'épousis ma Femme, tout chacun disoit que j'allions être contens comme des Rois : Mais au Diable soit le contentement qu'on nous envioit, la chance a bien tourné, ma foi.

NICOLAS.

Ne peut-on savoir de qui vous êtes jaloux ?

THOMAS.

D'un Esprit, jarnigué.

NICOLAS.

D'un Esprit !

THOMAS.

AIR, *Ici sont venus en personnes, eh allons donc; jouez Violons.*

Eune nuit ronflant à merveille,
Pouf, patatras, un bruit m'éveille;
Jentens ouvrir notre volet,
Je vois une Figure blanche,
Que je veux saisir par la manche,
Mais ça me donne un bon souflet,
Et trois coups de manche à balet,
Et puis apèrs mainte gambade
Par la fenêtre, ça s'évade:
Ma Femme dit c'est le Folet
Qui viant panser notre Mulet,
Et l'air seul forme sa figure;
Moi j'ai bian senti, je te jure,
A ma joue, ainsi qu'à mon dos,
Que l'Esprit est de chair & d'os.

NICOLAS.

Bon, c'est queuque vision.

THOMAS,

Oh quenani! & j'ai soupçon que c'est li qui donne aujourd'hui rendez-vous à not' Femme; mais, sarpéjeu, si je le trouve avec alle.

NICOLAS.

Quel parti prenrez-vous ?

THOMAS.

Je ne lî dirons rian, mais je nous en prenrens à ma Femme, & je publirons par tout ſon devargondage.

NICOLAS.

Vous ſerez bian vangé.

THOMAS.

Quien-toi là, & fais-moi ſignal, drés que tu la veras ſortir, jallons me poſter plus loin.

AIR, *Morgué laiſſe-la Pierrot.*

Faut-il en homme ſans cœur
Que jendure
Qu'on me faſſe injure ?
Faut-il en homme ſans cœur
Que jendure qu'on m'ôte l'honneur ? (*fin*)
Morgué ſi cette Volage
Se degage,
Je ferai tapage,
Je le publirai, je le dirai dans le Village.
Oui, je compte
L'accabler de honte,
Tretous le ſauront,
On ne peut trop li faire afront.
Faut-il en homme d'honneur, &c.

(*juſqu'au mot fin*)

SCENE VII.

THOMAS, NICOLAS, Mde. THOMAS, *en homme.*

NICOLAS.

AH, ah, ah, qu'il eſt drole com'ça ! Mais quel eſt ce perſonnage qui ſort de cheux nous ?

Mde. THOMAS.

AIR, *Le Gourdin, dindin, dindin.*

Oui, Thomas n'eſt qu'un franc vaurien,
Qui diſſipe tout mon bien ;
C'eſt un Jaloux qui murmure,
Et qui tant que le jour dure,
S'enyvre & charche avanture,
Lure, lure, lure, lure, lure,
J'ai, pour l'en punir, bon moyen ;
Guereliguin, guerelinguin, guin, guereliguin, guin.

NICOLAS.

Ça ne ſent rien de bon pour not' Maître.

Mde. THOMAS.

AIR, *Charchez un autre Nicolas.*

Ah ! Nicolas, dis-moi de grace,
As-tu vû ton Maître Thomas ?
Je veux par tout ſuivre ſes pas,
Inſtruis-moi de ce qui ſe paſſe.

NICOLAS.

Morgué, je ne vous connois pas,
Charchez un autre Nicolas.

Mde. THOMAS.

Tu ne reconnois point Madame Thomas.

NICOLAS.

Comment, c'eſt-ce vous, Maîtreſſe.

Mde. THOMAS.

Moi-même; un Billet que je vians de ramaſſer, m'aprend: qu'on donne aujourd'hui rendez-vous à mon Mari.

NICOLAS.

(*à part*) C'eſt peut-être le même Billet qu'il a trouvé, (*haut*) êtes vous bian ſure de ça, l'adreſſe eſt elle à Maître Thomas ?

Mde. THOMAS.

Non, mais j'ai des ſoupçons trop bian fondés, tu connois une certaine Avocate qui viant d'ordinaire en cette ſaiſon prendre le Bain à S. Cloud.

NICOLAS.

Je ne connois autre.

AIR, *Le Parlement est à Pontoise, sur Loise.*

Alle trouve liau de la Seine.
Moin sſaine,
Toute autre part qu'ici,

Mde. THOMAS.

Alle ne veut que mon Mari,
Jamais d'autre au Bain ne la meine:
Eh, oui, oui, Alle trouve liau de la Seine
Moins ſaine,
Toute autre part qu'ici.

AIR, *Il a la fin' Montre au gousset.*

Ce qui fait croître mon ſoupçon,
Thomas reviant à la maiſon,
Raportant pour ſa peine,
D'argent ſa poche pleine.

NICOLAS.

AIR, *On y va deux, on revient trois.*

Puiſqu'on li baille finance,
Pourquoi faire du fracas ?

Mde. THOMAS.

Oh ! tu ne ſais point, Nicolas;
Ce que j'en penſe;
Mon mari ne m'aporte pas
Ce qu'il dépenſe.

NICOLAS.

AIR, *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Mais de ce qui lui reste,
Du moins il vous fait part.

Mde. THOMAS.

Il m'en fait part! eh zeste,
C'est pour le tiers & le quart,
Je n'en profite pas, Nicolas,
Nicolas je ne m'en sens pas.

AIR, *C'est pour le badinage.*

Jamais il ne sera
Qu'un dépensier volage;
Du peu de bien qu'il a,
Il fait mauvais usage:
Est-ce pour son menage
Qu'il se ruine ainsi, nani,
C'est pour le badinage?

NICOLAS.

Il ne faut pas non plus, Maîtresse, se mettre des chimeres dans la tête.

Mde. THOMAS.

Oh! tu ne connois pas le Pellerin, il ne

montre pas ses mauvaises magnieres à tout le monde.

AIR, *Adieu, Voisine.*

Pour moi ce n'est qu'un impoli,
Qui toujours chante game,
Dans la paresse enseveli,
C'est un yvrogne infâme,
Qui met toute chose en oubli,
Jusqu'à sa femme.

NICOLAS.

AIR, *Allons la voir à S. Cloud.*

Vous avez de la vartu,
Meprisez son inconstance.

Mde. THOMAS.

Si jen avois moins sais-tu
Que je prenrois patience.

NICOLAS.

Pardi, c'est avoir du guinon.

Mde. THOMAS.

Je n'ons un Mari que de nom,
Et quand je me desole.
Je n'ons rian qui m'en console.

NICOLAS.

Dame, c'est autre chose.

Mde. THOMAS

Mde. THOMAS.

AIR, *La Bergere de nos Hameaux.*

Ce n'eſt qu'aux Dames qu'il ſied biau
D'avoir un Epoux de parade,
Nous, je n'avons pas ce moyen ;
Et je ne font point d'eſcapade :
Mon chien de mari
Eſt de moi trop cheri ;
Je ſuis bian de mon village,
Moi qui n'en ons qu'un,
Faut-il qu'il ſoit commun ;
Comme à Paris c'eſt l'uſage.

NICOLAS.

Je vous avoue que c'eſt triſte.

Mde. THOMAS.

Je vais ſous cet habit l'épier de ſi prés, que rien ne m'échapera, ſeconde-moi de ton côté.

AIR, *On voit dés le deuxieme.*

Va voir, je t'en conjure,
Où peut être Thomas,
Guette ſi le parjure
Ne me fait point d'injure.

NICOLAS.

Laiſſez faire, je vous en rendrons bon compte (*à part*) Allons plûtôt avartir Colette de ce qui ſe paſſe. (*il ſort.*)

SCENE VIII.

MADAME THOMAS.

MADAME THOMAS. (*continue l'air*)

De bon cœur je m'aprête
A roſſer les apas
De ſa belle Conquête,
Je m'en fais une fête;
S'il eſt en tête à tête,
Je ſaurai l'en punir,
Thomas n'a qu'à ſe bian tenir;
J'ai ma vengence prête.
Hois, v'la une femme qui me regarde bian.

SCENE IX.

MADAME THOMAS, THOMAS.

THOMAS.

VOILA un Vivant que je vois roder autour de de not' maiſon, ne ſeroit-ce point le Galant de not' Femme, ſachons ça?

THOMAS.

AIR, *Turlurette.*

Ici n'attendez-vous pas
La Femme à Maître Thomas,
C'eſt une franche Coquette,
Turlurette.

Mde. THOMAS.

AIR, *J'ai paſſé, rapaſſé par devant votre porte.*

Alte là, s'il vous plaît,
Votre audace eſt extrême,
C'eſt un autre moi-même,
J'en prenons l'interêt
Mieux que ſon Epoux même,
Je ſai ce qu'elle fait.

THOMAS (*à part*)

Ouf ! j'ai peine à me contenir.

Mde. THOMAS.

Mais répondez à votre tour, n'êtes vous pas celle qui donne des rendez-vous à Thomas.

AIR, *Vîte, battez la retraite.*

N'avez-vous pas là ſur vos hanches
L'habit de Madame Thomas ?
Voila ſon corcet des Dimanches,
Morbleu, je ne nous trompons pas ;

Allons, Madame la Grisette,
Deshabillez-vous à l'instant,
Ratapata patapan,
Et battez-moi la retraite.

THOMAS.

Mais, mais, de quel droit, s'il vous plaît?

Mde. THOMAS.

De quel droit? apernez que c'est moi qui sommes Madame Thomas.

THOMAS.

Oh! oh! & nous Thomas. Que veut dire ce déguisement là, not' Femme?

Mde. THOMAS.

Que veut dire le votre, not' homme?

THOMAS.

C'est donc ainsi qu'au dépens de mon honneur.

Mde THOMAS.

De votre honneur! Est ce que vous avez un honneur, Maître Thomas.

THOMAS.

Jarnigué, qu'est-ce que ça signifie encore?

Mde. THOMAS.

Que vous êtes un sot, avec vos chimeres.

THOMAS.

En v'la morgué, plus que je n'en demandions.

Mde. THOMAS.

Il vous ſied bian de ſoupçonner une Femme comme moi ; tout le monde ſait que je ſuis ſage extraordinairement.

THOMAS.

Oh ! oui ; extraordinairement.

Mde. THOMAS.

Allez, vous avez perdu l'eſprit.

THOMAS.

A propos de ça, ſi je rencontrons vot' Eſprit familier à vous.

Mde. THOMAS.

Et moi votre Avocate.

AIR, *La mort pour le malheureux.*

Quoi ! toujours ſur un ſoupçon
Pris ſans raiſon,
Tu fera carillon
Hors de ſaiſon :
A quoi bon ces éclats !
Tu te chêmes, Thomas ;
Et pour un mal que tu n'a pas ;
Tandis qu'on voit en tous lieux
Tant de Meſſieux
Qui ne ſont pas, ma foi,
Francs comme toi,
Et tous ces gens de bien
Le ſavent bien,
Sans témoigner rien.

Je déplore mon malheur ;
Devois-je t'épouſer, volage ?
A Paris un Procureur
Me vouloit en mariage,
J'aurois eu chaque jour
Nombreuſe cour,
De Galans faits au tour,
Au lieu que je n'ons ici
Jamais que du ſouci.

THOMAS.

Bon, bon, quoique Villageois,
Je ſuis Matois,
De tout je m'aperçois,
En tapinois,
Vous voudriez, je crois,
Au mépris de mes droits,
Me traiter ainſi qu'un Bourgeois,
Pour moi c'eſt trop de faveur,
C'eſt trop d'honneur ;
Je ſis un homme vil,
Trop peu civil
Pour connoître le prix
des Favoris,
Comme on fait à Paris.

Mde. THOMAS.

C'eſt toi, c'eſt toi qui n'es qu'un franc Libartin.

Ah, ha, ha, quel chagrin !
Helas ! cruel, je paſſe tous les jours à gémir.
Fais, fais, fais-moi mourir,
Si tu ne veux mieux agir.

THOMAS.

C'eſt toi.

Mde. THOMAS.

C'eſt toi qui n'es qu'un franc Libartin;
Ah, ah, ah, quel chagrin !

THOMAS.

Morgué, taiſez-vous.

Mde. THOMAS.

Tu n'es qu'un Jaloux.

THOMAS.

Morgué, filez doux.

Mde. THOMAS.

Qu'un vieux Loup garoux.

THOMAS.

Vous criez trop fort.

Mde. THOMAS.

Tu n'es qu'un butort.

THOMAS.

Voyons qui de nous a tort;
Hier au ſoir.
Tu donnis un baiſer à Colinet.

Mde. THOMAS.

Non., eſprit noir,
Non, c'étoit lui qui me le donnoit.

THOMAS.

Avec gros Guillot.....

Mde. THOMAS.

Hebien, qu'en eſt-ti ?

THOMAS.

Tu fus à Chaillot.

Mde. THOMAS.

Oh ! t'en a menti.

THOMAS.

J'en fus avarti.

Mde. THOMAS.

C'étoit à Paſſi,
Peut-on m'accuſer ainſi ?

AIR, *Ah ! Barnaba, ta Bequille eſt aimable.*

ENSEMBLE

De ce tracas,
Il eſt tems que je me venge,
Ne puis-je pas
Agir, comme tu feras,
Change pour change;
N'y a rien là d'étrange,
Quand on ſe dérange.

Mde

Mde. THOMAS.	THOMAS.
Mon mari Thomas.	Ma femme Thomas.

Ah
Quel fracas, &c.

SCENE X ET DERNIERE.

NICOLAS, COLETTE, CLITANDRE. MATURINE, THOMAS, Mde. THOMAS.

NICOLAS, *se mettant vîte entre Thomas & sa Femme.*

QU'eſt ce qu'y a, qu'eſt-ce qu'y a not' Maître com'vous gueulez.

THOMAS.

Comment eune femme qui accepte un rendez-vous qu'un Galant li demande par un billet.

Mde. THOMAS.

Que voulez-vous dire, c'eſt bien pour vous ce billet & le voici.

MATURINE.

Voyons, voyons, il n'eſt pour l'un ni pour l'autre.

NICOLAS.

Non, car c'est pour Matureine, contes leus ça, Hé, hé, hé, rien n'est pû drôle.

MATURINE.

Vous vous trompez tous, il est pour Colette.

Mde. THOMAS.

Pour Colette?

COLETTE, *s'avançant.*

Oui ma mere.

Mde. THOMAS.

Et qu'est-ce qui vous écrit ça.

CLITANDRE, *s'avançant.*

Moi, Madame Thomas, je voulois être instruit des sentimens de Colette avant de vous la demander en mariage, j'espere que vous ne me la refuserez ni l'un ni l'autre.

Mde. THOMAS.

Comment c'est vous Monsieur Clitandre, tout de bon vous voulez.... en verité vous nous faites trop d'honneur & de grand cœur je vous l'accorde.

THOMAS.

J'y consens itou, j'aime mieux qu'on recharche ma fille que ma femme.

NICOLAS.

Et je n'y consens point moi, jarnigué qu'eu trahison.

MATURINE.

Hé, hé. hé, tu ne trouves pas ça drole, Nicolas.

THOMAS.

Allons ma femme, puisque je n'ons eu qu'une fausse alarme, racommodons nous.

Mde. THOMAS.

Volontiers.

THOMAS.

Dans le fond je vous ai toujours consideré com'une bonne femme.

Mde. THOMAS.

En mon particulier, je vous ai toujours regardé comme un bon homme.

MATURINE.

Qu'il n'en soit plus parlé, ne songeons qu'à nous réjouir. *Elle sort.*

THOMAS, *emmenant sa femme.*

C'est bian dit.

CLITANDER *à Nicolas qui reste stupefait.*

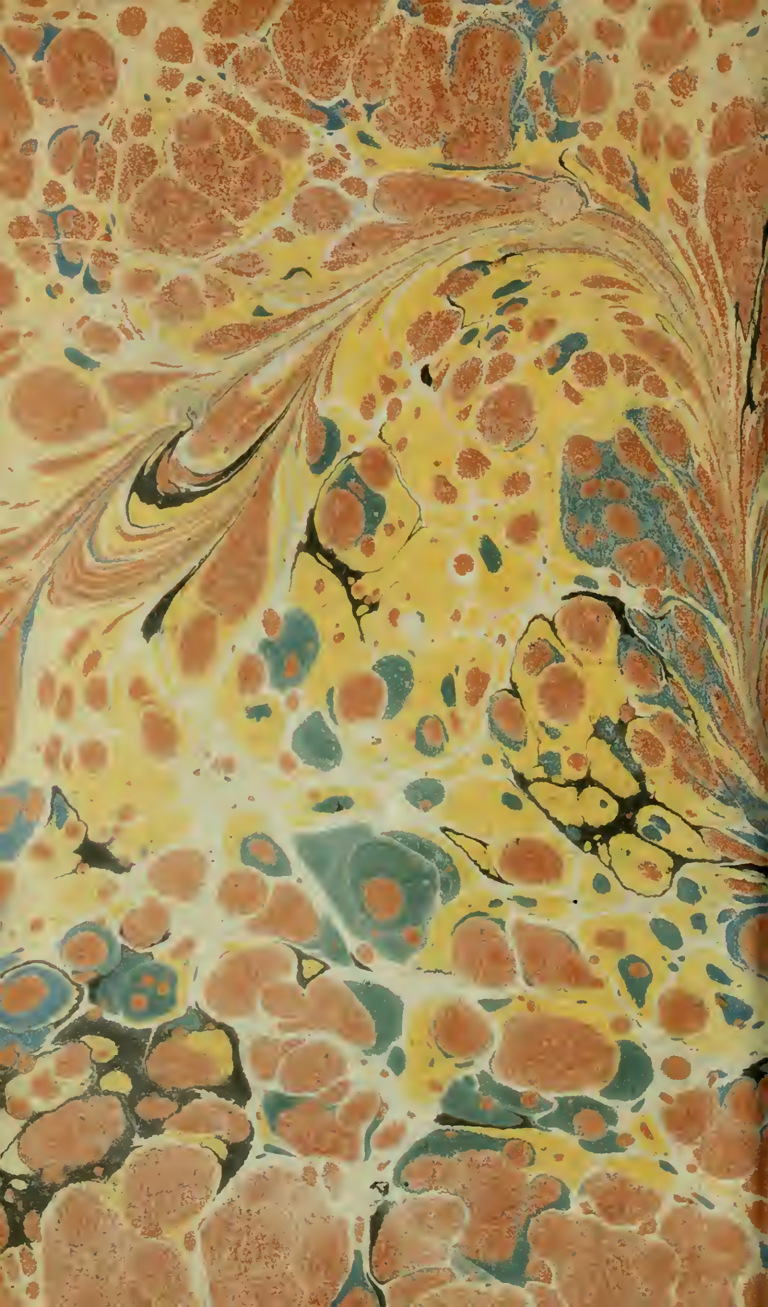
Va je me souviendrai du petit service que tu m'as rendu. *Il emmene Colette.*

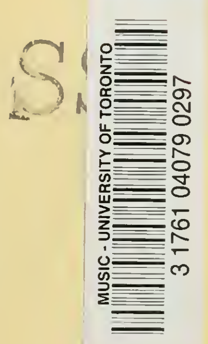
NICOLAS.

Allons donc gros gausseux, ventregué je m'en vengerons & quand je le rencontrerons seul à seul je veux bien que le Diable m'enleve si je l'y ôtons mon Chapeau. Adieu parfide Colette.

Il se retire en criant après Clitandre.

FIN.




MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 04079 0297

